#2775

[illegible] will the [illegible] [illegible]

What is the [illegible] in-
fluence on the engravings?

HISTOIRE
D'ANGLETERRE,
REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,
ACCOMPAGNÉES
DE DISCOURS.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
D'ANGLETERRE
Représentée par Figures

Gravée par F. A. David.

Accompagnées de Discours.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR, Frere du ROI,

par l'Auteur

Graveur de sa Chambre et de son Cabinet Membre Honoraire de l'Academie Royale de Peinture, Sculpture de Berlin de celle des sciences Belles-Lettres et Arts de Rouen,

Contenant 48 Estampes,

TOME I.

A Paris, chez M. David, rue des Cordeliers au coin de celle de l'Obſervance.

1784.

A. P. D. R.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES, ACCOMPAGNÉES DE DISCOURS.

Les Figures gravées par François-Anne DAVID, *le Discours par* LE TOURNEUR *et* GUYOT.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez l'AUTEUR, F. A. DAVID, rue Pierre-Sarrazin, n°. 13.

M. DCC. LXXXIV.



MŒURS DES PREMIERS HABITANS

de la Grande Bretagne.

Dessiné par Monet — Gravé par F.A. David

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

De la Grande-Bretagne, et des mœurs de ses premiers Habitans.

LA Grande-Bretagne, autrefois connue sous le nom d'*Albion*, et qui comprend les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse, est, sous une forme triangulaire, une des plus grandes îles du monde connu. Le peu de largeur du canal britannique qui la sépare de la France, a donné lieu à l'ancienne tradition, que jointe originairement au continent des Gaules, elle en a été séparée par quelque violente secousse du globe, ou par l'usurpation insensible des marées. Le terroir de cette île est fertile, riche en troupeaux, en bois de charpente, en laines, en plomb, en étain, que les Phéniciens y venoient chercher avec mystère plus de quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Elle fut le grenier à blé de l'Empire d'Occident et le magasin des armées de la Germanie. L'air y est sain quoiqu'humide; la chaleur et le froid n'y sont jamais insupportables; et ses campagnes, coupées de hauteurs et de vallons, couvertes d'une verdure riante et fraîche qui triomphe des hivers, présentent à la vue les paysages les plus variés et les plus agréables. Ses côtes sont bordées de ports et de baies commodes. Les mers qui l'environnent sont poissonneuses : elles forment une barrière naturelle pour sa défense.

Les premiers habitans qu'elle reçut dans son sein furent

les Bretons, les Pictes, et les Écossois, qui habitoient différentes parties de l'île; les Bretons Belgiques étoient une colonie gauloise. Attirés par la richesse et la beauté du pays, qu'ils voyoient de la côte opposée, ils s'étoient emparés des bords de la mer, pour y commercer, et n'avoient aucune relation avec les autres nations de l'île, qui les regardoient comme des étrangers usurpateurs.

Les Bretons n'avoient, comme tant d'autres peuples, pour histoire de leur origine, de leurs coutumes et de leur religion, qu'une tradition obscure et incertaine, sans usage des lettres et des caractères. Tout ce qui précède l'arrivée de César est fabuleux, et leur histoire ne commence en quelque sorte qu'à la première époque de leur servitude. L'opinion générale est qu'ils portoient alors le nom de *Cumri*, et qu'ils durent leur origine aux Celtes et aux Gaulois, d'après leur conformité de mœurs, de langage, de figure et de religion. « Plus grands, mais moins robustes que les Gaulois, ils habitoient comme eux des cabanes grossières de branchages, » couvertes de chaume, et menoient dans toute sa simplicité la » vie champêtre. Leurs richesses étoient de grands troupeaux » errans, dont la chair et le lait les nourrissoient, avec le » gibier de leur chasse. Leur religion leur défendoit de manger ni poisson ni volaille. Ils laissoient leurs cheveux flotter sur leurs épaules, mais ils se rasoient tout le visage, » excepté la lèvre supérieure. Endurcis à la fatigue et aux injures de l'air, leurs seuls habillemens étoient quelques peaux » qu'ils ajustoient sur leur corps assez négligemment, moins » pour se garantir du froid, que pour ne pas choquer les » étrangers avec qui ils trafiquoient des cuirs et suifs de leurs » troupeaux. La plûpart étoient totalement nus. Ils se peignoient le corps de pastel pour se rendre plus terribles à leurs » ennemis; des anneaux de cuivre ou de fer d'un poids déter-

» miné leur servoient de monnoie. Plus grossiers et plus sau-
» vages encore dans leurs amours, l'inceste étoit passé en cou-
» tume parmi eux : ils habitoient indifféremment avec toutes
» les femmes, mais on adjugeoit les enfans à celui qui avoit
» eu les prémices de la mère. A certains jours plusieurs familles
» se réunissoient dans une même cabane, et là les femmes
» devenoient un bien commun, même entre les frères ». Cet usage barbare subsista long-temps parmi eux, et s'y conserva encore sous les yeux mêmes des Romains devenus leurs maîtres. Julie, femme de l'empereur Sevère, reprochant un jour à une dame bretonne une si étrange coutume, celle-ci lui répondit :
« il est vrai ; les Bretonnes pratiquent aux yeux de tout le
» monde et avec des hommes choisis, ce que les Romaines
» pratiquent en secret avec leurs affranchis ou leurs esclaves ».

La nation bretonne étoit divisée en trois classes ; les druides qui tenoient toute la jurisdiction civile et religieuse, les nobles ou chevaliers qui commandoient dans les armées, et les plébéïens qui n'avoient aucune part au gouvernement. Ils vivoient en tribus séparées, sous une espèce d'aristocratie, soumis, comme les Gaulois, à une foule de petits princes, dans une indépendance réciproque les uns des autres. Mais un grand péril les unissoit ; ils formoient alors comme une seule puissance sous l'espèce de dictateur ou de chef qu'ils jugeoient le plus digne de les commander, et dont l'autorité s'évanouissoit avec le danger. Cette indépendance étoit leur seul bien, et l'hospitalité une de leurs premières vertus. Jamais la porte de leur cabane n'étoit fermée aux étrangers. Simples et sobres, leur boisson ordinaire étoit de l'eau ; mais ils se permettoient quelquefois dans leurs fêtes l'usage d'une liqueur composée d'orge et de miel, ou de pommes, et lorsqu'ils en étoient enivrés, la fête finissoit par des querelles sanglantes, comme chez les anciens Thraces.

Tous ces petits états étoient continuellement armés les uns contre les autres, et la guerre, par ses revers ou ses succès, changeoit sans cesse leurs mobiles limites. Ils attaquoient surtout les Belges, auxquels ils ne pardonnèrent jamais leur intrusion. Tous ces combats renaissans entretenoient leurs dispositions martiales. Assez mal armés, soit pour l'attaque, soit pour la défense, ils comptoient plus sur leur courage. Les principaux d'entr'eux portoient de longues épées, des arcs et des flèches. Le peuple n'avoit que des piques garnies d'un caillou tranchant ou d'une pointe de cuivre, avec une clochette dont l'usage étoit d'épouvanter l'ennemi dans le combat, où ils alloient en dansant, comme les Curètes, et chantant les exploits de leurs guerriers. Tous dédaignoient le casque et la cuirasse. Un bouclier de branchage étoit toute leur défense; tout leur luxe étoit dans leurs chariots de guerre sculptés et peints, armés aux essieux de faulx tranchantes, et attelés ordinairement de deux chevaux. Ils manioient ces machines avec tant de dextérité, qu'ils savoient les faire tourner ou les arrêter court sur le penchant d'une colline, s'y tenir debout ou assis, courir à l'extrémité du timon, sauter dehors ou dedans, selon que l'occasion le demandoit. Comme chez les Gaulois, les femmes jouissoient parmi eux d'une grande considération; elles les accompagnoient au conseil et dans les batailles, et les excitoient à la gloire.

Si ce peuple intrépide, sobre, adroit et robuste, avoit su réunir ses avantages et s'assujettir à la discipline et à la subordination d'un sage gouvernement, cette île eût pu être l'écueil de la puissance romaine, et rester l'asile de la liberté au milieu de l'univers enchaîné par ces heureux tyrans.



ASSEMBLÉE DES DRUIDES.

Cérémonie du Gui de chêne.

Dessiné par Monet *Gravé par David*

ASSEMBLÉE DES DRUIDES.

Cérémonie du Gui de Chêne.

LE même rapport qui rapprochoit les Gaulois et les Bretons dans leurs usages, se trouvoit dans leur religion. Elle avoit aussi les druides pour ministres, et la Bretagne étoit même comme le séminaire où les jeunes candidats de l'ordre venoient s'instruire et se perfectionner. Ces prêtres fameux, sans avoir le nom de souverains, en exerçoient en effet le pouvoir. Revêtus du sacerdoce, leur autorité s'étendoit sur les affaires publiques et particulières. Rien de considérable ne se faisoit sans leur approbation ; on n'osoit pas même punir les crimes et faire mourir un malfaiteur, s'ils n'avoient souscrit à son arrêt. Ils tenoient tous les ans une assemblée générale, où toutes les affaires étoient examinées et jugées. Sous prétexte qu'il n'y a point d'action où la religion ne soit intéressée, ils s'attribuoient le droit d'exclure des sacrifices ceux qui refusoient de se soumettre à leurs décisions. Cette excommunication étoit si honteuse, que le malheureux qui en étoit frappé, sans honneur, sans société, en horreur à ses amis, à ses parens, étoit regardé comme une espèce de monstre sacrilége. Ils annonçoient l'avenir et s'érigeoient en interprètes de la volonté des dieux. Il se mêloit pourtant un peu de science à ces impostures. Ils enseignoient à leurs élèves quelques notions sur les astres, sur leurs révolutions et sur le monde physique, et leur parloient de philosophie. Ils s'étoient encore emparés de la médecine, autre mélange informe de pratiques superstitieuses qu'ils décoroient du nom d'art. C'étoit encore à leurs soins qu'étoit ordinairement confiée l'éducation de la noblesse. Ainsi les druides

dominoient la nation par tout ce qui subjugue et enchaîne les hommes, la religion et la pensée, la science et les préjugés, l'espérance et la crainte, l'intérêt de la vie présente et future. Quelques femmes furent admises à leurs instructions et à leurs dignités. Telle fut celle de Tungria (Liége), qui prédit à Dioclétien, comme les sorcières à Macbeth, qu'il seroit un jour empereur.

Ils étoient présidés par un souverain pontife de qui dépendoient tous les autres, et qui parvenoit à cette dignité suprême par élection. Cette élection étoit rarement paisible, et les armes décidoient quelquefois de ce choix envié. Tant de priviléges, tant d'immunités attachés à cet ordre, qui étoit exempt du service militaire et de toute espèce de taxes, attiroient les regards et l'ambition, au point que la première noblesse y aspiroit.

Les druides adoroient un dieu suprême, immense, infini; ils enseignoient à leurs élèves l'immortalité et la transmigration des ames, dogme qui leur paroissoit propre à inspirer le mépris de la mort. C'étoit dans la profondeur des bois les plus épais, dans l'ombre et le silence qu'ils rendoient leur culte à la Divinité, persuadés que Dieu dédaignoit de renfermer son immensité dans l'enceinte étroite d'un temple, ouvrage imparfait de ses foibles créatures. Ils adoroient cependant encore Jupiter sous le nom de *Taran*, qui signifie tonnerre; *Tutates* ou le dieu des voyages, et *Hesus* ou le Mars des Bretons; Apollon et Diane sous d'autres noms, et *Andate*, déesse de la victoire, à laquelle ils offroient des prisonniers pour victimes. Ils élevèrent par la suite, en l'honneur de ces divinités inférieures, des espèces de monumens ou temples sans voûte, composés ordinairement de piliers grossiers circulairement rangés, avec un autel incliné au milieu, et un gros obélisque percé en plusieurs endroits pour attacher les victimes. On en voit

encore des ruines à Stonehenge, dans la province de Wilt, et dans les îles Orcades.

Pour entretenir la vénération des peuples par le mystère, et ne pas initier les profanes dans leurs secrets, ils n'écrivoient rien de leurs lois, ni de leur religion. Leurs dogmes étoient transmis en vers, et de jeunes druides ont passé jusqu'à vingt années à les apprendre.

« Comme les bocages les plus solitaires servoient de tem-
» ples à leur culte, l'arbre le plus sacré pour eux étoit le
» chêne, dont ils avoient tiré leur nom. (*Deru* ou *Dru* en
» langage breton signifie un chêne). On faisoit de ses feuilles
» des guirlandes pour les autels, et des couronnes pour les
» victimes; les bardes et les dévots en ornoient leur front.
» Jamais leurs prêtres n'officioient sans avoir sur eux une
» branche ou des feuilles de cet arbre religieux. Ils croyoient
» que le gui de chêne renfermoit des mystères sublimes; ils
» le cherchoient avec ardeur, le trouvoient avec transport et
» le cueilloient au milieu d'un concours infini de peuple, qui
» venoit de toutes les contrées dans le lieu indiqué pour cette
» grande solemnité. Le chef des druides, vêtu de blanc, mon-
» toit sur l'arbre, et avec une serpette d'or destinée à cet
» usage, coupoit cette excroissance précieuse, présent annuel
» des dieux, et remède certain contre toutes les maladies......».
Ensuite il immoloit deux béliers sous le chêne.

Outre les druides, les Bretons et les Gaulois honoroient encore des prêtres d'un rang inférieur appellés Bardes, dont la fonction étoit de composer et de chanter en vers, des hymnes en l'honneur des dieux, et les exploits de leurs héros, en s'accompagnant de la harpe.

L'institution et la puissance des druides furent utiles pour prévenir les rapines et les violences chez des peuples vindicatifs et sauvages. On les voyoit se jetter au milieu des armées

prêtes à combattre, adoucir leur fureur guerrière, et les ramener à la paix par l'autorité de leurs remontrances et la force d'une éloquence persuasive. Ils étoient célèbres pour l'innocence de leurs mœurs, et considérés par la dignité de leur naissance. Comment est il donc arrivé que le nom de druides ne soit plus aujourd'hui prononcé sans horreur ? Ces hommes, les plus sages et les plus éclairés de leur nation, les médiateurs équitables de tous les différens de leurs compatriotes, incorruptibles aux vices et à l'attrait des plaisirs, égorgeoient de sang-froid des victimes humaines sur les autels de leurs dieux, les brûloient vivantes dans des colonnes d'osier, auxquelles ils mettoient le feu; affreux héritage de la superstition phénicienne apportée par le commerce, qui enrichit et corrompt les nations. Les Romains même conçurent tant d'horreur pour ce fanatisme barbare et sanguinaire, qu'ils exterminèrent sans pitié toute cette race de bouchers religieux, et l'effacèrent de la terre. Tant que leur religion fut pure et sans mêlange d'usages étrangers, ils offroient à l'Être-Suprême des fleurs arrosées d'eau salée. La superstition vint, et multiplia les dieux et les victimes; elle commença par verser le sang des animaux, et bientôt celui des hommes. D'abord on choisit des criminels, et bientôt on immola l'innocent.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE JULES-CÉSAR EN BRETAGNE. (l'an 55 av. J. C.)

AVANT Jules-César, les Romains ne connoissoient guères de la Bretagne que son nom et les perles britanniques. Le vainqueur des Germains et des Gaulois, porté, par ses conquêtes, jusqu'à



PREMIERE EXPEDITION

de Jules-Cesar.

L'an 55 av. J.C.

Dessiné par Monet — *Gravé par David*

jusqu'à la côte opposée à cette grande île, dès qu'il l'apperçut, forma le dessein de la subjuguer. Jamais les prétextes de guerre ne manquèrent à l'ambition des Romains. Il s'offensa des secours que les Bretons avoient donnés aux Gaulois, et défendre la liberté des nations fut à ses yeux un crime digne de l'esclavage. La saison étoit avancée; il se propose de reconnoître du moins les ports de la Bretagne, ses côtes, le nombre et le caractère de ses habitans. Il consulte d'abord des marchands; mais n'en ayant reçu aucun éclaircissement satisfaisant, il charge Volusenus de côtoyer la Bretagne, avec une frégate; ensuite il rassemble tous les vaisseaux des ports voisins et traverse le pays des Morini (aujourd'hui la Picardie), à la tête de ses invincibles vétérans.

Les Belges, habitans de la côte maritime de l'île, allarmés de ses préparatifs, lui offrent des otages et demandent la paix. César applaudit à leur soumission et renvoie les députés avec Comius, prince breton dégénéré et devenu la créature du conquérant. Il le charge secrètement d'exhorter ses compatriotes à venir d'eux-mêmes solliciter le joug de la protection romaine: ses compatriotes mettent l'orateur dans les fers.

Volusenus, qui avoit parcouru la côte sans aborder nulle part, revient cinq jours après et fait son rapport. César s'embarque avec son infanterie sur quatre-vingts vaisseaux, et ordonne à sa cavalerie de suivre sur dix-huit autres. Il met à la voile le soir, et le matin il est près des côtes de l'île. Mais il vit qu'il ne triompheroit pas sans combattre. « Le rivage, les dunes, les rochers, les montagnes, tout » étoit couvert d'une multitude innombrable de ces insulaires » à demi-nus, mais intrépides, armés d'arcs et de flèches, » et prêts à s'opposer vigoureusement à sa descente. César » n'ose la risquer. Il fait chercher une côte moins dangereuse, » et le soir jette l'ancre à deux lieues plus loin, sur un rivage

» uni et découvert. Les insulaires pénètrent son dessein, y » envoient leurs chariots et leur cavalerie, tandis que le reste » de leur armée s'avance pour les soutenir. Les galères ro- » maines trop pesantes ne pouvoient approcher assez du ri- » vage. La flotte qui portoit sa cavalerie, n'arriva point. Ses » soldats obligés de se jetter tout armés dans la mer, au ris- » que de se perdre dans des fosses ou cavernes inconnues d'eux, » découragés par ce désavantage, ne combattoient que foi- » blement, avec répugnance et frayeur. Les insulaires les » repoussoient à coups de traits, s'élançoient dans la mer et » alloient les joindre au milieu des flots avec une fureur et » une intrépidité qui étonnoient les Romains.

» César fait avancer ses galères plus près du rivage, afin de » prendre les ennemis en flanc. Cette manœuvre eut à peu- » près le succès qu'il en avoit espéré. Les Bretons s'étonnent et » s'intimident de la forme inconnue de ces vaisseaux, du mou- » vement des rames, de l'effet des balistes lançant une grêle » de traits et de pierres, et commencent à lâcher pied. Ce- » pendant les soldats romains n'avançoient point et répu- » gnoient toujours à se jetter dans la mer. L'enseigne de la » dixième légion leur crie : suivez-moi, compagnons, ou » vous abandonnez l'aigle romaine aux ennemis ; et à ces » mots il s'élance le premier dans les flots. La honte les saisit, » l'émulation leur ferme les yeux sur le danger, tous se préci- » pitent en foule à la suite de l'enseigne ». Ils furent long-temps sans pouvoir parvenir à former leurs rangs ; mais enfin, secon- dés par quelques chaloupes armées que l'on fit approcher, ils commencèrent alors à combattre de pied ferme, chargèrent vigoureusement les Bretons et les mirent en déroute. Faute de cavalerie, César ne put poursuivre sa victoire.

Les Bretons étonnés par cette défaite, envoyèrent aussi-tôt des ambassadeurs implorer la clémence du vainqueur : ils



SECONDE EXPEDITION DE CESAR.

en Bretagne. Ambaßade des Trinobantes.

L'an 54. av. J. C.

Deßiné par Monet — *Gravé par David*

brisent les fers de Comius et le chargent de solliciter pour eux. Mais leur soumission n'étoit que l'effet de la nécessité présente. Ayant appris que les dix-huit vaisseaux qui portoient la cavalerie romaine, ainsi que ceux qui étoient à l'ancre sur le rivage, avoient été dispersés et fracassés par une horrible tempête, honteux de se soumettre à une poignée d'hommes sans vivres et sans vaisseaux, ils se réunissent sur les montagnes, ils osent venir attaquer les Romains jusque dans leur camp. Mais tout leur courage échoua contre des légions aguerries, commandées par César. Nouvelle défaite et nouvelle ambassade pour demander la paix. César l'accorda en doublant les conditions du premier traité; ensuite, voyant que l'équinoxe d'automne approchoit, et que ses vaisseaux, réparés à la hâte, n'auroient pas été en état de soutenir la traversée pendant l'hiver, il rembarque son armée et retourne dans la Gaule.

Dès que les Romains furent disparus, les Bretons oublièrent leurs promesses, et deux états seulement envoyèrent des otages. César s'en applaudit. Ce fut pour lui un spécieux prétexte de quitter Rome l'année suivante et de revenir faire une nouvelle expédition en Bretagne.

SECONDE EXPÉDITION DE CÉSAR EN BRETAGNE.

Ambassade des Trinobantes, (l'an 54 av. J. C.)

César se rembarque vers la fin du mois d'Août au port d'Itium (*Calais*), avec cinq légions et deux mille chevaux, sur

une flotte de huit cents petits vaisseaux ; le lendemain à midi il découvre les côtes de Bretagne, étonné de les trouver désertes. Quelques prisonniers lui apprirent ensuite que les insulaires s'étoient assemblés en grand nombre sur le rivage, mais qu'effrayés à la vue d'un si terrible armement, ils s'étoient retirés derrière les montagnes.

Les Romains tracent leur camp : César y laisse dix cohortes et trois cents chevaux, et il s'avance avec des guides dans les terres. Il n'avoit pas fait douze milles qu'il se trouve à la vue de l'armée bretonne, campée près d'une rivière (sans doute *le Stour*), dont le passage lui fut disputé par leur cavalerie et leurs chariots. Mais malgré l'avantage du terrein, ils furent forcés par la cavalerie romaine de gagner un bois, dont quelques gros arbres coupés leur faisoient un retranchement assez sûr. Cependant la septième légion vint à bout de les en débusquer. La nuit approchoit, César ne voulut pas exposer sa cavalerie dans un pays inconnu. Le lendemain il apprit qu'une tempête avoit une seconde fois battu et brisé sa flotte : il court au rivage, donne des ordres pour réparer ses vaisseaux, qu'il fait traîner à force de bras dans l'enceinte de son camp, et retourne contre les Bretons ; il en retrouve une multitude innombrable en possession du poste qu'il avoit pris la veille.

L'approche de César avoit suspendu les querelles et les animosités particulières. Plusieurs provinces voisines avoient réuni leurs forces contre l'ennemi commun de leur liberté, et avoient choisi pour leur général Cassibelan, roi d'un pays qui comprenoit les provinces nommées aujourd'hui Herdtford, Bedford et Bucks, au-delà de la Tamise, environ à quatre-vingts milles de la mer. Ce prince, toujours en guerre avec ses voisins, s'étoit fait une si grande réputation dans la science militaire, qu'on lui avoit déféré d'une voix unanime le commandement général dans ce grand danger.

Sous ce guerrier plus expérimenté, les insulaires ne restoient pas oisifs dans leurs retranchemens ; ils profitoient de toutes les occasions de harceler l'ennemi, tantôt chargeant brusquement les troupes employées à fortifier le camp romain, tantôt fondant avec impétuosité sur celles qui se dispersoient pour le fourrage. Jamais ils n'engageoient un grand nombre de troupes à la fois, mais divisés en petits corps, ils se retiroient avec un désordre apparent pour attirer la cavalerie ; et lorsqu'ils la voyoient écartée des légions, ils sautoient hors de leurs chariots et se battoient à pied. Cette manière de combattre déconcertoit les troupes romaines. Trois de ces attaques successives en firent périr un grand nombre. Malgré leurs efforts, la fin de chaque action fut toujours la déroute des insulaires. Les troupes auxiliaires de Cassibelan, découragées à la fin, saisirent la première occasion de l'abandonner, et de retourner dans leurs différens cantons.

A cette nouvelle, César résolut aussi-tôt de faire traverser à gué la Tamise à ses troupes, et de poursuivre Cassibelan dans son propre pays : l'entreprise étoit périlleuse, les ennemis en grand nombre rangés sur le rivage opposé en avoient fortifié les bords et hérissé le canal de palissades, dont on voit encore les pieux quand l'eau est très-basse (au-dessus de Walton et Surry, en face de la prairie de Covay), et qui durcis par l'eau et les siècles sont aussi noirs que le jais.

Malgré tous ces obstacles, les Romains entrèrent dans le fleuve, l'eau jusqu'à la gorge, avec tant de vîtesse que les soldats de Cassibelan, frappés de consternation, cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Leur ignorance seconda aussi la valeur romaine ; César fit armer un éléphant d'écailles de fer, charger son dos d'une tour de bois remplie d'hommes armés, et le fit avancer dans le fleuve. Ce monstre nouveau effraya les Bretons, et jetta la confusion dans toute leur armée.

« Alors les Trinobantes, peuple nombreux qui habitoit les » provinces d'Essex et Middlesex, se soumirent les premiers, » demandèrent la paix, et pour roi Mandubratius, un de leurs » jeunes princes, dont Cassibelan avoit tué le père, et qui dans » la crainte du même sort, s'étoit réfugié sous la protection du » général romain ». César souscrivit à leur demande en les obligeant de lui livrer des otages et de lui fournir du blé pour son armée. Ce premier exemple de soumission fut bientôt suivi des autres peuples belgiques, qui cédèrent leur liberté pour conserver leurs moissons et leur commerce.

De là César marcha contre la ville de Cassibelan (1) qu'on croit être S. Albans, et la prit d'assaut. Le prince breton, réduit à l'extrémité, envoie ordre à quatre princes des provinces de Kent, Witts et Hamp, d'assembler leurs forces et de surprendre le camp naval des Romains, tandis que leur général étoit trop éloigné pour le secourir. Mais ils furent repoussés après un long combat, et Cingetorix, un de ces quatre rois, fut fait prisonnier. Rebuté enfin par tant de défaites, Cassibelan considéra le triste état où son pays étoit réduit, et prit le parti de se soumettre au vainqueur, qui lui accorda la paix aux conditions d'un tribut annuel, de la tranquillité de Mandubratius et des Trinobantes, et d'un certain nombre d'otages. Dès que César les eut reçus, il fit remettre ses vaisseaux en mer, embarqua ses troupes sur deux flottes et regagna heureusement le continent peu de jours avant l'équinoxe d'automne. De retour à Rome, il fit une offrande d'un corselet de perles britanniques à Vénus Génératrice, dont il prétendoit descendre.

---

(1) Londres, ville inconnue du temps de César et très-commerçante du temps de Néron, étoit comprise dans les états de ce prince.



CARACTACUS MENÉ A ROME

en 52

Dessiné par Monet *Gravé par David*

CARACTACUS

MENÉ A ROME (en 52).

César avoit plutôt montré le chemin de la Bretagne aux Romains, qu'il ne l'avoit conquise. Il ne restoit de traces de ses deux expéditions, que le tribut payé par les Belges établis sur les côtes, et qui préféroient une soumission favorable pour leur commerce à une liberté indigente : mais l'intérieur de l'île dédaignoit cette servitude. Les Bretons vécurent tranquilles pendant l'espace de quatre-vingt-dix ans sous Auguste et Tibère. Le ridicule Caligula vint avilir la puissance romaine en se montrant à eux de la côte opposée des Gaules, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, et retourna se faire mépriser et égorger à Rome, en demandant les honneurs du triomphe pour avoir rempli les casques de ses soldats des coquilles du rivage. Ce ne fut que sous Claude que commença la servitude des Bretons. Le titre de Britannicus flatta ce foible empereur. Un traître, le rebelle Beric, chassé de la Bretagne sa patrie, vint encore exciter l'indolence de Claude, et les divisions renaissantes dans l'île achevèrent de faciliter sa conquête.

Plautius part avec une armée, qui le suit d'abord à regret. Un météore favorablement interprété par la crédulité, ranime les soldats. Plautius perdit et versa beaucoup de sang : il défit plusieurs petits peuples qui lui vendirent cher leur soumission, les Dobuni, les Iceni, les Brigantes. Claude, instruit de ces premiers succès, accourt en partager les honneurs, quand le plus grand péril est passé. A son arrivée toute son armée passe la Tamise, défait entièrement les insulaires et prend d'assaut

Camelodunum (Malden), capitale des Trinobantes; il réduit encore quelques peuples voisins et retourne à Rome recueillir sans pudeur, pour une très-petite conquête, des honneurs accordés auparavant pour le renversement d'un empire. Vespasien et Titus son fils vinrent ensuite y cueillir des lauriers plus sanglans, mais plus honorables ; ils soumirent les deux plus puissans peuples du pays, les Belges et les Durotrîges, et se rendirent maîtres de l'île de Wight.

Ostorius Scapula, général actif et expérimenté, nommé gouverneur de cette nouvelle province romaine, vint encore étendre et affermir davantage cette conquête naissante et mal assurée.

L'ennemi le plus redoutable que les généraux romains eussent en tête, étoit un prince breton, nommé Caractacus, roi des Silures, fils de Cunobelin ; il avoit succédé après lui au royaume de Cassibelan, et on le regardoit comme le plus grand guerrier que la Bretagne eût produit. Patient dans l'adversité, prudent, pénétrant, il avoit senti l'impossibilité de vaincre les Romains en bataille rangée ; il résolut donc de s'en tenir aux escarmouches et s'attacha aux ailes de l'ennemi, qu'il harceloit souvent avec succès, se retranchant dans des lieux inaccessibles, et faisant de fréquentes incursions sur tout le pays situé entre la Tamise et la mer, déjà devenu la conquête des Romains, et nommé par eux *Britannia prima.* Ostorius résolut de terminer la guerre dans une seule action.

Caractacus s'étoit saisi d'un poste avantageux sur une haute montagne défendue par une rivière profonde et rapide. Le général romain fut allarmé de la position désavantageuse de ses troupes, qui ne voyoient devant elles qu'une rivière effrayante, et au-dessus de leurs têtes des montagnes escarpées couvertes d'ennemis intrépides. Cependant

dant encouragé par l'ardeur de ses troupes, qui lui crioient que rien n'étoit impossible au courage romain, il donne le signal de l'attaque; elles franchissent la rivière au milieu d'une grêle de traits, de pierres et de javelots, parviennent aux remparts des Bretons, qui n'étant formés que de pierres sans liaison, leur cèdent le passage de tous côtés. Les Romains, en état de se servir de leurs épées, changent le combat en un carnage affreux, et l'armée bretonne est mise en déroute. La femme, la sœur et les enfans de Caractacus tombèrent entre les mains du vainqueur. Caractacus chercha asile auprès de Cartismandua, reine des Brigantes, mais cette femme le livra chargé de fers à Ostorius, dont elle craignoit le ressentiment, et le prince breton et toute sa famille furent conduits à Rome.

Sa réputation l'avoit devancé. L'Italie et Rome même étoient curieuses de voir les traits de cet insulaire, qui pendant neuf années avoit rendu vain tout l'art militaire des Romains et bravé toute leur puissance. Claude convoqua le peuple à un jour marqué. Les cohortes prétoriennes étoient sous les armes avec tout l'appareil d'un spectacle extraordinaire, et l'empereur s'étant assis sur son trône, on amena devant lui la femme, les frères, les soeurs et les enfans de Caractacus. Parut ensuite Caractacus lui-même, qui, sans montrer ni trouble ni crainte, fixa les yeux sur l'empereur, et lui dit: « Le coup » du sort qui fait mon infortune, tourne à ta gloire. J'avois » des vassaux, des armes, des chevaux, des richesses, dois-tu » t'étonner que j'aie fait tous mes efforts pour les conserver? » Parce que vous autres Romains, vous voulez enchaîner le » monde entier, tous les hommes doivent-ils accepter vos fers » sans résistance? Si je m'étois rendu dès le premier choc, » ni mes malheurs ni ta gloire n'auroient attiré l'attention de » l'univers, et mon supplice même seroit tombé dans l'ou-

» bli ; mais si tu épargnes ma vie, Caractacus sera un » monument de ta clémence ». L'empereur, frappé de ce discours du héros breton, lui pardonna et fit ôter les chaînes aux captifs. Le premier usage de leur liberté fut de se prosterner devant l'impératrice Agrippine, qui, curieuse de voir ce spectacle, étoit aussi montée sur le trône. Les Silures, malgré la perte de leur général, continuèrent la guerre avec vigueur et vengèrent leur défaite sur leurs vainqueurs, à qui l'amour de la liberté préparoit encore de nouveaux combats.

LES DRUIDES

Brûlés dans l'île d'Anglesey, (en 54.)

LES Silures avec les Ordovices préparoient une révolte générale. L'empereur Claude avoit juré de ne déposer les armes qu'après leur avoir fait subir le sort des Sicambres, chassés de leur pays et transportés en Gaule ; et cette menace avoit redoublé la haine des Silures pour le nom romain. D'un autre côté Cartismandua, cette perfide reine des Brigantes, qui avoit livré Caractacus aux Romains, étoit en guerre avec son nouvel époux Venutius, prince des Viccii, dont elle avoit fait périr le frère et les parens. Les Romains, qui soutenoient toujours le parti le plus utile pour eux et rarement le plus juste, combattirent et triomphèrent deux fois pour cette indigne épouse ; mais ils furent battus ensuite par le mari, qui s'empara des états de la reine et en resta possesseur.

Au milieu de ces troubles Néron envoie en Bretagne Suetonius Paulinus, général de grande renommée, le pre-



LES DRUIDES BRULÉS

dans l'Isle d'Anglesey.

en 64.

Dessiné par Monet — *Gravé par David*

mier qui eût passé le mont Atlas, et pénétré avec une armée sur les rives du Niger. Sa première conquête fut celle de l'île de Mona ou *Anglesey*, île alors très-peuplée, asile où une multitude de Bretons avoient fui les ravages de la guerre, et cher à toute la nation, comme le siége principal où les druides avoient établi leur religion. Suetonius embarque son infanterie sur des bateaux plats, et ordonne à sa cavalerie de traverser à gué le canal étroit qui sépare cette île de la Bretagne. Arrivé sur le rivage, il trouve les insulaires rangés en bataille, et parmi eux nombre de femmes habillées en furies, toutes échevelées, des torches allumées à la main et environnées d'une foule de druides, qui les mains élevées vers le ciel, faisoient les conjurations les plus effrayantes. L'imagination frappée de ce spectacle inattendu, les Romains, immobiles de surprise et de terreur, reçoivent la première attaque sans se défendre; mais bientôt, honteux de se voir arrêtés par un foible troupeau de femmes et de prêtres, et réveillés à la voix de leur général, ils chargent les Bretons l'épée à la main, les forcent de chercher leur salut dans la fuite et se rendent maîtres de l'île entière.

Suetonius résolut d'étouffer un des germes du courage des Bretons en détruisant leur religion. Il fit attacher les druides sur les bûchers qu'ils avoient allumés eux-mêmes pour les prisonniers de guerre, les brûla sur leurs propres autels et ne fit qu'un holocauste de tous ces barbares sacrificateurs. Il démolit leurs séminaires, détruisit leurs bois sacrés, et ne laissa subsister aucune trace de ce culte sanglant et superstitieux. Les druides qui échappèrent au supplice, chassés de leurs habitations, privés de leurs cérémonies, et chargés de la haine des Romains, se refugièrent en Irlande et chez les Hébrides, d'où l'on croit qu'ils tiroient leur

. origine. Ainsi finit le règne du dogme affreux, que les prisonniers de guerre doivent être égorgés sur les autels des dieux, et par le changement des choses humaines, le nom de druide, dans les langues galloise et irlandoise, n'est plus donné qu'aux prétendus sorciers ou devins que le peuple méprise et consulte.

Tandis que Suetonius jouissoit de sa victoire et de sa vengeance, une révolte générale, excitée dans la Bretagne par une barbarie aussi odieuse que les sacrifices des druides, le rappella à Londres, ville déjà florissante.

BOADICEA

Montre aux soldats bretons ses filles deshonorées,
(en 61.)

NÉRON vivoit encore : il envahissoit sans prétexte toutes les riches successions, quand il daignoit les attendre de la mort naturelle du possesseur et ne pas les hâter par le crime. Les testateurs déchiroient alors en deux leur héritage, en jettoient une part à l'avarice de ce monstre pour sauver l'autre à leurs enfans, sacrifice qui ne réussissoit pas toujours. Le tyran ne savoit pas encore que la Bretagne fût une île; mais ses mains insatiables atteignoient jusqu'au sein de cette île inconnue et usurpoient les patrimoines sous les yeux de la veuve et des enfans. Les Bretons gémissoient accablés sous des taxes exorbitantes, forcés d'emprunter des Romains mêmes de quoi assouvir l'avarice de Rome; lorsqu'ils manquoient d'acquitter ces dettes usuraires, leurs troupeaux étoient saisis, eux et leurs familles chassés de leurs demeures, et les oppresseurs se fai-



BOADICEA MONTRE AUX SOLDATS

Bretons ses Filles deshonorées.

en 61.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

soient un jeu cruel de leur détresse. Les esprits ainsi préparés, il ne falloit qu'une étincelle pour tout embrâser.

Prasatagus, roi des Iceni, venoit de mourir; il avoit légué une moitié de son royaume à cet indigne empereur pour assurer l'autre moitié à ses filles. Vaine précaution! Catus Decianus, procurateur de la province et digne agent du tyran, attendit à peine la fin des funérailles pour prendre, au nom de son maître, possession du tout. Boadicea (ou Bonduica), veuve du feu roi, se plaignit de cette injustice et voulut faire ses représentations. Le Romain la fit fouetter publiquement et livra les princesses ses filles à ses soldats, qui en abusèrent de la manière la plus infame. Les maisons de Prasatagus furent saisies, ses principautés pillées, la noblesse et les chefs du royaume chassés de leurs habitations. Les Iceni se déclarèrent les premiers; leurs voisins les Trinobantes, Venutius, prince des Viccii, les partisans même de Cartismandua, son indigne épouse, et les Calédoniens, oublièrent leurs animosités particulières dans le ressentiment général. Le cri de vengeance et de liberté les rassembla tous sous les étendards de Boadicea, qui se vit bientôt à la tête d'une armée de deux cent trente mille combattans. La colonie romaine de Camelodunum fut la première proie de la fureur des Bretons: tout fut passé au fil de l'épée, le temple de Claude pillé, l'infanterie romaine taillée en pièces, Verulam, ville municipale, détruite de fond en comble. Toute la contrée fut couverte d'une foule de forcenés, qui, sans distinction d'âge ni de sexe, brûloient, saccageoient, empaloient, crucifioient tout ce qui portoit le nom de leurs tyrans, et quatre-vingt mille Romains périrent victimes de la cruauté d'un seul de leurs compatriotes.

A ce désastre Suetonius vole à Londres, parvient à former un corps de dix mille hommes, cherche l'occasion d'une action générale, et établit son camp dans un poste favorable. Les Bretons arrivèrent bientôt, errant plutôt que marchant, ivres

de succès et de fureur, traînant avec eux leurs femmes, qu'ils placèrent dans leurs chariots, pour assister au carnage des Romains, et recueillir avec eux leurs dépouilles. Boadicea est à leur tête ou dans leurs rangs, tantôt montée sur un char, tantôt sur un tertre de gazon, sa touffe de cheveux tombant jusqu'à ses reins, portant au cou une chaîne d'or massif, une lance à la main et sur ses épaules une robe flottante de diverses couleurs. Belle de ses charmes et de sa cause, qui lui est commune avec tous les cœurs, elle commande d'un air sévère, elle harangue d'une voix perçante cette innombrable multitude, leur rappelle leurs exploits, leurs ancêtres, leur promet la liberté, la vengeance, et leur montre à ses côtés ses filles deshonorées (1).

A cet objet les Bretons poussent des cris frénétiques, ils fondent en désespérés sur les Romains, dont l'inébranlable fermeté soutint sans reculer ce choc terrible. Après les traits lancés, Suetonius fait avancer ses troupes en forme de coin et pénètre jusqu'au milieu de cette énorme multitude. Le combat fut long-temps incertain, mais l'ardeur des Bretons leur devient fatale. Ils s'épuisent en vain contre une masse serrée et étroitement unie, qu'ils ne peuvent entamer, et perdent quatre-vingt mille hommes, sans compter les prisonniers des deux sexes. Loin d'être abattus par une défaite si meurtrière, les Bretons se préparoient encore à livrer une nouvelle bataille ; mais Boadicea ne soutint point son malheur. Elle mourut de désespoir ou du poison. Cette perte rompit toutes leurs mesures. Après avoir célébré les funérailles de l'héroïne, ils se dispersèrent dans leurs districts particuliers, et tout le sang qu'ils perdirent ne sauva point leur liberté.

---

(1) Après avoir ainsi excité le courage des Bretons, Boadicea laissa, dit-on, échapper un lièvre qu'elle tenoit caché dans son sein, et d'une voix forte rendit grace, pour cet heureux présage, à Adraste, déesse de la guerre.



LES CALEDONIENS VAINCUS

Brûlent leurs Cabanes et maßacrent leurs Enfans.

ch. 84.

Deßiné par le jeune — *Gravé par David*

LES CALÉDONIENS

Vaincus, brûlent leurs cabanes et massacrent leurs enfans,
(en 84.)

LA Bretagne fut assez paisible sous la fin du règne de Néron et sous ceux de ses successeurs occupés à d'autres guerres. Les règnes de Vespasien et de Titus devoient nécessairement influer sur la Bretagne, comme ils influèrent sur tous les peuples du monde qui se ressentoient du calme ou des calamités de Rome. Jusqu'alors la plûpart des gouverneurs n'avoient cherché qu'à maîtriser les Bretons par la force; le célèbre Julius Agricola, nommé gouverneur de cette province, suivit une autre route; il les civilisa, et en polissant leurs fers, il porta un coup plus mortel à leur liberté. Son premier soin fut de corriger les désordres introduits par les chefs, de réprimer la licence des troupes en rétablissant la discipline militaire; il diminua les exactions, nomma des magistrats intègres et éclairés, adoucit par-tout le gouvernement et établit dans la province la paix et l'abondance. Cette douceur apprivoisa insensiblement ces fiers insulaires; fatigués de combattre, ils commencent à prendre goût aux arts et à la magnificence romaine. Déjà les principaux Bretons trouvent leurs cabanes trop ignobles et peu assorties à la dignité de leur naissance. Ils élèvent des temples superbes, de magnifiques portiques, des édifices publics de structure grecque; Agricola leur enseigne les moyens de rendre la vie douce et agréable, et les enchaîne par l'attrait des jouissances et du repos. Ils apprennent à parler la langue latine, qu'ils avoient d'abord en horreur. Les princes, liés

d'amitié avec le gouverneur, forment de leurs vassaux des cohortes auxiliaires pour la gloire des armes romaines, et la jeunesse bretonne est envoyée, aux frais d'Agricola, se former dans les arts de Rome et s'amollir sous la toge.

Tandis qu'Agricola s'occupoit du soin de perfectionner ces réglemens et d'assurer les conquêtes romaines par la civilisation, il ne négligeoit pas celui d'en étendre les limites par les armes. Il défait les Ordovices révoltés, pénètre dans l'île d'Anglesey, dont sa cavalerie traverse le détroit à la nage et se rend maître de l'île sans coup-férir (1). Il subjugue les Otodini, peuples du Nord qui n'avoient pas encore été soumis, fait élever des forts pour les contenir dans le devoir, et dans cette expédition finit la conquête de tout le pays connu présentement sous le nom d'Angleterre. Il attaque, par mer et par terre, les nations du Nord et les resserre vers l'extrémité de l'île par une chaîne de forts construits entre les rivières Forth et Clyde. Il s'apprêtoit à porter la terreur et la nouveauté de ses armes en Irlande : mais le jaloux Domitien (car Titus n'étoit déjà plus) étouffa ses projets, qu'après Agricola nul autre gouverneur ne tenta d'exécuter. En sept campagnes il parvint à soumettre la Bretagne entière ; mais faisant peu de cas de la partie la plus septentrionale, il en abandonna les montagnes et les marais aux sauvages Calédoniens.

La plus importante et la plus sanglante des victoires du général romain, fut celle qu'il remporta sur ce peuple près des hauteurs de Grampian. . Galgacus, un de leurs princes, . commandoit leur armée composée de trente mille hommes. . Ils soutiennent le premier choc avec fermeté, mais quelques

(1) On voit encore en cet endroit les restes de deux forts, bâtis par les Romains, dont un est appellé *Gricail,* sans doute du nom d'Agricola.

cohortes détachées par Agricola les attaquent de près, et portant leurs courtes épées contre les corps nus des Bretons, jettent la confusion dans toute leur armée. L'impossibilité de faire agir leurs chariots, par l'inégalité du terrain, augmente le désordre. Enveloppés de tous côtés par les légions, dans leur désespoir ils jettent leurs armes, se précipitent eux-mêmes sur les épées romaines, et en un instant la campagne est couverte de corps déchirés. Galgacus se sauve pourtant dans les forêts avec une partie de son armée. Le champ de bataille retentit la nuit entière des cris de victoire et de joie ; mais les échos des montagnes leur répondoient par des hurlemens épouvantables. Cependant, la nuit ayant facilité leur retraite, au point du jour on ne les entendit plus ; mais alors on vit des nuages de fumée s'élever de leurs cabanes. Dans l'accès d'une fureur sombre et frénétique, ces malheureux embrasèrent leurs villages, égorgèrent et brûlèrent leurs femmes et leurs enfans. Ils n'avoient que ce moyen de les sauver du viol ou de la servitude.

Après ce coup décisif le général romain fit le tour de la Bretagne, soumit les îles Orcades et retourna ensuite à Rome recevoir du sénat les honneurs du triomphe et d'une statue ; et du sombre Domitien, un baiser empoisonné, qui lui fit bientôt sentir ce qu'on gagne à servir trop bien un tyran.

LES BRETONS

Sollicitent en vain l'assistance d'Aëtius, (en 447.)

UNE longue suite de combats et d'autres faits d'armes, d'injustices, de cruautés, de vexations, tel est le tableau de la partie méridionale de l'île, tant qu'elle resta soumise aux Romains; tableau qui appartient plutôt à leur histoire qu'à celle de la Bretagne, et où l'on retrouve à peine quelques traces effacées du caractère primitif des Bretons. On ne voit plus qu'un peuple sans vertu et sans physionomie, dégradé par la servitude, pressé sans relâche entre le joug des Romains et le fer d'une nation barbare et indomptable, les Ecossois ou Calédoniens et les Pictes, qui, demeurés sauvages, mais libres, méprisoient, haïssoient un peuple d'esclaves. Rome ne changeoit point de maître ou la Bretagne de gouverneur, que cette mutation ne fût signalée par de nouvelles incursions et de nouveaux ravages. En vain Adrien, Antonin, Sevère leur opposent des chaînes de forts, des remparts, des murailles, presque aussi-tôt renversées que construites. Invincibles au sein de leurs montagnes, leur nombre se grossissoit chaque jour d'une foule de Bretons méridionaux, qui, las du joug et se ressouvenant de la liberté, abandonnoient les possessions de leurs pères et retournoient à la vie sauvage de leurs aïeux.

Tel étoit l'état de la Bretagne, lorsque l'empereur Constantius, après en avoir chassé l'usurpateur Alectus, la choisit pour le lieu de sa résidence, attiré sans doute par sa passion pour une femme bretonne du plus rare mérite, objet de l'affection et de la vénération de ses compatriotes. La Bretagne dut à la célèbre Hélène la paix et la tranquillité dont elle jouit



LES BRETONS SOLLICITENT

en vain l'aßistance d'Aëtius.

an 447.

Deßiné par le Jeune — *Gravé par David*

sous ce règne ; le christianisme lui dut Constantin le Grand ; mais la translation que cet empereur religieux fit de l'empire de Rome à Constantinople, fut pour la Bretagne une époque de nouvelles calamités. Outre les Ecossois et les Pictes, une nuée de Francs et de Saxons, venus des côtes de la Gaule, infestèrent la province romaine sous les empereurs suivans, et dispersés en petits corps, pillèrent les plantations et les villages. Théodose parvint à nettoyer de leurs flottes l'océan germanique et hyperboréen, mais ils reparurent bientôt plus nombreux et plus formidables. D'un autre côté, Rome étoit en proie aux incursions des Alains, des Vandales et des Suèves, peuples barbares du Nord ; et ses légions rappelées pour repousser leur multitude, laissèrent la malheureuse Bretagne dépeuplée de sa plus brillante jeunesse, et ouverte de toutes parts aux ravages de ses éternels ennemis. Plusieurs fois les Bretons réclamèrent le secours des empereurs romains, mais toujours en vain. Ils prirent le parti de se nommer eux-mêmes des rois de leur nation, qui, au lieu de la défendre, se déchirant mutuellement, la réduisirent à la plus extrême détresse. Enfin, abandonné à lui-même, épuisé d'artistes par Maxime et Constantin qui les avoient tous transportés dans le continent, ce peuple n'eut pas même assez d'art et de courage pour relever les remparts qui faisoient sa sûreté. Ils se bornèrent à en réparer les brèches avec de la terre ou du gazon. Sous Théodose II, Gallion, par un reste de pitié, conduit une légion à leur secours, les délivre encore une fois de leurs ennemis, leur aide à construire quelques remparts, leur apprend l'art de la guerre et celui de fabriquer des armes pareilles à celles des Romains. Il s'embarque ensuite avec toutes ses troupes, et depuis ce temps, les Romains ne revinrent jamais en Bretagne.

Après leur départ, les Bretons, comme une famille éperdue,

dont le chef a péri, cédèrent avec un découragement universel à leur destinée. Leur désespoir ne se manifesta que par d'inutiles plaintes. L'oppression avoit anéanti leur courage et leur génie. Quelques-uns agirent encore, mais avec tant de lenteur et de désordre, que leurs travaux furent perdus pour eux. Rome avoit détruit l'indépendance de leurs tribus, aboli leurs anciennes lois, rompu par degrés les liens qui avoient été les soutiens de leurs dynasties et bouleversé toute la forme de leur gouvernement. Les soldats, accoutumés à combattre dans leurs bois, lorsqu'ils se voyoient renfermés dans des forts ou des châteaux, y languissoient dans la tristesse, comme des esclaves en captivité. Une famine affreuse vint bientôt après mettre le comble à leur infortune.

Dans cet état d'abattement et de stupeur, récemment attaqués par une confédération de Scots, de Pictes et d'Irlandois, les Bretons firent une dernière tentative auprès des Romains. Ils envoyèrent une ambassade à Aëtius, général de Valentinien, qui, plusieurs fois vainqueur des Huns et autres barbares, avoit sauvé l'empire. Les députés parurent devant lui avec des habits déchirés et la tête couverte de cendres, et lui présentèrent une lettre conçue en ces termes. « Les soupirs des Bretons à Aëtius, trois fois consul..... Les barbares nous poussent vers la mer : la mer nous » repousse vers les barbares, et placés entre les deux, nous » n'avons que la cruelle alternative de périr par le fer ou par » les eaux ». Mais les Romains, réduits eux-mêmes à des extrémités terribles, furent sourds à leurs demandes et insensibles à leurs maux. Quelques-uns des Bretons se livrèrent lâchement à la merci de l'ennemi, la plûpart retournèrent dans les bois se dépouiller de la parure et des mœurs romaines qui les avoient énervés, s'endurcir de nouveau à la fatigue et préparer leur vengeance.



MORT D'ARTHUR

Dernier Roi Breton.

en 542.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

MORT D'ARTHUR,

Dernier roi Breton, (en 542.)

CONVAINCUS par tant de maux des suites funestes de leur désunion, les Bretons résolurent d'établir une autorité sous laquelle ils pussent agir avec plus de vigueur et d'unanimité. Mais un mauvais roi acheva leur ruine. Ils avoient donné ce titre à Vortigerne, prince débauché, foible, corrompu, et parvenu par un meurtre au commandement. Ce lâche roi n'eut pas le courage de défendre son pays avec ses propres forces. Il eut l'imprudence d'appeller à son secours les corsaires saxons, qui depuis cent cinquante ans infestoient les côtes de Bretagne. D'ailleurs, se sentant coupable du meurtre de quelques députés de Rome, qu'il avoit fait périr depuis le départ de Gallien, il redoutoit avec raison la vengeance des Romains, si jamais ils fussent rentrés dans l'île. Les Saxons saisirent avidement une si belle occasion de l'envahir. Ils se crurent à l'époque de l'accomplissement d'une prédiction de leurs devins, que pendant un siècle et demi ils pilleroient la Bretagne et qu'ils en seroient deux fois tranquilles possesseurs. A l'invitation de Vortigerne, Hengist et Horsa, chefs renommés de la nation saxonne et descendans du fameux Woden, adoré comme le dieu de la guerre, abordent avec mille cinq cents hommes dans l'île de Thanet, lieu assigné à leur résidence conjointement avec les Angles, naturels du pays situé entre le Jutland et la Saxe, et déja établis dans le Northumberland. Ils s'unissent aux troupes bretonnes et marchent contre les Pictes et les Ecossois, qui s'étoient avancés jusqu'à Stamford dans le

comté de Lincoln. Leurs dards et leurs lances ne peuvent résister aux haches et aux sabres des Saxons et des Bretons, qui remportent une victoire complette et reprennent tout le pays dont les barbares s'étoient emparés.

Jusqu'alors Vortigerne n'avoit qu'à se féliciter d'avoir appelé ces étrangers qu'il regardoit comme les soutiens de sa puissance: mais ils se montrèrent bientôt de redoutables rivaux. Cinq mille Saxons vinrent se joindre aux premiers; Roëne, fille d'Hengist, en amène encore un nouvel essaim. Vortigerne, épris des charmes de la belle Saxonne, répudie sa femme pour l'épouser, et l'abandon des plaines fertiles de Kent est le prix dont il l'achète. Enfin ces étrangers, devenus assez puissans pour n'avoir plus besoin de dissimuler, forment un traité d'alliance avec ceux de Northumberland, portent la guerre dans les parties méridionales de l'île, et Vortigerne reste paisible spectateur de leurs entreprises et de leurs ravages.

Les Bretons furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Hengist, ou dans un combat, ou par une insigne trahison, massacra la meilleure noblesse; et de nouveaux renforts de sa nation, qui arrivoient du continent, préparoient de loin l'usurpation entière de la Bretagne.

Pendant les soixante années suivantes jusqu'au règne d'Arthur, prince breton, l'histoire est enveloppée d'un nuage. Tout ce qu'on distingue à travers ce cahos, c'est qu'en peu de temps ces usurpateurs parvinrent à s'arrondir dans leurs différens états; 1°. Esca, fils d'Hengist, dans la province de Kent; 2°. Ella en Sussex, sous le nom du royaume *des Saxons méridionaux*; 3°. après eux, Cerdik, le plus redoutable ennemi d'Arthur, se rendit maître de l'île de Wight, et fonda le royaume *des Saxons occidentaux*, dans les comtés de Hampshire, Devonshire, etc. 4°. Erchenvin, celui des

Saxons orientaux dans les comtés d'Essex et de Middlesex; 5°. Ida, celui de Northumberland; 6°. Offa, celui d'East-Anglie, dans les provinces de Norfolk et Suffolk; 7°. enfin, Crida, celui de Mercie, compris entre les trois rivières, la Tamise, l'Humbre et la Saverne, et le plus beau royaume de l'heptarchie saxonne.

C'est en l'année 508 qu'Arthur commença à paroître avec dignité sur ce grand théâtre, et releva pour quelque temps le courage abattu des Bretons, qui lui avoient décerné le commandement général. Courageux, intrépide, ferme en ses desseins, libéral, religieux, tel est le portrait que l'histoire et les poësies des bardes, dont il fut le protecteur, nous ont laissé de ce grand homme; il fut le fléau des Saxons, sur lesquels il remporta douze victoires. Enfin, l'âge et quelques chagrins domestiques vinrent affoiblir son activité et rendirent les derniers jours de sa vie aussi amers que sa jeunesse avoit été laborieuse. Mordred, son neveu, prince de Cumbrie, profita de l'absence d'Arthur pour débaucher la femme de son oncle et l'emmener avec lui au nord de l'Angleterre. Un si grand outrage ne devoit pas demeurer impuni, les deux princes en vinrent à une bataille rangée à Camland, dans le comté de Lancastre. Ils s'attaquèrent l'un l'autre avec furie. L'innocent et le coupable périrent. Mordred resta sur la place après avoir porté à Arthur un coup mortel; le corps d'Artur fut transporté dans l'église de Glassembury, suivi des regrets et des larmes de tous ses compatriotes. (1).

(1) Henri II passant par le pays de Galles, entendit des chansons qui instruisoient du lieu de la sépulture d'Arthur, ce qui lui inspira le désir d'en découvrir la vérité. En l'année 1189 il fit fouiller à l'endroit indiqué, où l'on trouva, à sept pieds de profondeur, un grand cercueil de pierre auquel étoit

Ainsi périt le dernier des héros bretons, après avoir long-temps suspendu la ruine de sa nation : à sa mort, la race bretonne resta à la merci de ses tyrans, qui bientôt demeurèrent maîtres absolus de la partie méridionale de l'Angleterre. Les Bretons, chassés et dispersés, se retirèrent partie dans le pays de Galles, partie en Gaule dans l'Armorique, aujourd'hui Bretagne, province qui tient d'eux son nom.

LA REINE ETHELBURGE

Et le premier ministre Coisy détruisent, de leurs propres mains, les idoles du paganisme,
(en 617.)

L'ÉVÉNEMENT le plus heureux et le plus mémorable qui distingue le règne d'Ethelbert, roi de Kent, vainqueur de tous les princes de l'heptarchie, à l'exception du roi de Northumberland, fut l'établissement du christianisme parmi les Anglo-Saxons.

Les semences de la religion chrétienne furent jetées parmi les Bretons dès les premiers âges de l'église. Elle avoit

---

attachée une croix de plomb avec cette inscription : *Hic jacet inclytus rex Arthurus in insulâ avalloniâ.* Quelques pieds plus avant dans la terre on découvrit un coffre de bois contenant le squelette d'un homme de très-grande taille. Sur le crâne, on remarqua dix blessures, dont neuf avoient été cicatrisées. Une seule étoit demeurée ouverte et sans doute avoit été la cause de sa mort. On ouvrit en même-temps la tombe de Guinèvre, la seconde des trois femmes d'Arthur, dont les tresses d'or parurent encore entières et travaillées d'une manière curieuse ; mais elles tombèrent en poussière lorsqu'on les toucha. Henri fit transporter les deux squelettes de l'ancienne église de Glassembury dans la nouvelle, où on leur éleva un tombeau de marbre.

déja



LA REINE ETHELBURGE

et le Ministre Coify détruisent les idoles.

en 617.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

déja des prosélytes au temps que Bondicea fut défaite par Suetonius; quelques femmes illustres l'embrassèrent ouvertement; elle s'étoit propagée au temps de Dioclétien ; le caractère soupçonneux et jaloux de cet Empereur, suscita contre les Chrétiens des persécutions sanglantes et les relégua eux et leur culte au fond des cavernes et des bois.

On voit, au commencement du quatrième siècle, trois Evêques Bretons assister au Concile d'Arles, dont ils souscrivirent les décrets; et les envoyant au Pape, refuser de lui donner une autre dénomination que celle de *Cher Frère*, première racine du Schisme qui long-tems après divisa l'Eglise Britannique de la jurisdiction de celle de Rome, et dont les premiers mots furent *Confraternité, Indépendance.* Saint Germain et Saint Loup y vinrent à peu près dans ce temps extirper le Pélagianisme, qui rapporté des Gaules en Bretagne avoit en peu de temps infesté l'île natale (1) de son Auteur.

Dès l'aurore du Christianisme on remarque trois archevêchés établis en Bretagne, York, Londres et Caerlaon, ayant vingt-huit Evêques pour suffragans. On n'y trouve point d'exemple de Roi détrôné ni de couronne transférée à un autre par la seule puissance du Clergé. On y voit seulement quelques Rois malfaiteurs excommuniés et condamnés à la Pénitence par l'autorité des Conciles; c'est à quoi se bornoit la puissance ecclésiastique.

Jamais guerres ne furent plus sanglantes que celles que souffla le fanatisme. Les premiers Saxons qui abordèrent dans l'île, animés par leurs succès, se montrèrent sur-

(1) Pélage naquit en Bretagne; il soutenoit que sans le secours de la Grace, l'homme pouvoit atteindre à une vertu parfaite, et qu'il n'y avoit point de péché originel.

tout ennemis de la Religion Chrétienne. Ils s'attachoient aux possessions du Clergé, immoloient par milliers les malheureux Bretons, qui, intrépides à la voix de leurs Prêtres, fiers de gagner la couronne du Martyre, alloient se précipiter eux-mêmes sur les épées de ces sauvages idolâtres.

La superstition des Saxons étoit de toutes celles qui aveugloient les Germains la plus grossière et la plus barbare; elle n'étoit fondée que sur des fables absurdes transmises par leurs ancêtres, sans plan ni système, sans aucune liaison ni rapport avec les institutions politiques. Voden, qu'ils croyoient le premier ancêtre de tous leurs Princes, étoit regardé comme le Dieu de la guerre, et dès-lors il devint le premier Dieu de cette Nation guerrière. Ils se persuadoient que s'ils gagnoient la faveur de cette Divinité, ils seroient admis après leur mort dans son Palais, et que là, dans le repos et la mollesse, ils boiroient à loisir leur boisson d'orge et de houblon dans les crânes des ennemis qu'ils auroient tués dans le combat. Excités par l'espoir de cet affreux paradis, qui satisfaisoit à la fois leurs deux passions chéries, l'intempérance et la vengeance, ils méprisoient le danger et irritoient encore leur férocité naturelle par l'aiguillon de la Religion. On connoît peu leurs dogmes théologiques; on sait seulement qu'ils étoient idolâtres, qu'ils adoroient le Soleil et la Lune, le Dieu du tonnerre, fils de Voden, sous le nom de *Thor; Frigga* ou *Frea*, Déesse de l'Amour; Tuisco, Teutates, Hesus, Tharamis, etc., auxquels étoient consacrés les sept jours de la semaine. Mais leur Patrone la plus révérée étoit *Hertha* ou *Earth*, la terre, généreuse mère de tout ce qui existe. Son temple étoit un char couvert d'un voile auguste, placé au milieu d'une île de l'Océan, dans un bocage

consacré. Dans certaines solemnités, le char de la Déesse étoit traîné pompeusement par des vaches; un Prêtre seul osoit le toucher et lui servoit d'escorte. La joie, la concorde et les festins régnoient dans tous les lieux honorés de sa présence.

Ils avoient des images dans leurs temples, pratiquoient des sacrifices et avoient la plus grande foi aux charmes et aux enchantemens. Des tablettes de bois d'un arbre fruitier, distinguées par diverses entaillures et mêlées ensemble dans un morceau d'étoffe blanche, leur tenoient lieu d'augures et servoient au Pontife de leur divination à prédire l'avenir. Le vol et le chant des oiseaux, le hennissement des chevaux, sur-tout celui des chevaux blancs, étoient pour eux autant de pronostics ou favorables ou contraires; mais leur plus sûr présage sur les événemens d'une guerre étoit un combat singulier entre un des leurs et un prisonnier de la Nation ennemie.

Mais lorsque dans la suite ils eurent vu le Christianisme déja dominant dans presque toute l'Europe, ils ne purent s'empêcher de concevoir une sorte de vénération pour une doctrine qui s'attiroit tant de sectateurs. Grégoire surnommé le Grand, alors Pontife de Rome, forma le dessein d'initier au Christianisme ces barbares qui l'avoient si cruellement persécuté. Un heureux incident vint favoriser ses vues. Ethelbert, Roi de Kent, avoit épousé la vertueuse Berthe, Princesse Chrétienne, fille de Caribert, Roi de Paris, et le libre exercice de sa Religion étoit un article spécialement stipulé dans les conventions de leur union. Cette Princesse emmena avec elle un Evêque François à la Cour de Cantorbéry, et par son assiduité aux devoirs de sa Religion, par sa conduite irréprochable et par tous les moyens et l'adresse d'une femme, sut préparer l'esprit de son mari au changement qu'elle désiroit. Grégoire

profita de cette disposition. Il chargea de cette tâche Augustin, Moine Romain, qui, accompagné de quarante Moissonneurs Evangéliques, aborda dans l'île de Tanet, fit annoncer sa mission à Ethelbert, en fut reçu favorablement et le convertit au Christianisme. Tout le Royaume de Kent prêta enfin l'oreille à leurs Sermons, et honora l'innocence et l'austérité de leurs vies. En récompense de ces succès, Grégoire revêtit le courageux Apôtre de la Jurisdiction sur tous les Prélats Saxons qui seroient ordonnés par la suite. Sacré Archevêque de Cantorbéry, Augustin reçut du Pape le pouvoir de bâtir auprès des Eglises des espèces de cabanes pour tuer des bœufs, manger et boire avec modération, coutume immémoriale chez les Saxons, à laquelle il eût été difficile de substituer si-tôt le jeûne et la mortification.

Cependant le Clergé Breton persistoit à demeurer indépendant du Siége de Rome, d'où naquirent de vives contestations entre le Pontife Métropolitain et les Evêques Bretons. Bède rapporte qu'Augustin, irrité de leur obstination, leur prédit qu'ils tomberoient dans les mains de leurs ennemis. En effet, Ethelfride, roi de Northumberland, poussé par le cours de ses conquêtes et peut-être excité par les remontrances d'Augustin, met le siége devant Chester. Les Bretons marchent à sa rencontre avec toutes leurs forces, suivis d'un corps de mille deux cent cinquante moines sortis de l'immense monastère de Bangor, afin d'encourager les combattans et de prier en pleine campagne pour le succès de leurs armes. Ethelfride appercevant cette légion bizarre : « ils sont, dit-il, autant nos ennemis que ceux qui viennent nous combattre ». A l'instant un détachement de ses soldats fond sur la troupe religieuse, et les taille tous en pièces, à la réserve de

cinquante. Les Bretons, frappés de terreur, se sauvent en désordre, et Ethelfride poursuivant sa victoire, démolit de fond en comble le monastère de Bangor, édifice si vaste qu'on comptoit un mille de distance d'une porte à l'autre.

Après Ethelfride, Edvin, qui succéda au royaume de Northumberland, épousa Ethelburge, fille d'Ethelbert et de Berthe. Jalouse de suivre les traces de sa mère, cette jeune princesse porte le christianisme au sein de ce royaume, comme Berthe l'avoit porté dans celui de Kent. Elle invite son époux à donner l'exemple à ses sujets. Edvin promet d'examiner les fondemens de cette doctrine ; il l'examine en effet : après de sérieuses réflexions, de longues conférences avec Paulin, sage et savant évêque, il balançoit encore : un trait frappant décida son irrésolution. Coify, son premier ministre, se déclare chrétien, et Coify (1) étoit le souverain pontife de l'idolâtrie des Northumbriens. Il court au temple renverser de ses propres mains les idoles qu'il avoit encensées le premier ; Ethelburge seconde son zèle ; Edvin et toute la cour reçoivent le baptême des mains de Paulin, et les Northumbriens sont baptisés par milliers dans la rivière de Svale.

Ainsi ce fut par le zèle et la piété de deux femmes que la religion chrétienne pénétra, malgré tant d'obstacles, parmi ce peuple intraitable et farouche, et s'étendit ensuite dans tous les royaumes de l'heptarchie.

---

(1) « Je n'ai jamais reçu aucun bienfait de ces dieux : personne n'a eu » moins de part que moi aux graces de la cour ; donc ce sont de faux dieux ». Ainsi raisonnoit Coify, et il persuada.

EDWIN

Sauvé du poignard d'un traître par un sujet généreux, qui se jette entre l'assassin et son roi, et meurt à sa place (vers l'an 600).

BEAUCOUP de noms, peu d'événemens qui soient ou bien connus, ou dignes de l'histoire et de la mémoire des hommes, pendant toute la durée de l'heptarchie saxonne. Autant raconter les combats des corbeaux, disoit Milton. Les trois plus puissans états furent les deux royaumes anglois de Northumberland et de Mercie, et la monarchie saxonne d'Wessex, qui les engloutit tous.

Le Northumberland n'eut point de roi plus charitable et plus pieux qu'Osvald, qu'on verra périr sous les bourreaux du sanguinaire Penda, ni de plus grand prince qu'Edvin, dont Adelfrid, roi de Bernicie, avoit usurpé le trône. Ce jeune prince, dépossédé dans son enfance, inquiétoit en grandissant son injuste usurpateur. Il s'étoit sauvé de ses états, et erroit de place en place, cherchant un asile contre les atteintes de son ennemi, devenu puissant et redoutable par son injustice. Redvald, roi de l'Est-Anglie, le reçut à sa cour, résolut de le protéger. Cet hôte généreux résista long-temps aux offres et aux menaces d'Adelfrid. Mais l'intérêt commençoit enfin à balancer la vertu dans son cœur; et menacé d'une déclaration de guerre par Adelfrid, s'il ne lui livroit pas Edvin, ou s'il ne le faisoit pas mourir, il avoit retenu l'ambassadeur et pris du temps pour délibérer sur une question aussi importante. Edvin, informé des irrésolutions



EDWIN SAUVÉ DU POIGNARD

d'un traitre, par un Sujet genereux.

en 600.

Desšiné par le Jeune *Gravé par David*

de son ami, eut le courage de rester à sa cour, et dit, que si la protection de son plus fidèle ami venoit encore à l'abandonner, il aimoit autant mourir que de prolonger une vie si incertaine et si persécutée. Cette confiance d'Edvin dans l'honneur et l'amitié de Redvald, intéressa vivement la reine en sa faveur; elle fit sentir à son époux l'infamie de livrer à une mort certaine un prince qui étoit venu se jeter dans leurs bras : et Redvald, persuadé, préféra le parti le plus noble au parti le plus sûr, et résolut de prévenir et d'attaquer Adelfrid, avant qu'il pût se préparer à la guerre. Il fondit en effet dans le Northumberland avec une armée, livra bataille à Adelfrid qui fut battu et tué, après s'être vengé pourtant lui-même de Redvald, en tuant son fils *Regner*. Eanfrid, Osvale et Osvy, jeunes enfans d'Adelfrid, furent transportés dans le fond de l'Ecosse, et Edvin monta sur le trône, qu'il méritoit autant par ses vertus que par sa naissance. Il se distingua sur-tout par son application à faire observer une justice exacte dans ses états. Il rappela ses sujets de la vie déréglée et licencieuse à laquelle ils étoient habitués; et l'on a dit que, sous son règne, une femme ou un enfant pouvoit porter par-tout à la main une bourse pleine d'or, sans avoir à craindre ni violence ni insulte. Il fut singulièrement chéri de son peuple et de sa cour : et le trait que nous allons rapporter prouve à quel point s'élève le dévouement des sujets pour un roi qui mérite leur amour.

. Cuichelme, roi d'Wessex, étoit son ennemi; le lâ-
. che, trop foible pour combattre un prince si brave et
. si puissant, eut recours à la trahison, et envoya un
. nommé Eumer à sa cour, pour l'assassiner. Le scélérat
. s'étant procuré l'entrée du palais sous prétexte de quel-

. que message de la part de son maître, tire son poignard et fond sur Edvin. Lilla, officier de son armée, ne pouvant sauver autrement son roi, se jette de tout son corps entre sa personne et le poignard de l'assassin, qui avoit poussé le fer avec tant de violence, qu'après avoir traversé le corps du généreux Lilla, la pointe atteignit encore Edvin et le blessa. L'assassin, avant d'avoir pu frapper un second coup, fut haché par les gardes.

Les Est-Angles conspirèrent contre leur roi, le tuèrent et offrirent la couronne à Edvin, dont ils avoient connu la valeur et les belles qualités pendant son séjour à la cour de leur roi. Edvin ne fut point ingrat à la mémoire du bienfaiteur de sa jeunesse; il força ses sujets révoltés à se soumettre au fils de Redouald, qui régna sous sa protection.

On a vu sa prudence, lorsqu'il fut question d'embrasser le christianisme, et qu'il ne se rendit qu'à la raison dans un changement aussi important. Ce grand prince périt avec son fils Osfrid dans une bataille contre Penda, roi de Mercie.

PENDA

Fait couper en morceaux le corps d'Oswald,
(en 642).

Les Saxons, dont le nom paroît dérivé de *Saex*, qui dans leur langue signifie courte épée, étoient, suivant l'opinion la plus vraisemblable, une colonie d'habitans de la Chersonnèse Cimbrique, aujourd'hui *Jutland*. Ces peuples voyant leur pays surchargé d'habitans, s'étoient répandus



PENDA FAIT COUPER EN MORCEAU
le Corps d'Ofwald.

en 642.

Deſsiné par Mounet *Gravé par David*

pandus le long des côtes de la mer germanique. Ils avoient envahi les pays situés entre l'Elbe et le Rhin.

Les Angles ou Anglois, qui se joignirent aux Saxons dans la conquête de la Bretagne, étoient un petit peuple habitant d'un pays situé entre le duché d'Holstein et le Jutland. Leur nom paroît dériver du mot saxon *Engel*, qui signifie Hameçon. Quand les deux nations réunies se furent établies dans l'île, elle fut d'abord appellée Saxe, et les nouveaux habitans Anglo-Saxons; mais ensuite, sous le règne d'Egbert, tout le pays conquis fut compris sous le nom d'*Angleterre*.

On convient généralement que les Saxons étoient un des peuples les plus vaillans de la Germanie. Hauts de taille, robustes, actifs, endurcis à la fatigue et cruels envers leurs prisonniers de guerre, qu'ils décimoient sans miséricorde. Nés sous un gouvernement aristocratique, ils laissoient à quelques chefs de la nation, le soin de l'administration, s'enrôloient comme volontaires sous un commandant dont la valeur leur étoit connue, et alloient sous ses ordres chercher des terres fertiles à piller ou à conquérir.

Les constitutions libres, dit Hume, qui se sont élevées sur les ruines de l'empire romain, malgré les invasions successives du pouvoir absolu, conservent toujours un air d'indépendance et d'administration régulière, qui distingue les nations européennes; et si l'on trouve dans cette partie du globe des sentimens d'honneur et de liberté, de valeur et d'équité, supérieurs au reste de l'espèce humaine, elle doit sur-tout ces avantages aux semences vigoureuses jetées par nos barbares et généreux ancêtres.

Les Saxons conservèrent long-temps dans la Bretagne l'esprit et les mœurs de la Germanie. Leur langage étoit

le saxon pur. Ils changèrent jusqu'aux noms des lieux qu'ils avoient conquis. Ils chassoient ou exterminoient tout, ne laissoient aucune trace de l'ancien peuple, et donnoient à leurs conquêtes toute leur physionomie. Le portrait si fier que Tacite a tracé de l'indépendance et de la liberté des Germains, peut représenter aussi ces fondateurs du gouvernement anglois. Leur roi n'étoit guère que le premier citoyen. Son autorité dépendoit plus de son courage et de ses qualités personnelles, que de sa dignité, et sa tête avoit un prix, comme celle du dernier plébéien. Une nation aussi fière étoit peu scrupuleuse sur la succession de ses rois. Si le fils du roi mort étoit en âge et capable de gouverner, il montoit sur le trône; s'il étoit mineur, l'oncle ou tout autre parent qui tenoit de près ou de loin à la famille royale, s'emparoit du sceptre. Ces changemens demandoient le concours, ou du moins le consentement tacite de la nation. Tantôt les suffrages des états faisoient un souverain : tantôt ils reconnoissoient celui qu'ils trouvoient établi. Un petit nombre de grands et de chefs conduisoient les événemens. Le peuple acquiesçoit. Ces assemblées nationales se nommoient Wittenagemot, ou conseil des Sages : il étoit composé des prélats, des abbés, des aldermans ou comtes et premiers nobles, des juges, et sans doute aussi des grands propriétaires terriers. Lorsqu'un des chefs avoit exposé le sujet pour lequel on les avoit convoqués, ils applaudissoient par le choc de leurs armes, ou condamnoient par un bruit tumultueux. Tout le monde n'étoit pas admis à ces délibérations, personne ne jouissoit de ce privilége avant d'avoir été solemnellement armé par quelque parent ou parrain, qui, avec l'approbation du conseil, décoroit le jeune homme du bouclier et de la lance, cérémonie qui paroît

avoir été l'origine de la chevalerie. C'étoit cette espèce d'aristocratie qui ratifioit les lois et les actes de l'administration publique. Dans un gouvernement où l'on ne pouvoit guères compter sur la protection des lois, ou sur l'autorité d'un seul, on étoit forcé, dans les dangers, dans les invasions ennemies, de se réunir sous un patron, sous un noble puissant : ainsi l'excès de la liberté même conduisoit le peuple dans l'esclavage des grands, et l'anarchie devenoit la cause nécessaire d'une multitude de tyrannies particulières.

Les Saxons Germains, comme toutes les nations de ce continent, étoient divisés en trois classes d'hommes : nobles, hommes libres et esclaves. Les nobles étoient appelés *Thanes*. Deux statuts d'Athelstan sembloient tendre à confondre les rangs. Un marchand qui avoit fait à ses frais trois voyages de long cours sur mer ; un homme qui étoit en état d'acquérir cinq cents acres de terre, et qui avoit chapelle, cuisine, manoir et une cloche, pouvoit prétendre au titre de Thane. Mais ces efforts, si rares alors et si difficiles, n'étoient pas assez nombreux pour détruire le préjugé. Les nobles par le sang affectoient le plus grand mépris pour ces thanes factices, ces fils de la loi, et de leurs œuvres ; et de tout temps le hasard annoblit plus les hommes que leur mérite personnel.

Ces nobles ou thanes consumoient, dans de véritables chaumières, leur fortune immense en festins et en actes d'hospitalité ; tandis que la noblesse françoise et normande mettoit son orgueil à bâtir de vastes et magnifiques châteaux. Les arts étoient bien moins avancés en Angleterre qu'en France, ce qui grossissoit le nombre des hommes inutiles et sans emploi, qui s'attachoient à la fortune des grands, et faisoient leur force.

La deuxième classe étoit celle des hommes libres ou *Ceorles* ;

ils cultivoient les fermes et les terres des nobles, et payoient une certaine redevance. Mais la plus nombreuse multitude étoit celle des esclaves qui, étant eux-mêmes la propriété de leurs seigneurs, étoient incapables d'en posséder aucune. Il y en avoit de deux sortes; les esclaves domestiques, comme chez les Romains, et les esclaves rustiques, comme chez les Germains : ils étoient à-peu-près ce que sont aujourd'hui les serfs de la Pologne, du Danemarck, etc.

Dans cette aristocratie, il restoit cependant des monumens considérables de l'ancienne démocratie; tels que la cour des *Cent*, celle du comté. Elles recevoient et jugeoient les appels des justices inférieures, et réprimoient le pouvoir exorbitant de la noblesse. Si elles dénioient justice pendant trois séances consécutives, on appeloit à la cour du roi. C'étoit dans ces cours que se passoient les actes et contrats publics, les testamens, les marchés, les affranchissemens, etc. Et ces actes étoient quelquefois enregistrés dans la bible paroissiale, espèce de registre trop sacré pour être falsifié.

Les Anglo-Saxons avoient beaucoup plus de coutumes que de lois. Leur code criminel étoit plus martial que civil, et il suivit le progrès ordinaire par-tout où le souverain n'a qu'une autorité précaire et limitée. L'injure se vengeoit par le sang, comme toute autre violence faite à un individu; elle devenoit commune à la famille, aux amis, aux cantons, et souvent s'étendoit encore plus loin, et produisoit une espèce de guerre générale. Enfin le magistrat s'interposa dans les querelles particulières, fit un tarif des insultes et de leurs prix, et arrêta par degrés le cours des vengeances et l'effusion du sang. Tout fut compensé par des amendes : le roi en prit sa part, et ce surcroît de peine diminua l'envie d'attaquer. On remarquera en passant qu'il valoit mieux tuer un roi qu'un archevêque, dont la tête étoit la première dans l'échelle du tarif.

Leurs moyens de conviction étoient aussi le jugement de Dieu, c'est-à-dire, du hasard ; le duel, l'épreuve par l'eau et par le feu, espèces de preuves qui ne prouvoient rien que l'ignorance des juges.

Point de loi militaire et féodale, comme dans les royaumes du continent. Les Saxons qui avoient expulsé ou égorgé les anciens Bretons, n'avoient pas besoin d'une armée prête à réprimer le peuple conquis. Dans l'invasion d'un ennemi étranger, on fournissoit un soldat équipé à raison de ses possessions en terres. Leurs armes étoient des boucliers, des lances et des dagues. Les revenus du roi consistoient dans ses domaines, qui étoient considérables ; et dans les taxes qu'il levoit à discrétion et de sa seule autorité sur les ports de mer et bourgs situés dans l'étendue de son territoire.

Nous avons parlé de leur religion dans l'article précédent ; et de l'établissement du christianisme, qui fut long-temps sans adoucir sensiblement les mœurs de cette nation grossière, ignorante, sans arts et sans lettres, qui n'avoit point appris à se soumettre aux lois et au gouvernement, et qui étoit livrée à l'intempérance et aux désordres de l'ivresse et de l'esprit d'indépendance. Ils avoient tant de passion pour les jeux de hasard, qu'après avoir perdu tous leurs effets ils joüoient leur liberté, et se vendoient eux-mêmes. Leur meilleure qualité étoit leur bravoure ; mais elle étoit ennemie de toute règle et de toute discipline. Infidèles à leur prince, insensibles à la voix de l'humanité, ils ne connoissoient aucun frein, au point que les historiens normands, chez qui les arts naissoient à peine, les traitent de barbares.

Nous avons préféré ce précis du gouvernement anglo-saxon, au noir tableau des guerres interminables que se livrèrent les princes de l'heptarchie, et de leurs cruautés

réciproques ; un seul trait suffira bien au lecteur sensible et sensé, qui n'a pas besoin de ces horreurs.

Penda, petit-fils de Crida, fondateur du royaume de Mercie, éloigné depuis long-temps du trône héréditaire par la crainte qu'inspiroit son caractère turbulent, y monta enfin âgé de cinquante ans, et dévoila bientôt la sauvage ambition dont il étoit dévoré. Jamais prince ne fut plus actif pour la cruauté. Son règne fut marqué par le sang. Fléau terrible de toute l'heptarchie, dont il fit périr cinq rois chrétiens, il faisoit ses délices du spectacle sanglant de la guerre. Il refusa toujours d'embrasser le christianisme, et pourtant le toléra dans son royaume.

Près de lui régnoit dans le Northumberland le vertueux Osvald, jeune prince instruit à l'école du malheur, et qui avoit déja une fois sauvé les Northumbriens de deux puissans ennemis, Penda, et Ceadvalla, roi des Bretons. Chéri de son peuple pour ses connoissances et ses vertus, il avoit été nommé par les autres princes saxons, chef de toute la confédération, dignité dont plusieurs rois de Northumberland, ses prédécesseurs, avoient été honorés. Plus d'une fois on vit Osvald briser l'argenterie qui servoit à sa table, pour soulager ses sujets indigens. Le jaloux Penda ne put supporter l'éclat de ce règne bienfaisant et glorieux. Il entra dans le Northumberland à main armée, défit Osvald et le tua : il fit couper le corps du monarque en morceaux, et en fit exposer les lambeaux sur des piques au milieu du champ de bataille. — Voilà ce qu'on voudroit effacer de l'histoire.



BRITHRIC ROI DE WESSEX

et son Favori empoisonnés par la Reine Edburge.

en 800.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

BRITHRIC,

Roi de Wessex, et son favori, empoisonnés par la reine Edburge; crime qui mit fin à l'heptarchie, et par lequel Egbert devint monarque de toute l'Angleterre (en 800).

Après la mort souhaitée de Penda, dont Osvy, frère du malheureux Osvald, délivra le monde dans une bataille, le plus célèbre roi qui occupa le trône de Mercie fut Offa. Malmesbury, un des meilleurs historiens anciens de l'Angleterre, est embarrassé de décider si ses bonnes actions l'emportèrent sur ses crimes. Mais ses crimes sont évidens et ses vertus équivoques. Cet Offa, déja renommé par plusieurs succès militaires, les souilla par une trahison infame. Le jeune Éthelbert, roi de l'Est-Anglie, recherchoit en mariage sa fille Elfrida. On l'invite à Hérefort avec toute sa cour pour y venir célébrer les noces. Au milieu du festin et de la joie de la cérémonie, Offa le fit saisir secrètement et décapiter. Elfrida détesta la lâche cruauté de son père, et avertit toute la noblesse de l'Est-Anglie. Mais Offa, aussi diligent pour le mal, éteignit rapidement toute la famille royale, et s'empara du royaume par une suite de forfaits. Pour rétablir sa réputation dans le monde, pressé par les remords, il fit sa cour au clergé, donna le dixième de ses biens à l'église, fit un pélerinage à Rome, et se fit absoudre de ses crimes. Il s'engagea à payer au pape un don annuel pour l'entretien d'un collége anglois à Rome, et imposa pour le remplir un sou sur chaque famille qui en possédoit trente de revenu : cette taxe, d'abord gratuite, fut ensuite exigée comme un droit,

et c'est ce qu'on appela en Angleterre le denier de Saint-Pierre. Tel est le prince dont le mérite fut un problême pour son temps, problême qui n'embarrassera personne dans le nôtre. Peut-être son nom reçut-il aussi du lustre de ses liaisons avec Charlemagne, qui lui demanda le savant Alcuin, pour l'opposer à l'hérésie de Félix (1).

Plus puissante encore que le royaume de Mercie, la monarchie de Wessex, qui engloutit tous les autres, ne s'étoit établie que par les plus violens combats, et cette lutte continuelle fit sa force. Nous laisserons dans l'oubli la foule de ses rois, qui n'eurent qu'une valeur féroce, pour nommer le premier vainqueur saxon qui fut humain et généreux. Ce fut Ina; après avoir réduit les Bretons du Sommerset, il leur laissa leurs terres et leurs lois, encouragea leurs alliances et leur union avec ses anciens sujets, et donna un exemple jusqu'alors inconnu à sa nation. S'il eut la foiblesse de faire un pélerinage à Rome, et de s'enfermer dans un cloître pour y mourir, foiblesse commune à son siècle, il ne quitta du moins son trône et ses sujets que sur le déclin de l'âge, et lorsqu'il devenoit plus incapable de les rendre heureux.

Le dernier prince qui régna dans Wessex avant l'abolition de l'heptarchie, fut Brithric, prince ami des arts et de la paix.. Il avoit épousé Edburge, fille d'Offa, femme méchante et débauchée, également infame par sa cruauté et par son incontinence. Abusant de l'ascendant qu'elle avoit sur son mari, souvent elle l'excitoit à faire tomber les têtes les plus illustres du royaume; et quand son époux refusoit d'être l'instrument de sa méchanceté, elle ne se faisoit pas scrupule de se charger elle-même de sa vengeance. Un jeune noble, en s'attirant la faveur de son mari, s'attira sa haine;

(1) Qui, ainsi qu'Elipand de Tolède, vouloit que J. C., du côté de la nature humaine, ne fût que le fils adoptif de Dieu.

elle

elle prépara pour lui un breuvage empoisonné. Le favori but la fatale coupe, mais le roi la partagea sans le savoir, et tous deux expirèrent un moment après. Cet événement, joint à ses autres crimes, rendit Edburge odieuse à tous les Saxons occidentaux. Ils l'obligèrent à s'enfuir dans le continent, où elle mourut dans la misère.

Brithric, quoique du sang royal, remplissoit un trône usurpé sur Egbert, jeune prince de la plus grande espérance, seul descendant de Woden et de ces premiers conquérans qui subjuguèrent la Bretagne. Ses rares qualités et son caractère aimable lui avoient gagné l'affection de tout le peuple. Brithric étoit injuste; il fut jaloux et inquiet. Egbert, pénétrant ses dispositions, passa à la cour d'Offa et de là en France, où il fut favorablement accueilli par Charlemagne; il apprit pendant douze ans sous cet habile maître l'art de la guerre et celui de gouverner, et il se familiarisa avec les mœurs des François, qui étoient dès-lors la nation la plus polie, la plus éclairée, et la plus distinguée par sa valeur.

A la mort de Brithric, les Saxons occidentaux rappelèrent Egbert, dont l'expérience avoit mûri et fortifié les talens, et lui offrirent la couronne de Wessex. Placé sur un trône riche et puissant, se voyant à la tête d'une nation belliqueuse et qui se croyoit en droit de régner sur ses compatriotes, le nouveau roi s'attacha au projet qu'il méditoit depuis long-temps de réunir tous les royaumes anglo-saxons en une seule monarchie. Sa première démarche fut d'attaquer les Bretons, habitans de Cornouaille et de Galles, dont il craignoit la haine invétérée contre toute la race de Woden. Les rois de Mercie et de Northumberland, les seuls qui pussent mettre obstacle à ses desseins, saisirent le moment de son absence pour fondre à main armée sur ses états; mais après plusieurs victoires remportées sur l'un et sur l'autre, Egbert

se vit enfin monarque absolu de tout le pays. En 829 il fut solemnellement couronné roi de la Bretagne à Winchester, il abolit toute distinction entre les royaumes saxons, et donna à l'heptarchie réunie le nom d'*Angleterre*.

Les Saxons, sous Egbert, n'étoient plus les maîtres de la mer. Lorsque, fatigués de la vie errante, ils eurent quitté la piraterie pour l'agriculture, leurs vaisseaux pourrirent abandonnés dans leurs ports; cette négligence fut cause des malheurs qui affligèrent la fin du règne d'Egbert. Les principaux furent les premières invasions des Danois (les Normands), qui, dans trois différentes tentatives, pillèrent l'île de Shepy, mirent en déroute l'armée angloise à Charmouth, et furent enfin taillés en pièces près de la montagne d'Hengsdoun en Cornouaille. Depuis cette derniere action, Egbert, déja vieux, revint encore plusieurs fois au champ de bataille, contre les mêmes barbares, et fut encore victorieux: enfin la mort vint mettre sa réputation à l'abri des événemens; il mourut en 839 dans le sein de la paix et de la gloire.



IVAR FAIT TUER LE ROI EDMOND

à coups de Flèches.

en 868.

Deßiné par Goïs *Gravé par David.*

INVASION DES DANOIS.

Ivar fait tuer le roi Edmond à coups de flèches
(en 868).

LE sort de la Bretagne étoit d'être livrée successivement à différens usurpateurs. Conquise en partie et dégénérée sous les Romains, elle fut la proie des Saxons, qui, ayant presque exterminé les anciens habitans, formèrent comme un peuple nouveau dans l'île. Les Saxons à leur tour furent assaillis par une nuée de barbares, sortis du même berceau, avec le même caractère, sauvages, guerriers et cruels, comme ils l'avoient été. Charlemagne, égaré par un excès de zèle, abusa une fois de son autorité, et voulut convertir de force les Saxons de la Germanie. Sa violence leur fit détester une religion que des femmes et la douceur de la persuasion avoient fait adopter à leurs compatriotes en Angleterre. Ils fuirent dans le Jutland, et furent reçus comme des frères par les peuples qui habitoient la Suède, le Danemarck et la Norvége, ayant tous la même langue, les mêmes usages et la même religion, tous idolâtres et superstitieux, robustes, hardis, méprisant la mort et le danger, familiarisés avec la mer et exercés à la rapine, supplément nécessaire à la stérilité de leur pays, qui ne produisoit que des forêts. Leur pauvreté, l'excès de leur population, l'exemple et le succès des Saxons Anglois, tout les portoit aux entreprises et à l'invasion. Tel fut l'ennemi qui, après avoir désolé la France, s'acharna sur l'Angleterre; ennemi d'autant plus redoutable, qu'il ne suffisoit pas de le vaincre pour s'en délivrer. Pirates déterminés, ils étoient toujours sûrs de leur retraite comme de leur vengeance. Battus

dans un lieu, ils se sauvoient dans leurs barques et reparoissoient dans un autre, remontoient les rivières et se trouvoient au centre des états, pillant, brûlant, ravageant tout, sans qu'on pût prévoir ni prévenir leurs incursions. Rien n'étoit sacré pour eux : le fanatisme irritoit encore leur férocité ; le christianisme, les églises, les moines étoient les objets dévoués de leur fureur. Toute l'Angleterre étoit dans une allarme continuelle. Personne n'étoit en sûreté : personne n'osoit secourir son voisin. Point de saison où l'on pût respirer : ils bravoient l'hiver et les tempêtes. C'étoit un véritable fléau toujours renaissant, et les Anglo-Saxons auroient subi d'abord le même joug qu'ils avoient imposé aux Bretons quelques siècles auparavant, s'ils n'eussent pas été plus aguerris et moins efféminés.

Les Danois commencèrent à paroître sous Egbert, qui les réprima. Ils triomphèrent sous son fils Ethelvolf, prince dévot, ame foible, balottée entre deux moines, dont l'un lui prêchoit le salut de ses sujets et la défense de son royaume, et l'autre les pratiques monacales, les pélerinages à Rome, et la richesse du clergé ; il avoit débuté par démembrer son royaume en le partageant avec Athelstan son fils aîné. Les Danois profitèrent de sa foiblesse, désolèrent les royaumes de Northumberland, d'Essex, brulèrent Londres et Cantorbery, et s'établirent pendant l'hiver dans l'île de Thanet et dans celle de Sheppey. Ethelvolf les combattit pourtant, les vainquit plusieurs fois. Athelstan eut aussi sur eux de grands succès. Mais tous ces avantages ne faisoient que déplacer l'ennemi, sans le réduire. Au lieu de défendre son royaume avec courage, avec constance, Ethelvolf passe un an à Rome, où il vit en moine plutôt qu'en roi ; épuise son royaume par d'énormes présens prodigués au pape ; enrichit à l'excès le clergé, tant par l'établissement de la dixme en faveur des ecclésiastiques,

qui dans ces temps de cupidité vouloient l'étendre sur tous les travaux de l'homme, et même sur les produits du vice, que par l'exemption universelle de leurs biens. A son retour de Rome, il épousa Judith, fille de Charles-le-Chauve, et trouva, en rentrant en Angleterre, tous les apprêts d'une guerre civile. Athelstan étoit mort. Son second fils Ethelbald se préparoit à enlever la couronne à son père. Ce foible roi la déchira en deux et en céda la meilleure part à son fils rebelle. Il mourut deux ans après, laissant son royaume partagé entre ses deux fils Ethelbald et Ethelbert, dont le règne fut court, et toujours troublé par les Danois. Ethéred leur frère monta sur le trône de Wessex : tandis qu'il signaloit sa valeur contre les Danois, les royaumes d'Est-Anglie, Mercie et Northumberland, voulurent se soustraire à l'autorité des successeurs d'Egbert. Les Northumbriens, sur-tout, nommèrent Osbert leur roi : mais il fut bientôt dépossédé, faute d'avoir su régner sur ses passions.

Revenant un jour de la chasse, il entra dans la maison d'un seigneur nommé Bruen-Brocard, dont l'épouse, jeune, belle et vertueuse, le reçut en l'absence de son mari. Le roi, épris de ses charmes, l'attira dans une chambre écartée sous prétexte d'un entretien secret, et employa la violence pour en abuser. A son retour Bruen-Brocard porte ses plaintes à ses amis, à ses parens. Tous les esprits sont révoltés, et les Berniciens font descendre Osbert du trône. Non content de cette vengeance, le sujet outragé passe en Danemarck où régnoit Ivar, l'excite contre son roi, lui représente la foiblesse de Northumberland et la facilité qu'il auroit à s'en rendre maître. Le roi danois fait armer une puissante flotte, entre dans l'embouchure de l'Humbre sous la conduite de Brocard, débarque sans obstacle, et après deux combats, reste possesseur d'York, qu'il gouverna pendant deux ans.

Etablis dans ce royaume, les Danois vont ravager la Mercie, et reviennent après dans le Northumberland, dont en chemin ils pillent les monastères (1), brûlent les villes et les villages, sans autre vue que d'assouvir leur cruauté. Ivar projetoit depuis long-temps une vengeance contre Edmond, roi tributaire d'Est-Anglie, qu'il accusoit du meurtre de son père. Il entre dans ce royaume, défait Edmond, offre de lui rendre sa couronne à condition qu'il lui en feroit hommage et qu'il lui payeroit tribut. Edmond rejeta fièrement ses propositions. Le cruel Danois le fit percer vif à coups de flèches et décapiter après.

Fier de ces avantages, Ivar méditoit la conquête de l'île entière; mais Alfred étoit né. Alfred avant l'âge de vingt-deux ans avoit déja livré dans l'espace d'une année neuf batailles, conjointement avec son frère Ethéred, qui, à la dixième, reçut le coup mortel, et laissa sa couronne au prince le plus digne du trône.

---

(1) Une abbesse de Coldinghant, dans la province d'York, engagea, dit-on, ses religieuses à se couper le nez et les lèvres, pour échapper aux désirs et à la profanation de ces barbares. Les Danois, indignés de la précaution, les brûlèrent dans leur monastère.



ALFRED ABANDONNÉ DE SES SUJETS,

ſ'engage au ſervice de ſon Vacher.

en 875.

Deſsiné par Gois *Gravé par David*

ALFRED,

Abandonné de ses sujets, s'engage au service de son vacher
(en 875).

ALFRED monta sur le trône à l'âge de vingt-deux ans, et fut préféré aux enfans de son frère aîné par le testament de son père, et par le vœu de sa nation. Jamais prince n'ambitionna moins et ne mérita plus de régner. Il fut surnommé le Grand, et il le fut en effet. Son règne et son caractère peuvent servir de modèle aux grands comme aux bons rois. A douze ans il ne savoit rien. Les traits d'héroïsme chantés dans les poèmes saxons éveillèrent son génie. La reine qui aimoit cette lecture, encouragea son ardeur naissante : il apprit à les lire, et étudia ensuite les auteurs latins, plus propres à éclairer son esprit, et à former une ame héroïque. Il quitta à regret ses chères études pour les soins du trône. Mais dès qu'il y fut monté, il en remplit les devoirs. A peine eut-il enterré son frère, qu'il fallut marcher contre les Danois. Les Danois sont battus et s'engagent à ne plus rentrer dans le royaume. Ces pirates tombent sur celui de Mercie, et le désolent : Burrhed, beau-frère d'Alfred, qui en étoit roi, perd courage, s'enfuit à Rome, et ensevelit dans un cloître et sa personne et la royauté de Mercie, dont le titre fut éteint. L'Angleterre étoit comme partagée entre les Danois et les Anglo-Saxons. Il ne restoit que la puissance du royaume de Wessex, pour faire face au torrent de ces barbares, dont un nouvel essaim vient remplir et ravager l'Angleterre sous Gothrun, Oscitel et Amund. Nouvelle victoire d'Alfred, nou-

veau traité juré sur un bracelet, objet le plus sacré du culte des vaincus, et également violé par leur perfidie. Ils tombent sur l'armée d'Alfred et la mettent en déroute. Alfred rassemble de nouvelles forces, leur livre huit batailles en une année, et les réduit encore à demander la paix. Il leur abandonne la Mercie et le Northumberland, qu'ils se partagent entr'eux. Bientôt une nouvelle troupe de Danois fond sur l'île, et se joint aux premiers; ils inondent comme un déluge le royaume de Wessex. Les Saxons, las de combattre en vain, et découragés par tant d'efforts inutiles, désertent leur patrie ravagée et s'enfuient dans le pays de Galles: ceux qui restent prêtent serment de fidélité à ces aventuriers, espérant finir leurs maux par la servitude. En vain Alfred les exhorte encore à défendre avec lui leur pays et leur liberté. Sa voix n'est plus écoutée; il est forcé de céder lui-même au torrent qui l'entraîne. Mais descendu du trône, il en paroît plus grand et offre le spectacle que Sénèque jugeoit le plus digne d'arrêter l'attention des dieux, celui de l'homme vertueux aux prises avec l'adversité.

Seul et abandonné de son peuple effrayé, il conserve le courage et l'espérance. Il se dépouille des marques dangereuses de la royauté, confie sa famille à des sujets dont il connoissoit la fidélité, se cache sous l'habit d'un soldat et va s'engager au service de son propre vacher. C'est dans l'abjection de ces soins serviles que ce grand homme médite et prépare sa vengeance et la délivrance de sa nation. Un jour, occupé à rajuster son arc et ses flèches, il oublie l'injonction de sa rustique hôtesse, qui lui avoit recommandé de veiller sur quelques gâteaux qui cuisoient dans le foyer, et les laisse brûler. Vertement réprimandé au retour de la vachère, le roi subit patiemment sa dure leçon et ne trahit pas son secret.

Cependant Alfred est oublié de son ennemi triomphant, et même de sa nation, qui le croit mort. Sous l'abri de cette opinion,

opinion, il rassemble secrètement un nombre d'amis fidèles, et s'enfonce avec eux au centre d'un marais du Sommerset, inaccessible de toutes parts, excepté par un seul sentier, si étroit que deux hommes n'y pouvoient passer de front. Il le nomma Ethelingey, ou l'île des Nobles ; et elle a toujours retenu depuis le nom d'île d'Athelney. Là, sur deux acres de terre solide, il bâtit un fort et vécut près d'un an, lui et sa petite troupe, des dépouilles de ses ennemis. Il fondoit à l'improviste sur les Danois, qui s'approchoient de sa retraite, et y rentroit comme invisible : ils ne pouvoient deviner d'où sortoit ce brigand redoutable. Ce brigand étoit un roi plein d'humanité, partageant le seul pain qui lui restoit avec un mendiant que le hasard conduisit près de son fort, sans même être certain que ses compagnons rapportassent une autre subsistance de leurs excursions dans un pays ravagé.

Ses sujets commençoient à se lasser du joug danois. Un seigneur du Dévonshire fait un effort vigoureux. Il surprend avec ses vassaux un corps de ces barbares, les bat, tue leur chef, et enlève leur *Reafen*, étendard enchanté, portant la figure d'un corbeau, brodé par les trois sœurs des deux chefs Hinguar et Hubba, chargé d'emblêmes magiques, et présageant par les différentes manières dont il flottoit dans l'air, le bon ou le mauvais succès de leurs entreprises. A cette nouvelle Alfred conçut qu'il étoit temps de reparoître sur la scène ; mais aussi prudent qu'il étoit intrépide, il voulut assurer son succès. Il sort de sa retraite, se déguise en joueur de harpe, pénètre dans le camp des Danois, les amuse, leur plaît au point qu'il est introduit dans la tente de leur prince Gothrun, et observe pendant plusieurs jours leur négligence et leur sécurité. Alors assuré de les vaincre, il assigne un rendez-vous aux principaux de ses sujets. Une foule de braves

soldats se rendent sans bruit au lieu indiqué près de la forêt de Selvood, et revoient avec transport le monarque adoré qu'ils avoient cru mort. Alfred les mène aussi-tôt à l'ennemi, et attaque leur camp par l'endroit qu'il avoit reconnu le plus foible; les Danois étonnés de voir une armée d'Anglois, et Alfred à leur tête, oublient dans leur terreur la supériorité de leur nombre, résistent foiblement, se laissent égorger, ou prennent la fuite. Les restes de leur armée avec leur prince se retirent dans un camp fortifié, où Alfred les poursuit, les assiége et les force à implorer sa clémence. Ce généreux vainqueur leur accorde la vie, et entreprend de changer ces féroces ennemis en sujets et en alliés fidèles et tranquilles. Il leur offre un établissement dans l'Est-Anglie et le Northumberland, les exhorte à quitter le pillage pour l'agriculture, et à défendre ces nouvelles possessions contre les nouveaux pirates que le Nord pourroit vomir de son sein. Il n'exigea d'eux d'autre condition, que celle de faire un même peuple avec les Anglois, en embrassant la même religion. Gothrun et son armée acceptèrent, et reçurent le baptême. Alfred fut le parrain de Gothrun et l'adopta pour son fils sous le nom d'Athelstan.

Les vues de sa sage politique furent à-peu-près remplies. Les Danois se civilisèrent et vécurent heureux et paisibles dans l'Est-Anglie, la Mercie et autres établissemens. Les plus turbulens suivirent le fameux Hastings dans la France (en 880), revinrent ensuite en Angleterre, où ils ne firent que se montrer, comme le célèbre Rollon, qui, quelques années auparavant, trouva plus facile de repasser la mer pour conquérir la Normandie.

Alfred mit à profit ces années de tranquillité pour remédier aux maux passés, et garantir son royaume de nouveaux malheurs. Il n'épargna rien pour naturaliser les nouveaux habi-

tans et les confondre insensiblement avec ses anciens sujets. Il établit entr'eux l'égalité, les soumit aux mêmes lois, aux mêmes peines, sans aucune distinction.

Tout prend une nouvelle face sous l'administration de ce grand roi, qui a été à juste titre appelé le fondateur et le père de la monarchie angloise. Les villes détruites sont rebâties. Londres sort de ses ruines, érigée en capitale du royaume. Une chaîne de fortifications le défend contre les nouvelles incursions des pirates du Nord. Une milice régulière et nombreuse, distribuée dans tout le pays, fait face de tous côtés à leurs entreprises. Quiconque est en état de porter les armes, est enrôlé et doit à son tour ou cultiver ou défendre sa patrie. Tout le royaume ne formoit qu'une grande garnison et présentoit par-tout de petites armées toujours prêtes à agir. Alfred sentit la nécessité d'opposer une marine à un ennemi maritime. Il inventa une sorte de galère à rames qui surpassoit en vîtesse celles des Danois. Cent vingt de ces vaisseaux nettoyèrent toutes les côtes de ces petites flottes de corsaires, vaincus ou détruits sur leur propre élément. Il exerça son peuple à la navigation, protégea le commerce et ouvrit dès-lors à ses vaisseaux la route des Indes dont les perles ornèrent sa couronne. Ami des arts et des lettres, qu'il cultivoit lui-même avec succès, il fortifia son peuple en l'éclairant. Il fonda dans Oxford cette université si célèbre. Une partie de ses finances étoit assignée aux besoins de l'état, l'autre à ses bienfaits. Son temps étoit aussi distribué en trois portions. Il donnoit la première aux affaires de son royaume, la seconde à l'étude et à ses pieux exercices, le reste aux besoins de la nature. L'art de l'horlogerie n'étoit pas né : son génie y suppléoit, et des flambeaux d'égale longueur mesuroient à ses yeux la succession de ses heures et de ses travaux.

Un nouvel orage vint les interrompre. Le fameux Hastings,

(en 893) quitte la France qu'il avoit désolée, et fond sur l'Angleterre avec trois cent cinquante vaisseaux. Les Danois d'Est-Anglie et de Northumberland, restés sans chefs par la mort de leurs rois, s'unissent à leurs compatriotes, et se révoltent contre Alfred. Alfred rassemble l'élite de ses troupes, détruit tous les partis errans de ces pirates, et les force à se retirer dans leurs forts, et à y consumer le butin qu'ils avoient pillé sur la France. Il poursuit une autre armée de Danois, les bat, et les force à fuir sur leurs vaisseaux. Pendant qu'il triomphe dans le comté de Sussex, une autre armée qu'il avoit laissée à Londres, secondée des habitans, attaque Hastings dans ses retranchemens, et lui enlève sa famille et ses deux fils : des soldats les conduisent à leur roi. Alfred épargne généreusement les captifs, et rend la femme à son mari, et les enfans à leur père. Hastings bloqué dans Bultington, et réduit à l'extrémité, fait un effort désespéré, pénètre l'armée angloise aux dépens d'un grand nombre des siens, et se sauve en Est-Anglie. Il rallie ses Danois sur les frontières de la Mercie, et élève sur la Ley deux forteresses pour couvrir ses vaisseaux. Alfred fait détourner le cours de la rivière, met leur flotte à sec, et fait pendre les prisonniers, comme des ennemis du genre humain. Les Danois épouvantés abandonnèrent leur fort, et après trois années de carnage, de famine et de maux de toute espèce, se jettent dans quelques vaisseaux qu'ils s'étoient procurés, et repassent en Normandie. Les rebelles d'Est-Anglie et du Northumberland rentrèrent dans le devoir ; mais au lieu de les laisser sous le gouvernement d'un roi dépendant, il se chargea lui-même de l'administration de ces deux provinces. Alfred tranquille, triomphant, déposa les armes pour travailler à affermir le bonheur de son peuple, qui fut toujours fondé sur le maintien des lois et de la justice, et sur l'encouragement des arts et des sciences.

Ce qu'on a pu saisir des traits de ce grand caractère dans cette esquisse rapide, suffiroit pour justifier le nom de Grand que lui a donné l'histoire. Mais ce n'est encore que la moitié de sa gloire, et le législateur est encore plus étonnant que le héros, quand l'on considère et le siècle où il vécut, et la nation qu'il avoit à gouverner. Nous ne ferons que parcourir et citer les principales institutions sorties de sa profonde sagesse, et de sa vertueuse politique.

La guerre avoit cessé : mais tous les désordres restoient. Le royaume n'étoit qu'un champ ravagé, qui ne pouvoit nourrir ses habitans. La ressource la plus prompte et la plus facile étoit la rapine et le pillage. Une foule de Danois épars continuoient leurs brigandages particuliers. Les Anglois dépouillés par eux, dépouillèrent à leur tour leurs voisins. L'injustice et le crime étoient devenus les moyens de subsistance. Pour couper le mal dans la racine, et rétablir l'ordre et la justice, Alfred divise l'Angleterre en comtés, chaque comté en *hundreds* ou centaines de maisons : les hundreds en *tythings*, ou dixaines. Il falloit être classé dans ces petites tribus, et l'on ne pouvoit changer de demeure sans un certificat de son chef. Il rendit chaque division responsable de la conduite des subdivisions qui lui étoient subordonnées : chaque père de famille répondoit de ses enfans, de ses esclaves, et même de ses hôtes. La justice montoit et descendoit par ces degrés. Dans les cas d'appels ou de causes importantes, les hundreds s'assembloient; douze francs-tenanciers étoient choisis pour donner leurs avis : et après avoir prêté serment, ils examinoient le crime de l'accusé : origine des jurés, qui doivent être nommés au nombre de vingt-quatre, dont l'accusé en peut récuser douze. De ces douze un seul suffit pour absoudre : tous doivent réunir leurs suffrages pour condamner : admirable loi, sauve-garde de l'innocence, et souveraine-

ment juste, puisque la société et le pouvoir ont mille moyens pour se garantir du coupable échappé à la punition, et qu'ils n'en ont aucun pour rendre la vie à l'innocent injustement égorgé ! Cette institution seule feroit bénir la mémoire d'Alfred. Il jugea d'abord lui-même tous les appels qu'on lui adressoit des provinces, ensuite il punit sévèrement l'ignorance ou les prévarications des juges, et les força de s'instruire et d'être justes ; choisit les hommes lettrés, et substitua l'homme éclairé au noble ignorant. Il fit un corps de lois, que sans doute il ne créa pas toutes, et qui n'étoient en partie que les anciennes lois et coutumes, perfectionnées par ses lumières. Ce code s'est perdu : mais il a été la source du droit commun de l'Angleterre, et par-tout le génie de ce grand homme vit et respire encore dans le gouvernement anglois. La grande cour, ou les états, s'assembloit deux fois l'an ; et sous les ordres du roi réformoit les abus de l'administration civile et de la discipline militaire. L'*Alderman* réunissoit auparavant ces deux pouvoirs. Alfred les divisa en créant dans chaque comté un *Schérif*, qui étoit chargé du soin de percevoir les impôts, du maintien des droits de la couronne, et qui renfermoit le pouvoir de l'alderman ou comte dans de justes bornes. En peu d'années un seul homme changea cette nation de brigands en un peuple de citoyens soumis aux lois : la police du royaume étoit si exacte, qu'on dit qu'Alfred suspendoit des bracelets d'or aux arbres sur les grands chemins, sans qu'aucun osât y toucher. Au milieu de ces institutions rigoureuses, nécessitées par les circonstances, il eut toujours le plus grand respect pour la liberté de son peuple ; il établit la faculté de donner caution, pour éviter les emprisonnemens injustes : son testament portoit qu'il étoit juste qu'un Anglois fût aussi libre que ses pensées.

Il avoit trouvé sa nation barbare, ignorante et superstitieuse : pas un homme, dit-il lui-même, dans tout son



EDWY, ARRACHÉ DES BRAS

de son Epouse.

en 955.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

royaume qui pût entendre l'auteur latin le plus facile. Tout s'éclaira par ses soins et par son exemple. Il donna les bénéfices et les emplois à l'homme lettré, et en écarta l'ignorance orgueilleuse. Il appela les savans étrangers, les artisans et les ouvriers des manufactures. Il inventa lui-même l'art de bâtir en brique, et de substituer cette matière durable au bois combustible. Toutes ses études avoient pour objet l'instruction de ses sujets : il composoit pour eux des poësies, des apologues, de courtes histoires; et dans un de ses ouvrages qu'il écrivit sur la fin de son règne, il s'applaudit lui-même du progrès des arts et des lumières dans sa nation.

Voilà une partie de ce que fit Alfred, après avoir livré cinquante-six batailles; et il mourut à cinquante-deux ans (en 901)! Est-il besoin de parler des regrets de son peuple?

EDWY,

Arraché des bras de son épouse (en 955).

LA Russie seroit retombée dans la barbarie, si Pierre-le-Grand n'avoit eu des successeurs aussi grands que lui, et si Catherine II n'étoit venue achever et consolider son ouvrage. Ce bonheur manqua à l'Angleterre. L'édifice élevé si rapidement par Alfred-le-Grand, trop vaste pour être bien affermi en si peu de temps, s'écroula en partie après sa mort. Edouard, surnommé l'*Ancien*, parce qu'il fut le premier de ce nom, ne fut cependant pas tout-à-fait indigne de son père. Mais il ne fut que guerrier, et rentra dans la classe commune des héros de son temps et de sa nation. Plein de

courage et d'activité, il sut combattre et vaincre, réduire son frère qui lui disputoit la couronne, contenir ou dissiper les Danois, dont les mœurs et l'esprit n'avoient point changé, toujours prêts à exciter des troubles ou à en profiter ; il soumit les provinces rebelles, et se fit craindre jusqu'en Ecosse. Son règne se passa à rendre ravages pour ravages, et meurtres pour meurtres. Encore faut-il partager sa gloire militaire entre lui et une sœur, Ethelflida, veuve du comte de Mercie, princesse née avec les talens et les inclinations d'un autre sexe. Ayant manqué de périr victime de sa première couche, elle refusa tout commerce avec son mari, pour s'occuper toute entière du gouvernement. Elle livra plusieurs combats pour son frère, qu'elle seconda constamment de son courage et de sa prudence, et mérita par ses exploits et ses mâles penchans d'être nommée le *roi Ethelflida*.

Edouard mourut en 925, et la couronne tomba à Athelstan, son fils naturel, alors âgé de trente ans. Il avoit été armé chevalier dans son enfance par Alfred, dont il retraça quelques traits. Son règne offre à-peu-près le même tableau que le précédent ; mais avec plus d'éclat et de vues. Les Danois furent sans cesse révoltés et battus, toujours perfides et toujours punis. Constantin, roi d'Ecosse, toujours son ennemi, ou l'allié de ses ennemis, fut forcé de céder plusieurs fois, et périt enfin dans une bataille générale et décisive, avec six rois d'Irlande. L'élection d'Edouard avoit été suivie d'une conspiration en faveur de son frère Edvin. L'auteur, nommé Alfred, fut découvert, sans pouvoir être convaincu. Il offre d'aller à Rome se purger par serment devant le Pape. Il meurt en le prononçant, et sa mort, qui fut peut-être un crime politique, passa pour une punition du Ciel : Athelstan confisqua ses biens, qu'il donna à un monastère. Mais Edvin offroit toujours à ses yeux un compétiteur dangereux. Il fut

aisé à un courtisan perfide d'empoisonner le cœur du roi, et de lui faire croire son frère complice de la conjuration, dont il avoit été l'objet ou le prétexte. Athelstan, persuadé par ses craintes, fait exposer son frère dans une barque, sans voiles et sans vivres, accompagné d'un seul esclave. Le malheureux Edvin au désespoir, se précipite dans les flots. Dès que le crime est commis, le remords naît et la pitié succède. Athelstan, chagrin et troublé, détesta le traître qui l'avoit poussé à ce fratricide. Un jour ce lâche courtisan fit un faux pas en lui présentant la coupe, et s'affermissant sur l'autre pied : « Voyez, dit-il, comme un frère soutient l'autre ». Athelstan indigné de ce reproche ou de cette raillerie, le fit sacrifier à l'instant aux manes d'Edvin, et bâtit ensuite des monastères en expiation de sa vengeance. D'ailleurs, il fut juste : c'est lui qui fit les deux statuts dont nous avons parlé, qui accordoient la noblesse au courage du navigateur de long cours, et au laboureur enrichi par son industrie. Il aima les lettres, et fit traduire la bible en saxon. Il mourut en 942, dans la paix, qui étoit le fruit de ses victoires.

Edmond, son frère, ne fit que passer sur le trône. Il eut à combattre, comme ses prédécesseurs, les Danois du Northumberland, et l'infatigable Anlaf, toujours à la tête des révoltés. Il fut le premier qui punit de mort le vol, et sa destinée étoit de périr des mains d'un voleur. Un insigne brigand, nommé *Leoff*, banni par lui du royaume, eut l'audace de s'asseoir à sa table dans un festin. Edmond lui ordonne de sortir de sa présence. Le scélérat résiste : Edmond furieux se lève, s'élance sur lui, et le terrasse. Leoff renversé tire un poignard, et en perce le roi, qui expire sur le champ (en 946).

Édred son frère lui succède, au lieu de ses deux fils en bas âge. Il fut le premier qui s'intitula *roi de la Grande-*

Bretagne : prince dévot, dont la foiblesse fonda le crédit et l'autorité de Dunstan, qui joua un si grand rôle sous quatre règnes successifs : ministre habile, homme pieux et austère, prélat zélé, et grand réformateur des abus et des mœurs ecclésiastiques, si on le juge sur le témoignage de ses panégyristes intéressés ou prévenus ; caractère violent, ambitieux, fanatique et dur, s'il étoit permis à l'histoire de le dépouiller du manteau sacré de la religion ; excusable peut-être par ses intentions, et par la grossièreté de son siècle ; mais dont le zèle et ses excès auroient été déplacés et punis dans un autre. La solitude ne fut pour lui qu'un chemin souterrain pour arriver plus vîte et plus sûrement aux grandeurs : voyant que le début de sa jeunesse à la cour d'Edmond avoit été malheureux, et qu'il étoit diffamé par ses mœurs, le regret d'une vertu infructueuse ou le dépit d'une ambition frustrée l'enfonça dans la retraite.

Il se bâtit une cellule plus étroite que son corps, et mit ses membres à la gêne dans ce cachot volontaire. Il s'y livra à toutes les austérités les plus outrées. Bientôt il s'acquit la réputation de sainteté, et une renommée de miracles, trop absurdes pour n'être pas retranchés de l'histoire ; dès-lors l'opinion consacra toutes ses démarches. Maître des esprits, il quitta sa cellule et revint près du trône diriger la conscience du foible Edred, lui administrer la discipline et disposer de ses finances. Il commença par réformer la vie monastique. Le célibat n'étoit pas encore un vœu rigoureux pour les religieux. Plusieurs vivoient mariés sans en être plus réglés. Cependant l'ordre de Saint Benoît, répandu dans le midi de l'Europe, faisoit profession de chasteté, et cette vertu, la plus difficile pour le peuple, étoit à ses yeux le plus grand sacrifice qu'on pût faire à la religion.

Les religieux anglois, réformés par Dunstan, adoptèrent

cette perfection du christianisme, si propre à leur attirer la vénération des peuples. Ils l'eussent méritée, sans doute, s'ils eussent pratiqué cette vertu dans le silence, et qu'ils l'eussent ornée d'une charité indulgente pour leurs frères. Mais on eût dit qu'ils ne l'avoient embrassée qu'en haine du clergé séculier, et pour s'en faire un titre d'accusation de sa vie licencieuse, et un moyen de le dépouiller de ses possessions ; tant leur déchaînement fut public et violent ! Le clergé, dépravé dans ses mœurs, mais puissant et riche, leur rendit haine pour haine, injure pour injure ; et cette guerre, en quelque sorte sacrée, troubla le royaume, et ébranla le trône. Les moines triomphèrent, tant que Dunstan régna sur Edred ; Edvy, son successeur et son neveu, jeune prince de seize ans, d'une figure aimable, d'un cœur sensible, qui promettoit des vertus, faute d'avoir connu les excès du zèle et la violence de la superstition, n'eut qu'un règne court et malheureux. Le jeune roi épris de la beauté d'une princesse nommée Elguive, n'écoute que son amour, et l'épouse, quoique sa parente à un des degrés prohibés par les canons, et malgré l'avis de ses plus sages conseillers. Cette imprudence causa tous ses malheurs. Les moines, qui ne le trouvèrent pas favorable à leurs projets d'agrandissement, déclamèrent vivement contre cette union et aigrirent les esprits. Irrité de leurs clameurs, il ne se montra pas disposé à leur abandonner le clergé séculier et ses possessions ; mais bientôt il se repentit d'avoir provoqué de si dangereux ennemis. « Le jour de son couronnement, au milieu de la joie et de l'ivresse d'un festin saxon, Edvy cédant à l'attrait de plus doux plaisirs, se déroba de la salle des convives, et courut dans l'appartement de la princesse qu'il aimoit, et qui étoit seule avec sa mère. Dunstan soupçonna le motif de sa retraite, et secondé d'Odon, archevêque de Cantorbéry, ils forcèrent

tous deux l'appartement où Edvy étoit renfermé, l'accablèrent d'outrages, lui et sa femme, l'arrachèrent de ses bras, et le rentraînèrent de force dans la salle du festin. Le jeune roi, indigné au fond du cœur, dissimula d'abord; mais excité par son ressentiment, encouragé par quelques seigneurs de sa cour, qui supportoient impatiemment les hauteurs de Dunstan, il se détermina à lui demander compte des trésors du feu roi. Dunstan répondit qu'il les avoit employés en œuvres pies. Edvy prit cette réponse pour un aveu de malversation, et le bannit de son royaume. Dunstan se retira dans un monastère de Flandre, où il attendit des temps plus favorables. Mais les moines irrités de son exil, déclamèrent contre sa punition, traitèrent le roi de débauché et d'impie, et soulevèrent contre lui ses sujets; le roi se vit forcé d'opter entre le trône et sa femme, qui fut livrée comme une prostituée à la justice, ou plutôt à la fureur ecclésiastique. L'archevêque envoya des soldats arracher cette malheureuse reine de son palais, lui fit brûler le visage avec un fer chaud, et la fit reléguer en Irlande. Edvy, trop foible pour résister, fut obligé de consentir à son divorce, dont l'archevêque Odon prononça la sentence, mais leurs cœurs étoient inséparables. Cette infortunée princesse, aussitôt que le temps eut guéri ses plaies, et fait refleurir encore sa beauté, revoloit, pleine de courage et d'amour, vers l'époux chéri qu'elle n'avoit cessé de regarder comme légitime; mais elle n'évita point la vigilance du prélat inhumain. Elle fut arrêtée en chemin par ses émissaires: on lui coupa les jarrets, et elle expira quelques jours après à Glocester dans des tourmens affreux. Un peuple aveuglé et prévenu, au lieu de crier vengeance, cria justice, se révolta contre son souverain; s'unit aux Danois du Northumberland, appelés par Odon; élut Edgar, jeune frère d'Edvy, âgé de treize ans,



EDGAR TROMPÉ

par son favori.

en 965.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

le mit en possession de la moitié du royaume, et chassa Edvy dans les provinces méridionales. Dunstan, toujours prêt à quitter sa retraite pour la cour, reparut à celle de l'usurpateur, occupa successivement plusieurs siéges, et succéda par la force au fougueux Odon dans l'archevêché de Cantorbéry; tandis que le malheureux Edvy, excommunié et victime du fanatisme, périt de chagrin et de langueur au bout de deux années. La vengeance des moines le poursuivit jusqu'aux enfers, en débitant sur le sort de son ame des contes ridicules.

EDGAR

Trompé par son favori (en 965).

Edgar se fit pardonner son usurpation par ses talens pour gouverner, et son règne est un des plus fortunés dont ait joui l'ancienne Angleterre. Il sut écarter la guerre en se tenant toujours prêt à la faire, et fut surnommé le *Pacifique*, le plus beau titre d'un roi, si sa grandeur doit se mesurer sur le bonheur de son peuple. Des armées bien disciplinées, et distribuées dans l'étendue de ses états, une flotte toujours en activité, prévenoient les révoltes domestiques et les invasions étrangères. Deux fléaux opprimoient son peuple : les loups, qui descendoient des montagnes de Galles et ravageoient les troupeaux, et les magistrats corrompus ou ignorans. En moins de trois ans il parvint à exterminer ces animaux et à détruire leur espèce, qui n'a pas reparu dans l'île. Il voyagea dans son royaume, punit par des amendes les juges ignorans, destitua les prévaricateurs, répara leurs injustices, et fit en

personne une guerre utile et glorieuse aux vices et aux abus. Éclairés par la faute et les malheurs d'Edvy, il se déclara en faveur des moines. Il leur devoit son élévation, et il ne fut point ingrat : il partagea avec eux l'administration des affaires. Dunstan, tout-puissant à sa cour, exécuta ses projets de réforme et d'invasion sur le clergé séculier, qui fut chassé des églises et des couvens de sa juridiction. On voyoit Edgar lui-même à la tête des synodes, déclamer violemment contre leurs mœurs scandaleuses, leurs mariages déclarés, le rétrécissement de leur tonsure, et exhorter Dunstan à les déposséder, à les persécuter. Par cette politique, il régna paisible ; mais il laissa à ses successeurs des semences de trouble et de calamités, en établissant ainsi sur son trône la puissance monacale. Ce zèle pour la réforme, si vanté par le parti qui en profitoit, n'étoit pas une vertu chez lui. Il sacrifioit ainsi le clergé aux moines, pour acheter leur silence et le droit de se livrer sans péril à ses passions déréglées. Plusieurs traits scandaleux de sa vie diffament sa réputation de sainteté. Il enleva et profana une religieuse. Passant un jour près de la maison d'un noble, il fut épris de la beauté de sa fille ; et comme il ne perdoit pas le temps en soins de plaire, il osa demander à la mère le déshonneur de son enfant. La mère, qui connoissoit la fougue de ses passions, promit sa fille pour la sauver, et substitua dans la nuit une de ses femmes dans le lit du roi. Edgar satisfait de ses jouissances, la força d'attendre le jour, qui lui montra sa méprise. Mais content de ses charmes, il laissa à la suivante la place qu'elle avoit usurpée dans son cœur. Etflida resta sa maîtresse jusqu'à son mariage, fruit d'un autre crime, dont les circonstances sont singulières.

Elfride étoit la fille et l'héritière du comte de Devon. Elle n'avoit jamais paru à la cour : mais la renommée de sa beauté

étoit parvenue jusqu'au roi. Edgar résolut aussitôt d'en faire son épouse, si ses charmes méritoient leur réputation. Il charge Athelvold, son favori, d'aller s'en assurer par ses yeux, en visitant le père, sous quelque prétexte. Athelvold voit Elfride, et conçoit aussitôt une violente passion pour elle, et l'insensé projet de l'enlever à son maître. A son retour, il lui fait un rapport infidèle, qui la fait oublier du roi. Quelque temps après, il lui insinue que, si la beauté d'Elfride n'étoit pas digne d'un monarque, sa fortune accommoderoit fort un sujet, et qu'il trouvoit sa dot plus belle que sa personne. Le roi, désintéressé pour lui-même, ne demanda pas mieux que d'obliger son favori, et le mariage fut bientôt conclu. Le nouvel époux tint sa femme cachée dans la province, et se flatta que sa rare beauté resteroit un secret. Mais ou le bruit public, ou quelque ennemi éclaira le roi sur sa perfidie. Edgard indigné, dissimule, et propose à Athelvold un voyage dans ses terres, voulant connoître sa fortune et son épouse. . Le favori, qui ne put refuser ce fatal honneur, sous
. prétexte de préparer tout pour recevoir son roi, prend
. les devants. Il arrive, annonce cette redoutable visite à sa
. femme, lui révèle son mensonge et la conjure, au nom de
. son propre honneur et de la vie de son époux, d'employer
. tous ses efforts pour déparer ses attraits, et s'enlaidir, s'il
. étoit possible, aux yeux du souverain. Ce sacrifice difficile,
. même pour une épouse tendre et généreuse, ne fut pas goûté
. d'une femme ambitieuse, qui ne pardonna pas à son mari
. de l'avoir privé du trône; elle parut devant le roi dans tout
. l'éclat de ses charmes et de sa parure, et étala à ses yeux
. toutes ses grâces et tout l'art de la coquetterie. . Edgar, ébloui et furieux, lance un regard sur Athelvold troublé, et jure sa mort dans son cœur. Le soir, dans une partie de chasse, il écarte Athelvold dans la forêt, et le poignarde sans témoin :

bientôt après, il épouse la belle veuve, qui ne s'informa pas du meurtrier de son mari.

Ces crimes doivent déplacer Edgar du rang des saints; mais ils sont, en quelque sorte, couverts par ses grandes qualités pour le gouvernement, et par un règne heureux et trop court. Il mourut à l'âge de trente-trois ans, laissant un fils du premier lit, nommé Édouard, et un autre qu'il avoit eu d'Elfride.

DUNSTAN SACRE ÉDOUARD (en 975).

On a déja vu passer trois rois; et Dunstan règne encore. Décoré du titre et des pouvoirs de légat du Saint Siége, ce fut encore lui qui porta sur le trône Édouard, âgé de quinze ans. Cette Elfride, qui, pour y arriver, auroit passé sur le cadavre de son époux, n'étoit pas disposée à le céder au fils d'une première femme. Elle vouloit y placer le sien, âgé de sept ans, pour dominer sous son nom. Elle s'étoit formé un parti qui soutenoit ses prétentions, et qui attaquoit le premier mariage d'Edgar. On opposoit le testament du roi, qui avoit nommé Édouard pour son successeur, et la préférence naturelle que méritoit son âge sur un enfant. La noblesse craignoit d'ailleurs l'humeur impérieuse d'Elfride. Dunstan, à qui sa réputation de sainteté permettoit de tout oser, et déja en possession de l'esprit du jeune Édouard, trouva son intérêt dans le parti le plus juste. Il agit dans son caractère, qui étoit de trancher les difficultés par un coup hardi et décisif. Il emmène le jeune prince à Kingston, le sacre et le couronne; tout le royaume se soumit sans opposition, et la dispute fut terminée. Elfride alla cacher son ressentiment dans le château de



DUNSTAN

Sacre Edouard

en 975.

Dessiné par Gois *Gravé par David*

de *Corse*, toute prête au crime, si un crime peut la venger. Le jeune Édouard n'avoit point hérité des passions de son père. Il étoit plein d'innocence, du caractère le plus aimable et le plus doux, et soumis par sa piété aux conseils de Dunstan, qui poursuivoit sans relâche sa réforme, et ne cessoit de persécuter le clergé séculier. Mais c'étoit toujours un corps puissant, et qui luttoit souvent, à forces égales, avec le ministre. Les grands de la nation, quoique dominés pas l'esprit général, et par la prévention des peuples, voyoient à regret la puissance monacale s'aggrandir à cet excès. Tout le royaume étoit divisé en deux factions. Pour décider la question, on assembla, on multiplia les synodes. Les moines, pour l'emporter dans les assemblées, eurent recours aux miracles. Dunstan eut à propos des révélations du ciel, qui se déclaroit pour eux; il fit sortir d'un crucifix une voix menaçante, et il eut le rare bonheur, un jour que le plancher de la salle croula et écrasa nombre des assistans, de rester seul assis et soutenu sur une poutre solide, au milieu de la ruine commune. On remarqua que le roi n'étoit pas à cette assemblée, et l'on prétendit que Dunstan l'en avoit empêché. Quoi qu'il en soit, il étoit dangereux de résister à de pareilles preuves, et les moines triomphoient.

MORT

Tragique d'Edouard (en 979).

LE règne d'Edouard ne dura que quatre ans, et n'eut rien de mémorable que sa mort funeste. Son cœur bon et sans défiance n'avoit conservé aucun ressentiment contre sa belle mère, qui avoit voulu lui enlever la couronne. Il lui donna toujours des marques du respect le plus sincère, et à son jeune frère Ethelred des preuves de la plus grande tendresse. Un jour qu'il chassoit dans une forêt du comté de Dorset, se trouvant auprès du château où résidoit Elfride, il ne manqua pas cette occasion de la voir, et s'y rendit sans aucune suite. En remontant à cheval, il demanda quelque rafraîchissement : tandis qu'il portoit la coupe à ses lèvres, un des gens d'Elfride le poignarda par derrière. Le roi se sentant frappé, donna de l'éperon à son cheval, qui l'emporta : mais bientôt perdant son sang et ses forces, il s'évanouit, tomba de sa selle, et son pied restant engagé dans l'étrier, son cheval le traîna renversé, et battant de sa tête la poussière et les pierres, tant qu'à la fin il expira misérablement. L'horrible Elfride avoit envoyé ses gens s'assurer du succès de sa lâche trahison. Ils le trouvèrent mort et défiguré, et le jetèrent dans un puits, où il fut retrouvé, et transféré depuis dans le monastère de Shaftesbury. Le crime d'Elfride inspira tant d'horreur, et la mort funeste de ce jeune roi, si bon, si aimable, tant de pitié, qu'on lui donna le titre de *Martyr*, et que le peuple voulut que sa tombe fît des miracles. Elfride ayant enfin obtenu le but de son ambition, et assuré la cou-



MORT TRAGIQUE

d'Edouard.

en 979

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*



MASSACRE

des Danois.

en 1002.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

ronne à son fils, bâtit deux monastères, et se renferma dans l'un, pour y faire pénitence ; mais cette expiation, si méritoire alors, fut sans fruit pour elle : et son hypocrisie ou ses remords ne firent point oublier ni pardonner son exécrable forfait. Dunstan, dit-on, offrit la couronne à une fille naturelle d'Edgar, abbesse de Wilton. Epouvantée du sort de son frère, elle refusa les offres du prélat, qui fut forcé de couronner et de sacrer à Kingston le jeune Ethelred, âgé de douze ans ; il monta sur le trône en pleurant la mort de son frère, dont il étoit innocent ; mais ce ne fut guères que pour y expier le crime de sa mère, par un règne malheureux.

MASSACRE DES DANOIS

(en 1002).

Depuis près de soixante ans les essaims du Nord ne venoient plus fondre sur l'Angleterre. Les Danois trouvant l'île toujours armée contre leurs insultes, sous une suite de rois guerriers et prévoyans, cherchoient ailleurs des établissemens plus faciles. Rollon, petit prince du Danemarck, au lieu de se venger de la perfidie du roi danois qui l'avoit dépouillé, vint menacer l'Angleterre, à la tête d'un corps d'aventuriers du Nord, qu'il avoit rassemblés. Mais Alfred régnoit alors. Rollon tourna ses armes contre la France, et ravagea ses provinces maritimes pendant deux règnes consécutifs. Charles-le-Simple, hors d'état de se défendre contre ce pirate guerrier, fut obligé à la fin de céder, comme avoit fait Alfred, un établissement aux Danois dans une des provinces désolées par leurs invasions sans cesse renouvelées.

Les Danois, de leur côté, qui avoient de plus en plus grossi leurs armemens, et qui traînoient alors avec eux leurs femmes et leurs enfans, étoient las de combattre et de piller, et tendoient d'eux-mêmes au repos. Rollon, sur le déclin de l'âge, ne songea plus qu'à assurer le nouveau royaume qu'il venoit d'acquérir dans la Neustrie, appelée depuis la *Normandie*. Guillaume I[er]. lui succéda, et sous son règne cet amas de pirates se changea en citoyens dociles, qui se mêlèrent aux François, apprirent leur langue, et formèrent un état paisible et solide. Richard, quoique mineur, hérita sans contradiction de la souveraineté, gouverna pendant 54 ans, et laissa la couronne à son fils Richard II, à l'époque où l'Angleterre dégénéroit rapidement sous le foible Ethelred, et redevenoit la proie d'une autre génération de pirates, sortis des inépuisables flancs du Nord.

Les Danois, après quelques tentatives pour sonder la foiblesse du gouvernement, enhardis par le succès, vinrent, plus nombreux et plus redoutables, hasarder une bataille générale. Leur victoire entraîna la désolation de plusieurs provinces. L'indolent Ethelred, sans ressource et sans courage, *jamais prêt* (*unready*), titre que lui valut son inertie, crut le lâche conseil de Siric, archevêque de Cantorbéry, et acheta la paix à prix d'argent. C'étoit le moyen sûr d'attirer sans cesse la guerre dans ses états. Aussi ce ne fut plus qu'une suite de traités honteux, aussi-tôt violés que payés; et les avides Danois, qui n'avoient plus qu'à exiger pour obtenir, enfloient de jour en jour leurs prétentions. Ainsi un seul roi sans ame et sans génie avilit et énerva la nation, et la précipita honteusement vers sa ruine. Le sentiment de leurs maux, sans cesse renaissans, réveilla pourtant le courage des Anglois; voyant que l'or ne les sauvoit pas, ils reprirent le fer pour se défendre. Mais cet effort ne fit qu'augmenter leur épuisement.

Tous les liens qui font la force d'une nation étoient rompus. Plus d'union, plus de concert dans les opérations; plus de discipline dans les armées, ni d'accord dans les chefs; plus de flottes, on avoit laissé périr les vaisseaux dans les ports. Les gouverneurs des comtés s'étoient rendus indépendans et héréditaires. Sous ce fantôme de roi, l'anarchie et l'insubordination avoient tout désuni. On ne vit plus que des trahisons éclatantes et impunies, et les sujets fidèles versoient leur sang inutilement et sans fruit pour la patrie. Dunstan vivoit encor; mais il n'avoit pas la confiance d'Ethelred, prince incapable de s'attacher à aucun parti, et d'avoir une volonté stable. Dunstan et les moines avoient perdu tout leur crédit. La guerre, les calamités et une mortalité terminèrent les disputes de religion. D'abord ce ne furent que des partis d'aventuriers, qui attaquèrent et pillèrent l'Angleterre. Mais ils furent bientôt suivis d'une invasion plus formidable sous la conduite de deux guerriers renommés, Sveyn, roi de Danemarck, et Olave, roi de Norvége. Les Anglois se défendirent cette fois, mais la trahison de leurs chefs les livra à leurs ennemis. Ethelred en revint à son lâche expédient, et paya le traité 60,000 livres. Olave, prince religieux, tint sa parole par conscience, et Sveyn par nécessité. Mais à peine l'Angleterre avoit respiré deux ans, qu'une autre nuée de pirates vint la ravager de toutes parts par le fer et la flamme. Il fallut de nouveau presser la nation, et en exprimer encore 240,000 livres, pour la délivrer de ce fléau; l'on établit pour y satisfaire le *danegelt*, impôt d'un schelling par *hyde*, quantité de terre qu'une charrue peut labourer en un jour. Encore si les Danois évacuèrent le royaume, ce fut moins par respect pour leur traité, que pour passer en Normandie, où leurs compatriotes, pressés par les armes de Robert, les appeloient à leur secours. Ethelred profita

de cet intervalle pour tenter une alliance avec ce peuple, qu'il ne savoit pas vaincre. Il demanda et obtint la sœur de Richard II; mais ce prince inconséquent détruisit lui-même son ouvrage par une lâche barbarie, qui justifia tous les outrages passés et futurs de ses ennemis.

Les Danois, établis en Angleterre, trouvant un peuple presque aussi grossier qu'eux-mêmes, n'avoient pas, comme en France, adouci leurs mœurs. Ils avoient conservé leur férocité guerrière, et ne connoissoient d'autre vertu que la force et la valeur. Les rois anglois en tiroient parti, et entretenoient un corps militaire de cette nation, distribué dans les différens cantons du royaume. Mais sous un roi tel qu'Ethelred, ces défenseurs mercenaires de la nation, en étoient devenus les tyrans. Ils traitoient les habitans avec un profond mépris, ils débauchoient leurs femmes et leurs filles, et déshonoroient les familles. Les Anglois leur reprochoient un luxe insupportable, qui, suivant eux, alloit jusqu'à peigner leurs cheveux une fois le jour, se baigner une fois la semaine, et changer souvent d'habits : propreté qui, jointe à leur caractère militaire, les rendoit plus agréables au beau sexe. Mais ce qui aigrit le plus contre eux la haine nationale, c'étoient leurs perfidies dans la guerre. Au lieu de défendre le peuple qui les payoit, ils l'abandonnoient dans les combats, et se rangeoient du parti des Danois étrangers qui venoient l'assaillir. L'animosité mutuelle étoit au comble. Le traître Edric, duc de Mercie, proposa à Ethelred de les massacrer tous en un jour; et ce foible roi adopta ce conseil sanguinaire. Des ordres secrets furent envoyés partout le royaume, pour commencer cette horrible exécution à la même heure. On choisit la fête de saint Brice, qui tomboit un dimanche, jour où les Danois prenoient le bain. A quoi bon étendre le tableau de ces horreurs,



EDMOND CRU MORT

au milieu du Combat.

en 1016.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

qui nous rapeleroit à nous-mêmes un jour plus sanglant et plus exécrable encore dans nos annales? On conçoit assez à quels excès se porta une populace appuyée de l'autorité, animée par la vengeance. Elle ne distingua ni âge ni sexe. La mort des victimes ne suffisoit pas à sa rage. Elle y ajouta les tortures. Gunilda même, la sœur du roi de Danemarck, qui avoit embrassé le christianisme, et épousé un comte anglois, ne fut pas épargnée par l'imbécille Ethelred, qui la condamna à périr. Cette princesse infortunée, après avoir vu couler sous ses yeux le sang de son époux et de ses enfans, percée elle-même de quatre lances, soutint avec intrépidité les cruautés de ses bourreaux, et prédit au tyran la vengeance prochaine de cette affreuse et inutile barbarie.

EDMOND,

Cru mort au milieu du combat, se montre à ses soldats

(en 1016).

Sweyn accourut venger sa sœur et ses compatriotes. Exeter fut la première ville immolée à leur fureur. Les Anglois s'armoient de toutes parts, et ne manquoient pas de courage. Mais la trahison de leurs chefs leur étoit plus funeste que les efforts de l'ennemi. Au traître Alfric, succéda Edric, plus traître encore. Epoux de la fille du roi, il avoit sur lui l'ascendant d'un méchant sur une ame timide et lâche, et il fut aussi fatal à l'Angleterre, que la famine qui vint alors mettre le comble à ses calamités. En vain, pendant une paix achetée 30,000 livres, la nation fit les plus grands efforts, et équipa

une flotte en état de repousser l'ennemi. La discorde et Edric ruinèrent constamment tous les plans de défense. Tout le royaume ne fut plus qu'une vaste scène de dissentions, de pillages, d'incendies et de meurtres ; et l'Angleterre s'épuisoit sans cesse d'or et de sang, sans obtenir sa rançon et sans assouvir l'insatiable ennemi attaché à ses entrailles. Enfin la noblesse angloise ne vit plus d'autre ressource que de se soumettre au monarque danois. Ethelred, continuellement pressé entre la poursuite de l'ennemi, et la trahison de ses sujets, s'enfuit effrayé de son royaume, et courut chercher un asile en Normandie, où il avoit déja envoyé sa reine Emma et ses deux fils Alfred et Edvard. Richard s'honora en accueillant ces hôtes malheureux. Sveyn ne survécut que six mois à sa conquête. Les prélats et la noblesse invitèrent Ethelred à rentrer dans ses états, espérant que le malheur l'auroit corrigé et instruit à mieux régner. Ethelred revint dans sa patrie avec ses vices, et le malheur y rentra avec lui. Canut, fils et successeur de Sveyn, fit autant de maux à l'Angleterre que son père. Edric continua ses trahisons, et finit par se livrer ouvertement à Canut, avec quarante vaisseaux ; après avoir tenté inutilement de lui livrer aussi le fils aîné du roi, Edmond, prince vaillant, qui, par son courage et ses efforts, suspendit quelque temps la ruine de sa patrie. Son père, plus malheureux que le dernier de ses sujets, enfermé dans Londres, où il craignoit à chaque instant d'être livré par leurs mains à ses ennemis pour prix de quelques momens de paix et de repos, refusa de se mettre à la tête d'une armée qui appeloit son souverain, et demandoit à marcher contre les Danois. Il n'osa sortir de Londres, et son fils, après quelques inutiles expéditions, vint s'y renfermer avec lui, résolu de défendre jusqu'à la dernière extrémité, son père, ses droits et sa nation. Bientôt son père y termina sa vie et son

son malheureux règne de trente-cinq ans, laissant à son fils les tristes débris d'un trône assiégé de traîtres et d'ennemis. Edmond, surnommé Côte-de-Fer, à cause de la force de sa constitution, proclamé roi par une partie de ses sujets, méconnu par le plus grand nombre, courut aussi-tôt aux armes. Quelques succès le mirent bientôt en état d'offrir une bataille décisive aux Danois.

Jamais bataille ne fut plus opiniâtre. La nuit sépara les combattans, et le lendemain la vit recommencer avec la même fureur. . Enfin Edmond étoit près de triompher, lorsque le perfide Édric ayant coupé la tête à un *Osmer*, qui avoit beaucoup de ressemblance avec Edmond, la fixa sur la pointe de sa lance, et la porta dans les rangs, en criant aux Anglois : « fuyez; voilà la tête de votre roi ». Déja les Anglois consternés fuyoient de toutes parts. Edmond lève aussi-tôt son casque, et se montre vivant à ses soldats : il s'avance vers Édric, et lui lance une javeline, qui manqua le traître, et alla percer deux soldats à la suite l'un de l'autre, qui tombèrent tous deux sans vie ; mais tout ce qu'il put faire par son activité et sa valeur, fut de rendre la victoire indécise et de prolonger le combat jusqu'à la nuit, qui vint encore séparer les deux armées. Le lendemain les Danois se retirèrent, pour remonter la Tamise, et assiéger Londres.

SURPRISE DE CANUT,

En voyant son camp vide, et le moment d'après ses soldats revenir victorieux (en 1020).

EDMOND crut ou fut forcé de paroître croire au repentir d'Edric, qui revint à lui les remords sur le visage, et la trahison dans le cœur, et de lui donner le commandement d'une portion de son armée. Il marche à la rencontre de Canut, et lui livre bataille près d'Assington, dans l'Essex. Il fit des prodiges de valeur, et la victoire alloit les couronner, lorsque l'infame Edric s'enfuit avec toute l'aile qu'il commandoit. Le désordre du reste de l'armée suivit sa retraite : les plus braves de la noblesse angloise restèrent sur-le-champ de bataille, et l'intrépide Edmond fut contraint de céder. Il se retira presque seul à Glocester : mais son courage infatigable trouvoit des ressources, et la confiance de ses sujets en offroit toujours de nouvelles à un prince intrépide, généreux, et toujours prêt à se dévouer pour eux. Canut, qui le poursuivoit, le retrouva en chemin à la tête d'une nouvelle armée. Redoutables l'un pour l'autre, et craignant également l'issue d'un nouveau combat, ils en vinrent à un accommodement. Le royaume fut partagé. Edmond eut Londres, les pays situés au midi de la Tamise, et une partie de l'ancien royaume d'Essex; et Canut le reste de l'Angleterre, où il se retira. Edmond ne survécut qu'un mois à ce traité. L'exécrable Edric avoit juré sa perte. Il le fit assassiner à Oxford par deux de ses domestiques, qu'il avoit subornés, demanda son salaire à Canut, qui détestant dans le cœur le forfait dont il profitoit,



SURPRISE DE CANUT

en voyant ſon Camp vuide.

en 1020.

Deſſiné par le Jeune — *Gravé par David*

lui promit, par une réponse équivoque, de l'*élever au-dessus* de toute la noblesse angloise. Ainsi périt le brave Edmond, qui en moins d'une année de règne, avoit montré à sa nation tout ce qu'elle devoit attendre de son courage et de sa fermeté, et avec lui périt le dernier des rois saxons. Il laissoit deux fils en bas âge : mais Canut vainqueur et tout-puissant, déja roi de la meilleure portion de l'Angleterre, écarta aisément ces foibles compétiteurs. Cependant, dans son usurpation même, il voulut paroître respecter la justice, parce qu'il étoit sûr de la plier à ses intérêts : il assembla les états du royaume, suborna quelques nobles qui attestèrent que l'héritage de cette moitié de la couronne lui étoit donné par le traité de Glocester, après la mort d'Edmond. Tels étoient les procédés d'un roi du nord, honoré du titre de *Grand :* mais souvent ce titre s'acquiert sur le trône, sans qu'il soit besoin de vertu. Canut eut de grandes qualités, comme guerrier, ou comme politique; mais ses vertus ne furent que les modifications de son ambition et de son intérêt. Il fut cruel tant qu'il eut besoin de l'être : il fut juste et généreux, quand il crut y gagner, et pour légitimer et assurer son usurpation. Tandis qu'il envoyoit au roi de Suède son allié les deux jeunes enfans du feu roi, en sollicitant de son amitié un double assassinat, qu'il n'osoit alors exécuter lui-même, il multiplioit les sacrifices envers la noblesse angloise, pour l'attacher à sa nouvelle souveraineté, bien résolu de leur reprendre ses dons, dès qu'il pourroit le faire sans danger. Ses deux jeunes victimes échappèrent. Son allié eut horreur de verser leur sang, et Salomon, roi de Hongrie, les accueillit. Cependant le sang des nobles couloit en Angleterre. Canut immoloit l'un après l'autre tous les seigneurs dont il se défioit; mais du moins le traître Edric reçut enfin de lui

le salaire de ses longues perfidies. Il avoit eu l'audace de lui vanter ses services et son lâche attentat : Canut indigné lui fit trancher la tête, qui fut placée sur le haut de la tour de Londres; c'est ainsi que s'accomplit la promesse faite à ce traître, de l'élever au-dessus de sa nation.

Il eût bien voulu faire périr Alfred et Edouard frères d'Edmond, qui étoient à la cour de Richard II, duc de Normandie, leur oncle; mais ne pouvant y réussir, il offrit sa sœur en mariage au duc, et épousa la sienne, mère des deux jeunes princes, et fit assurer dans le contrat la succession aux enfans qui naîtroient de ce mariage. Lorsqu'il jugea la révolution consommée, et sa conquête affermie, il renvoya la plus grande partie de ses Danois, dont le départ coûta aux Anglois un impôt exorbitant. Il rétablit les coutumes saxonnes, fit exécuter les lois, administra la justice avec impartialité, mêla les deux nations, et effaça toute distinction entre ses anciens et ses nouveaux sujets. Les Anglois oublièrent leurs maux, et s'attachèrent au nouveau gouvernement. Canut trouva dans la noblesse un zèle et un dévouement dont il fut étonné lui-même. Après avoir établi l'ordre et la paix dans sa conquête, il fit un voyage en Danemarck, où ses états étoient attaqués par le roi de Suède : il emmena avec lui une grande partie des nobles, sous la conduite du comte Godvin. Ce seigneur, par un seul trait, réconcilia le nouveau roi avec sa nation, et fonda l'immense fortune de sa famille.
« Le corps qu'il commandoit étoit posté le plus près du « camp suédois. Trouvant une occasion favorable de l'at- « taquer pendant la nuit, il fondit sur les ennemis, jeta « le désordre dans leur camp, poussa ses avantages, et « remporta une victoire décisive. Le lendemain matin Canut « s'avança jusqu'au camp de Godvin. Il le trouva désert,



CANUT AU BORD DE LA MER.

en 1035.

Deßiné par le Jeune *Gravé par David*

. et ne douta pas que le comte anglois ne l'eût trahi, et
. ne se fût livré aux Suédois. — Sa surprise fut extrême,
. lorsqu'il entendit et vit Godvin rentrer victorieux dans
. le camp, et la guerre terminée. Il en fut si ému de joie
. et de reconnoissance, qu'il lui donna sa fille et toute
. sa confiance.

CANUT ASSIS AU BORD DE L'OCÉAN (en 1030).

Canut quitta encore une fois l'Angleterre, pour aller attaquer Olave, roi de Norvége, roi juste et malheureux, qu'il déposséda de son royaume. Une conspiration menaça l'injuste conquérant à son tour : elle fut découverte, et il se contenta de bannir le traître. Il fut alarmé des desseins de Robert, duc de Normandie, qui, succédant à Richard II, arma une flotte pour rétablir ses neveux sur le trône d'Angleterre. La tempête fracassa la flotte, et Robert partit ensuite pour la Terre-Sainte, d'où il ne revint point. Satisfait dans son ambition, possesseur paisible de trois états puissans, Canut se sentit rassasié de gloire et lassé de sa propre grandeur. Son esprit se tourna vers les sentimens de religion, et eut horreur du sang qui avoit cimenté sa puissance; au lieu d'être juste, il devint dévot à la manière de son siècle. Il voulut expier le crime en jouissant de ses fruits. Il fonda force monastères, alla se faire absoudre à Rome, obtint des immunités à son clergé, et des exemptions aux pélerins anglois. Cependant il fit plus : il eut soin que la justice fût bien administrée, que les lois fussent observées : il les observa lui-même, et tout lui fut pardonné. Il vécut heureux et tranquille, considéré de l'Eu-

rope, chéri de son nouveau peuple, qui, dès que le loup daigna se faire berger, oublia son origine et ses anciens forfaits. . Un monarque si fortuné ne pouvoit être sans
. flatteurs, espèce sans pudeur, qui travaille à dépouiller
. les rois de leur raison, pour abuser de leur démence.
. Il plut un jour à Canut de les confondre, sur ce qu'ils
. lui répétoient, dans l'admiration de sa puissance, que
. rien n'étoit impossible à leur auguste maître. Il se fit
. porter un siège au bord de la mer, à l'heure du reflux.
. Là, le souverain assis en avant de ses courtisans, com-
. manda aux flots, qui commençoient à lui baigner les
. pieds, de se retirer. S'il ne se fût retiré lui-même, les
. flots alloient engloutir sa majesté. Se tournant alors vers
. ses courtisans, il leur fit remarquer l'excès de leur men-
. songe, et le néant de la force des rois devant l'Être
. suprême, seul maître dont l'océan et l'univers connoissent
. la voix. . Canut ne reprit plus les armes que pour forcer Malcolm, roi d'Écosse, à se reconnoître vassal de l'Angleterre pour le duché de Cumberland. Il acheva son règne en paix, et mourut regretté, laissant un fils d'Emma, Hardi Canut, déja en possession du Danemarck, et deux fils d'un autre mariage, Sveyn, qui prit la couronne de Norvége, et Harold, près du trône d'Angleterre, qui lui fut d'abord disputé.



WORCESTER BRULÉ PAR SON ROI

en 1040.

Deßiné par le Jeune — *Gravé par David*

WORCESTER

Brûlé par son roi (l'an 1040).

HAROLD, nommé par le testament de son père, avoit contre lui les Anglo-Danois, qui se déclarèrent pour Hardi Canut. Le partage du royaume entre les deux compétiteurs, fait par la nation même, prévint une guerre civile. Harold eut les provinces au nord de la Tamise. Bientôt profitant de l'éloignement et de l'absence du roi de Danemarck, il envahit sa portion; mais il ne parut sur le trône que pour s'y déshonorer. Quand un roi veut un crime, il se trouve toujours quelque grand qui le conseille ou qui l'exécute. Godvin, le chef de la noblesse angloise, le plus puissant de ses propriétaires, trompe indignement la mère d'Alfred et d'Édouard, jeunes fils d'Éthelred. Il présente à l'ambition, à la tendresse d'Emma, l'espérance de revoir ses fils recouvrer leur héritage; tandis qu'il médite leur assassinat. Emma, trompée, les appelle à Londres. Le lâche Godvin saisit Alfred, et lui fait crever les yeux: Édouard échappe; et Harold, qui vouloit s'assurer le trône par un double meurtre, n'a que la honte d'un crime inutile à ses vues. Cependant Hardi Canut respirant la vengeance, s'avançoit avec une flotte de soixante voiles pour punir l'usurpateur de son lot, et le meurtrier d'Alfred, qui étoit aussi son frère : mais la mort avant lui fit justice d'Harold, et l'Angleterre reçut le Danois avec joie, et se soumit à lui sans partage.

Le premier acte de son gouvernement décela une ame féroce. Deux fois sa vengeance voulut s'exercer sur un mort, et fit exhumer le corps d'Harold, pour le jeter dans

la Tamise ; deux fois l'humanité trompant le tyran ressaisit le cadavre et le rendit à la terre ; et à la vue de cet acharnement la nation se repentit de son accueil. Sa clémence fut aussi insensée que sa fureur : le servile et insolent Godvin, qui avoit prêté sa main à la cruauté brutale du nouveau roi, comme il l'avoit offerte au précédent contre le jeune Alfred, fut accusé de ce meurtre par Edouard devant son frère. Hardi Canut alloit le punir comme coupable : il le trouva innocent, par reconnoissance du présent d'une superbe galère sculptée et dorée, conduite par quatre-vingts soldats couverts d'une riche armure, et dont chacun portoit au bras un bracelet d'or du poids de seize onces. Bientôt son avarice imposa le tribut du *danegelt*, impôt détesté de la nation angloise, et dont on lui avoit fait tant de fois payer la servitude : et il l'imposa au moment où la famine menaçoit l'Angleterre. Les murmures éclatèrent : l'émeute suivit, et deux de ses collecteurs furent tués par la populace de Worcester. Ce crime, dont il eût dû se punir lui-même, puisqu'il l'avoit occasionné par son injuste exaction, excita sa rage. Il jura de le faire expier par la destruction de la ville entière, et de brûler tous les habitans pour le crime de deux particuliers. Trois seigneurs sont chargés de cette exécution, digne de Néron ; la pitié entra dans leur cœur : tandis que la ville est en flammes et livrée au pillage des soldats, ils en font sortir les malheureux habitans, avec ordre d'aller se cacher dans une petite île de la Séverne, en attendant qu'on pût faire rentrer une lueur de raison et de calme dans l'ame de ce roi forcené.

Son intempérance délivra la nation des terreurs qu'inspiroit ce début. Il mourut d'indigestion à la noce d'un lord danois ; et son règne de deux ans parut long aux Anglois.

SERMENT



SERMENT DE HAROLD

de renoncer a la Couronne d'Angleterre.

en 1056.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

SERMENT DE HAROLD,

De renoncer à la couronnè d'Angleterre (en 1056).

Lassés du joug danois, les Anglois tournèrent les yeux vers les descendans de la famille de Cerdic, et les héritiers de leurs anciens chefs saxons. Les deux derniers rois danois étoient morts sans postérité. Le frère de Canut II, Suveyn, roi de Norvége, étoit éloigné; et la couronne d'Angleterre se prêtoit moins qu'une autre aux délais et aux lenteurs du retour des absens. Les vrais héritiers descendans d'Edmond-Côte-de-Fer, étoient en Hongrie, et la nation accoutumée au changement continuel de ses monarques, également opprimée et par ses conquérans et par ses maîtres légitimes, ne sembloit jamais occupée que de se pourvoir, au besoin pressant, d'un chef qui pût la défendre, sans attachement constant à l'ordre héréditaire. Edouard étoit présent aux yeux des Anglois, et n'avoit d'autre obstacle au trône vacant, que la haine d'un sujet, devenu aussi puissant qu'un roi. Ce sujet étoit le comte Godvin, dont Edouard avoit demandé la mort à Hardi Canut. Les amis s'interposèrent : il falloit un roi : Edouard avoit des droits et le vœu des Anglois; Godvin, malgré sa puissance, n'osoit envahir le trône : l'intérêt commun étouffa ou suspendit les animosités personnelles. Edouard promit d'épouser la fille du comte, et le père immola sa haine pour régner encore près du roi qu'il auroit daigné souffrir. Edouard fut couronné sans opposition.

La paix de ce règne ne fut point troublée par les Danois ni au dehors ni au dedans. Les dissentions du Danemarck firent oublier à son roi ses prétentions sur l'Angleterre, et les Anglo-Danois, que nul secours étranger n'excitoit à

la révolte, s'accoutumèrent aisément à la douceur du monarque anglois. Les deux nations s'unissoient insensiblement par le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes lois; et tout vestige de différence entr'eux va bientôt disparoître sous le gouvernement de Guillaume, qui, en introduisant un peuple étranger, acheva d'effacer l'ancienne distinction sous la nouvelle.

Edouard prépara en quelque sorte lui-même, par sa foiblesse et par son défaut de politique, cette révolution prochaine. Elevé en Normandie, il tenoit à ses anciens amis, aux liaisons de sa jeunesse; il en avoit pris le langage et les mœurs. La cour du nouveau roi se remplit de Normands; l'ascendant de la politesse et de la langue françoise, qui avoit déja poli les Normands, assez pour leur faire traiter les Anglois de barbares, se faisoit déja sentir; et les Anglois qui espéroient devenir enfin les premiers citoyens de leur patrie, virent encore leur espérance trompée, et en conçurent une juste jalousie. Ils possédoient les emplois civils et militaires; mais les dignités ecclésiastiques étoient conférées aux Normands : et la confiance du monarque imprudent penchoit pour eux et se montroit sans réserve. Le normand Robert occupoit le siége de Cantorbéry, et dominoit à la cour l'esprit d'Edouard.

Godvin ne pardonna pas cette préférence à un roi qu'il ne pouvoit aimer, et qui ne cessa de le haïr. Le mariage de sa fille, premier lien de leur réconciliation apparente, ne servit qu'à nourrir leurs ressentimens : Edithe, avec tout ce qui pouvoit gagner un cœur, ne put jamais gagner la confiance de son mari, qui ne vit jamais en elle que la fille d'un sujet odieux et redoutable pour lui; et ces dispositions secondèrent puissamment son ridicule vœu de virginité, tant vanté par les moines de son temps. Un incident qui survint, manifesta la

haine secrète et réciproque du comte et du monarque. Eustache, comte de Boulogne, retournant de la cour d'Angleterre, pour repasser dans ses états, est insulté à Douvres par la populace. Il revient à Londres demander satisfaction: Edouard ordonne à Godvin de marcher et de punir les habitans. Godvin ose désobéir, et jette tout le blâme de cette émeute sur Eustache. Menacé du courroux du roi, il songe à l'en punir lui-même : il quitte la cour sous un prétexte, lève une armée dans ses propres états, et revient surprendre à Glocester Edouard sans soupçons et sans défense. Mais tandis qu'il négocie et qu'il s'occupe à dicter des conditions, Edouard trouve des amis et des défenseurs dans les ducs de Northumberland et de Mercie, jaloux de la puissance du rebelle, et plus attachés à leur maître. Godvin est surpris à son tour par une armée qui l'environne, et forcé de fuir avec ses enfans chez Baudouin, comte de Flandre. Ses vastes domaines sont confisqués, sa fille est reléguée dans un monastère ; et sa famille, et sa puissance, semblent en un moment rentrées dans le néant.

Mais ses ressources étoient nombreuses : bientôt il reparoît avec une flotte, se rend maître de la mer, arrive devant Londres, où il jette la terreur et le trouble, et demande à main armée et sa grace et l'expulsion des Normands. Edouard trouvant du courage dans son aversion, voulut se défendre; mais les seigneurs anglois le forcèrent à pardonner, à chasser les normands de la cour, et Robert du siége de Cantorbéry, et à recevoir des otages de son sujet, qui imposa les conditions plutôt qu'il ne les reçut. Edouard sentit alors sa foiblesse, et la puissance de son ennemi, dont cependant la mort le délivra bientôt. Godvin mourut à la table du roi, qui ne fit que changer de maître.

Son fils Harold, héritier de sa puissance et de son ambi-

tion, fut plus dangereux que son père, parce qu'il eut de grandes qualités, des vertus, et le talent de gagner les cœurs. Plus insinuant, plus politique, il marche en silence et plus sûrement vers son but. Tant de mérite et le suffrage de la nation parurent adoucir la haine d'Edouard, ou intimidèrent encore plus son insuffisance; mais il ne put se résoudre à laisser son trône au fils de Godvin. Il chercha pour balancer sa puissance à lui opposer un rival dans Algard, fils du duc de Mercie; mais Harold, supérieur à l'autre en mérite et en adresse, eut bientôt renversé la fortune du concurrent suscité par le monarque; il se montra même généreux envers lui. Un événement vint encore augmenter son influence et son autorité. Sivard, le vengeur de Duncan, le vainqueur de Macbeth (1), qu'il précipita de son trône usurpé, pour y rétablir Malcolm, l'héritier légitime de l'Ecosse; le célèbre Sivard (2) venoit de mourir, et Harold, en faisant donner son duché à son frère Tosti, accrut sa puissance, et s'éleva de plus en plus à la hauteur du trône.

Edouard vieillissant et déja infirme, songeoit de plus en plus à écarter du trône ce successeur importun à ses yeux. Il appela du fond de la Hongrie les restes de la famille royale. Son neveu meurt à son arrivée, et ne laisse

---

(1) On connoît l'histoire de Macbeth par la tragédie de Shakespear, et par celle de M. Ducis.

(2) Sivard est encore célèbre par deux circonstances qui prouvent son caractère martial. Inconsolable à la première nouvelle de la mort de son fils Osbern, dès qu'il apprit qu'il avoit péri en combattant d'une blessure reçue à la poitrine, il sécha ses larmes; et lui-même, près de sa fin, se fit revêtir de toute son armure; et dressé sur son séant dans son lit, il attendit dans cette posture le moment fatal.

qu'un fils trop jeune pour soutenir ses droits. Dans ce nouvel embarras, Edouard jette les yeux sur le duc de Normandie; Robert est chargé d'aller lui confier en secret cette offre flatteuse. Cette première étincelle jetée dans l'ame de l'ambitieux Guillaume, y fermenta de plus en plus et occupa désormais toutes ses pensées. Cependant Harold, inquiet du sort de son frère et de son neveu, donnés en otage de la fidélité de son père et gardés en Normandie, séduit ou persuade Edouard, et obtient ou extorque son consentement à leur liberté. Il s'embarque pour aller les retirer : la tempête le jette sur les côtes du comte de Ponthieu, qui le retient et veut rançonner une si riche proie. Harold instruit Guillaume de son sort, qui le redemande, et le comte n'ose le refuser. Harold arrive enfin en Normandie : Guillaume le reçoit avec distinction, cherche à le mettre dans ses intérêts, et lui fait part des intentions d'Edouard. Harold, étonné de la confidence, renferme sa surprise; et pour obtenir son frère et son neveu, promet tout et renonce à la couronne. Guillaume, qui savoit que les ambitieux ne sont pas esclaves de leur parole, quand il s'agit d'un trône, songe à l'enchaîner de liens plus forts. Il lui offre sa fille en mariage, et veut d'un marché tout profane, en faire un contrat religieux et sacré. Il exige que Harold jure sur les autels. Harold jure sans scrupule : et après le serment prononcé, Guillaume lui montre avec un sourire malin des reliques qu'il avoit eu la ruse, ou plutôt la simplicité de faire cacher sous l'autel, comme des témoins redoutables qui devoient rendre ce serment plus inviolable. Harold dissimule encore et renouvelle sa promesse, et Guillaume croit à la sûreté du piége et à la bonne-foi de celui qu'il vient de tromper lui-même.

HAROLD SAISIT LA COURONNE (en 1066).

Dès que Harold fut libre avec ses otages, il se promit d'être parjure, et plût au ciel que l'ambition n'eût jamais violé que de pareils sermens ! Il oublia Guillaume et sa fille, et ses prétentions, et s'occupa des siennes. Deux événemens achevèrent de lui aplanir les degrés du trône où il aspiroit. Sa valeur soumet les Gallois, peuple indompté, inaccessible dans ses montagnes, et fléau continuel des provinces voisines : il les réduit à trancher eux-mêmes la tête de leur prince, qui est envoyée comme un gage de leur soumission ; et à recevoir deux souverains de sa main.

Ce triomphe est suivi d'un autre plus difficile et plus rare. Tosti, son frère, qu'il avoit créé duc de Northumberland, opprimoit ses sujets, qui se révoltent et chassent leur tyran. Morcar et Edvin s'avancent à la tête d'une armée, à la rencontre de Harold, envoyé par le roi pour châtier et réduire les rebelles. Avant de les combattre, Harold écoute leurs plaintes, approuve leur conduite, et revient les justifier auprès du roi. Il méconnoît et abandonne son frère, le dépouille, et donne son duché à Morcar, qu'il adopte pour frère en épousant sa sœur, et il fait donner la Mercie à son jeune frère. Ce bel acte de justice acheva de lui gagner la nation, et promit aux Anglois, que s'il étoit jamais roi, il seroit juste. Tosti fuit, la rage dans le cœur, et trouve un asile chez Baudouin, comte de Flandre, son beau-père. Alors Harold, chéri de ses compatriotes, maître des gouvernemens de Sussex, de Wessex, de Kent et d'Essex, sans compter la puissance de ses amis dévoués, ne daigna plus dissimuler ses desseins, et se montra ouvertement pour le



HAROLD SAISIT LA COURONNE

en Janvier 1066.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

successeur prochain d'Edouard, sans que la nation en fût ni surprise, ni mécontente. Edouard, accablé par les années et plus encore par les infirmités, ne songeoit plus qu'à mourir. Il mourut âgé de soixante-six ans en 1066. Ce fut un prince doux et foible : mais sa foiblesse fit le bonheur et la paix de l'Angleterre, qui sous un prince plus violent ou plus ferme, n'auroit pu éviter de se diviser entre Godvin et le monarque. Il aima la justice, fit un code de lois sages, qui s'est perdu et qui est cher encore à la mémoire des Anglois. Ses vertus paisibles l'ont fait mettre au rang, non des héros, mais des saints (1).

Dès que le trône fut vacant, Harold s'y assit presque sans opposition, comme l'héritier légitime. A peine songea-t-on qu'Edgar existoit. D'autres prétendent qu'il y eut une assemblée des grands, et qu'au milieu des débats sur la succession, Harold décida la question en saisissant la couronne, et la posant lui-même sur sa tête (2).

---

(1) Edouard fut le premier qui s'avisa de toucher les écrouelles, et le peuple crut que le trône donnoit le don des miracles. Ces préjugés s'évanouissent d'eux-mêmes, quand la raison luit, et la famille régnante a renoncé à cette prétention, sans même que le peuple s'en soit apperçu.

(2) Ce fait est contredit par une ancienne tapisserie conservée à Baïeux ; ouvrage fait par les ordres de Mathilde. On y voit un officier présentant la couronne à Harold, avec ces mots au-dessus : *Hic dederunt coronam Haroldo Regi.*

GUILLAUME

Montre du port de Dive l'Angleterre à son armée, et lui en promet la conquête (en 1066).

TOSTI dans l'exil et dépouillé de son gouvernement, ne peut souffrir son frère sur un trône. Il intéresse le comte qui lui donnoit un asile, il excite en secret les mécontens du royaume; il va lui-même en Normandie dénoncer son frère comme parjure, et presser Guillaume d'unir leurs vengeances.

Guillaume accepta avec joie ce nouvel ennemi d'Harold, mais il ne l'avoit pas attendu pour former, pour colorer ses plaintes, et légitimer, sous des apparences de droit et de justice, l'invasion qu'il méditoit. Déja il avoit envoyé redemander la couronne à Harold, comme usurpée à son préjudice par un parjure. Harold ne se sentit pas de remords d'un pareil crime, et répondit fièrement au duc, qu'il la tenoit de la nation, et qu'il ne la céderoit qu'avec la vie.

Le duc, qui s'attendoit bien à ce refus, se préparoit sérieusement à cette entreprise, mesurant l'opinion de ses forces au sentiment de son ambition et de son courage, bien plus qu'à la difficulté, à l'invraisemblance même du succès. Il osa compter sur la foiblesse des Anglois énervés par le long et paisible règne d'Edouard, et sur les suites d'une bataille décisive, où l'avantage devoit rester à ses vieux soldats, accoutumés à vaincre avec lui, et qu'il se proposoit de placer entre la victoire et la mort. L'esprit du siècle et les circonstances favorisèrent heureusement son projet. Les Normands aguerris



GUILLAUME MONTRE L'ANGLETERRE A SON ARMÉE,

& leur en promet la Conquête.

en 1066.

Deßiné par le Jeune *Gravé par David*

aguerris par leur lutte continuelle avec la France, étoient alors au comble de leur réputation militaire. Une poignée d'aventuriers fondoit des royaumes dans l'Italie et la Sicile : l'esprit de conquête et de chevalerie répandu dans toute l'Europe, par les croisades, animoit toute la noblesse, tous les petits souverains indépendans, que l'amour de la gloire et du merveilleux entraînoit sans cesse aux dangers et dans les entreprises les plus difficiles. Au bruit de l'expédition de Guillaume, à son invitation, tout ce qu'il y avoit de guerriers renommés, de seigneurs puissans, accoururent en foule en Normandie avec leurs vassaux armés, et vinrent avec joie se ranger sous les étendards d'un chef connu d'eux, et qui étoit un de leurs premiers héros. Guillaume n'eut que l'embarras de choisir ses soldats parmi les plus braves, et se composa une armée d'élite. Si son espérance pouvoit paroître téméraire, sa conduite ne l'étoit pas. Il songea et pourvut à tout, il ne négligea rien de ce qui pouvoit échauffer les esprits, justifier à leurs yeux son invasion, et intéresser la religion et le ciel même à cette grande injustice. Il mit son duché sous la protection de l'empereur, qui se chargea de le défendre de toute insulte pendant son absence. C'étoit la France qu'il avoit le plus à redouter ; et tandis que la France désapprouve hautement ses desseins, le régent, son parent, le seconde en secret, et lui fournit des levées de soldats. Il avoit fait épouser sa cause au pape, comme celle de Dieu. Alexandre II, prévenu par lui, flatté de son hommage et d'avoir été choisi pour arbitre de cette grande querelle, disposa sur-le-champ de la couronne d'Angleterre en sa faveur, déclara Harold usurpateur et parjure, et excommunia le roi qu'avoit avoué la nation, pour la forcer de la part de Dieu à se donner à un étranger. Il lui envoya une bannière bénite, changea cette querelle toute

profane en guerre sacrée, et tous ces guerriers, également susperstitieux et braves, crurent combattre pour la religion en se sacrifiant pour un ambitieux.

Enfin Guillaume n'éprouva d'obstacle que de la part de ses sujets. Dans l'assemblée qu'il convoqua pour lever les contributions nécessaires à cette expédition, tous les seigneurs refusèrent de se prêter à un subside aussi excessif pour le temps, et déclarèrent qu'ils n'étoient pas obligés à servir hors de leur pays. Guillaume, trop adroit pour lutter de front contre les obstacles, s'adressa à la bourse de ses amis particuliers. Ceux-ci en gagnèrent d'autres, et bientôt les états mêmes lui accordèrent tout ce qu'il voulut, sans tirer à conséquence pour l'avenir. Ainsi partie par l'éclat de sa renommée, partie par son adresse, partie par l'esprit du siècle, Guillaume vit la chimère de son ambition prête à se réaliser, et étayée sur des moyens puissans et vraisemblables : trois mille vaisseaux grands et petits sont équipés et prêts à recevoir une armée formidable de soixante mille hommes d'élite rassemblée sur les rivages de Dive. De ce port, Guillaume leur montre le rivage opposé, et leur offre l'Angleterre, comme la conquête certaine dont ils vont se partager les dépouilles, et comme le champ de leur gloire et de leurs trophées. Toute l'armée s'enflamme de l'ardeur et de la confiance de son général, et s'embarque avec transport.



PROCESSION DE S.t VALERY

en 1066.

Deſsiné par le Jeune. *Gravé par David.*

PROCESSION DE SAINT VALERY (en 1066).

TANDIS que Guillaume et sa flotte attendoient les vents, Tosti facilitoit déja sa conquête en suivant sa haine personnelle. Parti des côtes de Flandre, il rencontre dans le Northumberland un armement considérable du roi de Norvége, Halfage, attiré par l'espoir de profiter des divisions du royaume. Ces deux brigands s'unissent, et déja leurs ravages gagnent le sein de l'Angleterre. Edvin et Morcar rassemblent des troupes à la hâte, et courent s'opposer à ce torrent; mais les forces manquoient à leur zèle: ils perdent la bataille. Harold apprend leur défaite, et vole avec une armée au secours de son royaume. Son administration pleine de sagesse et de douceur lui avoit déja assuré l'affection de ses nouveaux sujets. Tous accoururent sous les étendards de leur roi, et secondèrent unanimement sa valeur. Le combat fut opiniâtre, Tosti se battit en frère implacable et désespéré : Halfage et ses Danois déployèrent toute la férocité de leur courage; mais tous deux furent tués, et les Danois mis en déroute : Harold, en vainqueur généreux, rendit la liberté au fils d'Halfage, et des vaisseaux pour remmener les restes de sa nation. Après cette grande victoire, il se crut plus que jamais affermi sur le trône; mais elle lui avoit coûté une foule de braves, qui lui auroient été nécessaires contre son nouvel ennemi, qu'il redoutoit le moins.

Cependant Guillaume séchoit d'impatience dans le port de Dive. Il eut besoin d'employer toute son autorité, et toutes les ressources de son activité, pour contenir les matelots et

les soldats. Il réussit à prévenir le désordre en entretenant l'abondance dans sa flotte. Enfin les vents paroissent se rendre à ses vœux : les voiles sont enflées, et toute l'armée arrive au port de Saint Valery, en perdant néanmoins plusieurs vaisseaux dans ce court trajet.

Au moment où il comptoit cingler directement vers les côtes d'Angleterre, un nouveau contre-temps vint éprouver sa constance, et semer la défiance dans les esprits. Cette multitude de têtes ardentes et fanatiques, aussi superstitieuses que braves, s'imaginèrent que le ciel se déclaroit contre l'entreprise de leur chef, et prenoit la défense de l'Angleterre. Une foule de guerriers commencent à se mutiner, à déserter leurs drapeaux. . Dans cet embarras, où
. la valeur ne peut rien, Guillaume chercha un expédient
. analogue à leurs craintes imaginaires; il ordonna une
. procession solemnelle de son armée, où l'on porta en
. pompe les reliques de Saint Valery. Son bonheur voulut
. que les vents changeassent aussitôt, et les esprits, aussi
. mobiles que les vents, se retournèrent comme eux vers
. l'Angleterre, et l'espérance de sa conquête. C'étoit aussi
. la veille de la fête de Saint Michel, le patron de la Nor-
. mandie. Nouvelle raison de croire que le ciel étoit pour
. eux. . Guillaume saisit l'instant et presse le départ; toute son armée arrive heureusement à Pevensey sur la côte de Sussex. Harold, sur un faux avis du retard ou du découragement de Guillaume, avoit licencié sa flotte; toute la côte étoit déserte, et son ennemi débarque sans opposition.



CHUTE DE GUILLAUME

en 1066

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

CHUTE DE GUILLAUME (en 1066).

Guillaume sortant de sa chaloupe s'élance et tombe sur le sable. Cette chute au premier pas pouvoit être mal interprétée par une multitude disposée à tourner tout en présages : il le sentit à l'instant, et eut la présence d'esprit de crier en se relevant : « j'ai pris possession de cette terre ». Un soldat court aussitôt à une cabane voisine, en arrache une poignée de chaume, et revient l'offrir au général, comme en signe d'investiture du royaume. Tous les soldats d'applaudir : la joie et l'espoir du butin remplissent leurs cœurs. Ils apprennent la victoire récente de Harold, et n'en sont point émus ; ils n'aspirent qu'à combattre un ennemi déja vaincu dans leur imagination. Ainsi tiennent souvent aux plus vaines minuties les plus grands événemens, et l'opinion des hommes à tout.

DÉPUTATION DE MOINES

Redemandant la couronne à Harold.

HAROLD s'avançoit à grandes journées et se flattoit d'ajouter une seconde victoire à la première ; mais la première lui fut fatale, et fut une des principales causes de sa ruine. Il l'avoit payée du sang de ses plus braves guerriers. Il avoit mécontenté les autres, en leur refusant le partage des dépouilles des Danois. S'il étoit avare envers son armée, c'étoit pour épargner son peuple ; il se proposoit d'employer ce butin aux frais de sa défense contre les Normands, sans lever de nouvel impôt ; mais il falloit dans ce moment critique oublier son peuple pour contenter le soldat, dont il avoit besoin. Ses vétérans abandonnèrent en route son armée, que recrutent des troupes fraîches, mais qui ne les valoient pas. Gurth, son frère, conçoit des pressentimens sinistres sur l'événement. Il donne à son frère le sage conseil d'éviter une bataille décisive, lui expose la situation des Normands, forcés de vaincre ou de périr, et n'ayant plus de flotte pour leur retraite ; la résolution désespérée de Guillaume, qui avoit lui-même renvoyé ses vaisseaux pour ne laisser de ressource à ses troupes que dans la victoire ; son impuissance de faire subsister une si grande multitude, si on le consumoit par de simples escarmouches et par une sage lenteur ; l'avantage de Harold, qui dans le sein de son royaume, et au milieu de ses sujets affectionnés, étoit assuré de trouver tout ce qui manqueroit à Guillaume. Gurth, voyant son frère inflexible, lui conseilla du moins de se retirer, de ne pas hasarder sa



DÉPUTATION DE MOINES

redemandant la Couronne à Harold.

en 1066.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

personne et sa vie dans cette première action, et de se ménager pour un revers, sans risquer en un seul jour la liberté et l'indépendance de son peuple.

Harold, trop brave pour céder à un autre le danger et l'honneur de cette première journée, et fier de son premier succès, fut sourd à ces remontrances, et voulut combattre Guillaume en personne. Il arrive auprès du camp ennemi, établi près de Hastings, et compte si bien sur la victoire, qu'il envoie proposer au duc une somme d'argent, s'il veut évacuer le royaume sans effusion de sang. Guillaume rejette son offre et lui députe quelques moines, qu'il charge à son tour de ses propositions. « Ces
« moines, en présence du camp d'Harold, le somment au
« nom du duc de lui résigner une couronne qui lui a été
« transmise par Edouard, usurpée par un parjure, con-
« firmée par le chef de l'église; et lui laissant le choix
« ou de la tenir du duc, à hommage, ou de remettre
« leur querelle à la décision du pape, ou bien à celle de
« leur épée dans un combat singulier. Harold répondit que
« le Dieu des batailles alloit en être l'arbitre, et que lui
« seul décideroit entre le duc et lui. »

GUILLAUME

Rend le corps de Harold sans rançon à sa mère (le 15 octobre 1066).

HAROLD suit de près sa réponse, fait lever le camp, et se flatte de surprendre l'ennemi ; mais Guillaume l'attendoit prêt à le recevoir. Harold s'établit dès le soir même sur la croupe d'une colline, ayant un bois épais derrière lui. La nuit vient et enveloppe de ses ténèbres les deux armées et leurs destins, mais les deux camps présentoient un spectacle bien différent. Les Anglois se livrent aux festins, aux bruyans excès de l'ivresse et de la débauche. Les Normands et leur chef passent la nuit dans le silence et les prières, et se préparent à cette grande journée par les actes de religion les plus sérieux. Le jour paroît : Guillaume assemble et harangue les chefs de son armée. Il leur montre leur position, derrière eux la mer et la flotte ennemie, la nécessité de vaincre, l'impossibilité de fuir : il leur rappelle le courage de leur nation, leur habitude de vaincre avec lui, la justice de leur cause, les anathêmes de la religion contre un parjure déja troublé par ses remords, et l'alternative d'un royaume à conquérir en un jour, ou d'une mort ignominieuse. Tous répondent : la victoire. Il range son armée sur trois lignes : l'infanterie légère à la première, et Mongommery à sa tête : à la seconde, de gros bataillons armés de pied en cap, commandés par Martel ; et à la troisième, sa cavalerie étendue et couvrant de ses deux ailes les deux premières lignes ; et lui au milieu, le sabre à la main, à la tête d'un escadron de chevaliers choisis, sur un lieu plus élevé, d'où il peut voir et ordonner.

Harold



GUILLAUME REND LE CORPS DE HAROLD

ſans rançon a ſa mere.

15. 8.bre 1066.

Deſſiné par Binet — *Gravé par David*

Harold sent l'avantage de son poste, et y reste; il fait mettre pied à terre à sa cavalerie peu nombreuse et inutile sur sa colline : il place en tête ses soldats de Kent, qui depuis l'heptarchie jouissoient du privilége de ce premier poste de péril et d'honneur : il forme de toutes ses troupes un vaste front composé de gros bataillons serrés et formés en *tortue romaine*, toute couverte de boucliers en tous sens; il se place à pied auprès du grand étendard, et, ses deux frères Gurth et Leofvin à ses côtés, déclare sa résolution de vaincre ou de périr.

Les deux armées restent quelque temps en présence sans se mouvoir. Guillaume vit bien que l'ennemi ne quitteroit pas son poste, et qu'il falloit l'y forcer. Il fait sonner la charge; son armée s'ébranle et marche à la colline en chantant un air militaire du fameux Roland. L'attaque est furieuse : après la décharge des flèches on en vient au sabre et à la hache. La résistance est égale, les Anglois en soutiennent le choc : leurs bataillons s'ouvrent, et font pleuvoir par les intervalles des décharges de pierres. Les Normands sont étonnés et flottans. Harold voit son avantage et fait avancer de nouvelles troupes : le duc oppose quelques escadrons qui plient, déja l'aile gauche fléchit, déja elle fuit : le duc lui-même passe pour mort, et le désordre menace de gagner toute son armée. A ce danger pressant, il accourt avec une foule de seigneurs, ôte son casque, se montre aux fuyards, les arrête, les rallie et revient avec eux, le sabre à la main, sur les Anglois, qui sont poussés à leur tour jusqu'à leur colline, et la plûpart coupés et taillés en pièces. La phalange angloise est pénétrée en plusieurs endroits, mais sans être enfoncée ni rompue : l'aile droite combattoit sans relâche, sans perdre ni gagner un seul pouce de terrain; et le combat se soutenoit ainsi dans une indécision parfaite depuis sept heures du matin jus-

qu'à l'après-midi. Guillaume désespérant de forcer l'ennemi, et voyant que ses troupes souffroient du désavantage du terrain, eut recours à un mouvement délicat et dangereux, mais décisif; il envoie ordre à ses généraux d'arrêter leurs troupes, de se battre en retraite, et d'attirer par un désordre apparent l'ennemi à leur poursuite. Les Anglois donnèrent dans le piége : ils s'engagent dans la plaine, et la cavalerie normande se repliant sur eux, les enveloppe et les taille en pièces : deux fois il employa cette ruse, et deux fois les Anglois emportés par leur ardeur, en furent victimes. Il restoit un corps nombreux d'Anglois serrés, impénétrables, et déterminés à disputer la victoire jusqu'à la dernière extrémité : le duc ordonne à sa grosse infanterie d'avancer sur eux, tandis que ses archers les prendroient par derrière. Alors les Anglois percés d'un côté par les flèches, de l'autre ayant en face les sabres des Normands, tombent de toutes parts. Harold tombe lui-même percé d'une flèche et ses deux frères avec lui : découragés par la chute de leurs princes, et lassés de combattre, les Anglois cèdent et bientôt tous sont en fuite. La nuit vient et met en sûreté et le reste des vaincus et la fortune de Guillaume.

Cette fameuse bataille de Hastings, qui dura tout le jour, méritoit, dit Hume, de décider le sort d'un grand royaume. Soldats et chefs montrèrent la même valeur, la même opiniâtreté. Guillaume eut trois chevaux tués sous lui : Harold fit tout ce qu'on peut attendre d'un grand capitaine. Les morts étoient amoncelés autour de lui, et lui-même, avec ses deux frères, confondu dans leur foule, étoit si méconnoissable de ses blessures, qu'on eut peine à distinguer son corps glorieusement défiguré. Il perdit la couronne, le royaume et la vie, le jour même qu'il étoit né; la domination des Anglo-Saxons, qui depuis Hengist avoit régné environ six



WALTHEOF TRAHI PAR
Sa Femme Judith.

en 1074.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

cents ans, finit avec lui; et cette entreprise, qui quelques mois auparavant ne devoit paroître que le rêve d'un ambitieux, devient une des grandes révolutions de l'histoire.

. Guillaume fit élever sa tente au milieu des morts, et y . passa le reste de la nuit. Le lendemain, le jour éclaira le . spectacle hideux de sa victoire et des victimes accumulées . de son ambition : quinze mille des siens étendus sans vie, . et le nombre des vaincus encore plus affreux! Il ordonna . des prières d'actions de grace dans son armée : les mains . sanglantes, il remercia le ciel de tout ce carnage sans nécessité, et sans doute il se crut humain et généreux en faisant . rendre sans rançon le corps de Harold, qu'on lui avoit . apporté, et ses deux frères, à leur malheureuse mère. .

WALTHEOF

Trahi par sa femme Judith (en 1074).

IL n'y a nulle proportion réelle entre la bataille la plus meurtrière, la victoire la plus complette, et la conquête soudaine d'un grand royaume, l'asservissement d'une nation mille fois plus nombreuse, même en soldats, que l'armée des vainqueurs; mais ce sont les forces morales qui gouvernent l'espèce humaine, qui la subjuguent, qui l'enchaînent, qui font la puissance du sceptre et de l'épée, et qui arment ou désarment les forces physiques des individus. C'est l'opinion, c'est la terreur, c'est l'ascendant des préventions, des persuasions, des espérances et des craintes, qui renversent les proportions naturelles et rendent un seul homme plus fort que mille. Voilà ce qui soumit en si peu de jours l'Angleterre à Guillaume, à qui rien ne manquoit d'ailleurs pour apprécier et faire valoir ces grands moyens.

La consternation du grand événement de Hastings, le défaut d'un chef à opposer au vainqueur, l'indifférence de la nation à changer de joug et de maître, ces causes livrèrent presque sans résistance au Normand ce même Anglois, qui, avant de céder aux Danois une portion de son île, l'avoit cent fois arrosée de leur sang. L'influence du clergé sur les esprits, d'un clergé presque tout composé des compatriotes de Guillaume, qui espéra de dominer sous un roi de sa nation, qui s'unit naturellement aux vues du pape, protecteur déclaré de cette invasion, conspira encore pour l'ambition et le succès de Guillaume, qui de son côté se conduisit en habile guerrier et en politique adroit.

Cependant Edvin et Morcar, seigneurs puissans en forces et en vassaux, recueillent les débris de l'armée voisine, proclament roi le foible Edgar; mais ce n'étoit qu'un fantôme, qui peut bien représenter un roi dans les temps paisibles, mais qu'un souffle renverse dans les temps orageux. Guillaume vole à Douvres pour s'assurer au moins une retraite et une communication avec la Normandie. La garnison, qui valoit une armée, cède à l'impulsion du moment, à la terreur générale, et se donne à Guillaume. Ses soldats abusent de leurs succès : il les punit sévèrement et mêle ainsi la justice à la violence. Il marche vers Londres, bat quelques partis; et son approche achève de décider les esprits déja ébranlés par la persuasion des évêques. Edvin et Morcar ont déja disparu; Edgar, lui-même, va prier Guillaume de lui ôter une couronne qu'il étoit incapable de garder; et l'usurpateur semble déja le roi légitime de la nation. Lui seul paroît en douter, et balance un moment à accepter la couronne. Ce scrupule ne fut pas long, et il est sacré et couronné dans l'abbaye de Westminster, après le serment ordinaire des rois, qu'il exécuta ou viola ensuite suivant ses vues et ses passions. La

scène de son sacre manqua d'être ensanglantée : les gardes normandes répandues autour de l'église, prirent le bruit intérieur et les folles acclamations des Anglois pour un cri de révolte, et fondirent les armes à la main sur la populace. Guillaume pouvoit périr obscurément dans cette confusion ; il eut bien de la peine à appaiser le tumulte. Déja tout paroît tranquille et soumis au nouveau maître, qui va déployer tour-à-tour les qualités contraires qu'il avoit à ses ordres, et qu'il faisoit agir à son gré. Il distribue les trésors de Harold, récompense ses troupes, comble de bienfaits les ecclésiastiques qui avoient si bien secondé ses armes, fonde sur le champ de sa victoire l'*abbaye de la bataille*, où des moines mêlent bizarrement leurs prières pour Harold et pour Guillaume. Il traite Edgar avec bonté, et le fait comte d'Oxford : il établit la même police, la même discipline rigoureuse qu'on voyoit briller dans le gouvernement de son duché; en un mot il prit tous les moyens qui pouvoient hâter et cimenter l'union du peuple vaincu à ses vainqueurs. Mais tandis qu'il montre un roi dans l'administration civile, dit le célèbre Hume, il n'offre qu'un tyran dans l'administration militaire. Il confisque les titres de Harold et des seigneurs qui avoient combattu contre lui, il remet tout le pouvoir, tous les grands emplois dans les mains de ses Normands ; désarme les habitans de Londres ; élève en plusieurs endroits du royaume des forteresses menaçantes, remparts de tyrannie ; ne laisse nulle part aucune force à redouter, et distribue dans toutes les villes des garnisons normandes. Après ces différentes mesures, qui inspirent d'un côté l'espérance, et de l'autre la crainte, il songe déja à quitter son nouveau royaume pour aller revisiter son duché. On s'est tourmenté sur le vrai motif d'un voyage aussi imprudent dans une révolution si récente,

où sous l'apparence d'une paix extérieure, une sourde agitation fermentoit encore dans les esprits. Pour absoudre Guillaume d'imprudence, et de la foiblesse de montrer à sa nation le conquérant des Anglois, on lui a prêté une prévoyance et des combinaisons tyranniques pour l'avenir; mais pourquoi vouloir motiver toutes les actions des hommes célèbres, comme si toutes les actions de l'homme avoient un motif réfléchi?

Quoi qu'il en soit, Guillaume part d'Angleterre, traînant prudemment à sa suite, et comme en triomphe, tous les seigneurs anglois qu'il pouvoit craindre, et Edgar à leur tête. Cette cour si politiquement composée suffisoit pour rassurer sur les dangers de son absence, un homme dont les étonnans succès avoient d'ailleurs augmenté la confiance dans ses forces et ses ressources; son absence troubla bientôt l'Angleterre. Les vainqueurs traitèrent avec mépris un peuple subjugué. Les vaincus étoient encore sensibles à l'outrage. La haine s'enflamma et l'on courut aux armes. Guillaume revient à la hâte, châtie les mutins, et appesantit le joug des Anglois; rétablit l'impôt détesté du *danegelt;* et profitant du prétexte de la révolte, il opprime et dépouille la nation, anéantit les anciennes familles, établit le gouvernement féodal, donne les grands fiefs à ses partisans, et en exclut les Anglois, qu'il fait descendre au second ordre. Mais tandis qu'il affermit sa puissance en despote irrité, une conspiration se forme parmi les Normands eux-mêmes, et menace de le détrôner. Le comte Waltheof, époux de la nièce de Guillaume, et le seul Anglois qui eût conservé quelque part dans sa confiance, approuve d'abord le complot, échauffé par le spectacle du malheur de ses compatriotes et par les discours des conjurés. Mais bientôt, redevenu de sang-froid, il sent les consé-

quences de cette entreprise, et l'incertitude du succès. Tourmenté de ces réflexions, il soulage son ame en déposant sa peine et le projet dans le sein de son épouse Judith. Cette épouse perfide, qui avoit livré son cœur à un autre objet, saisit avidement cette occasion de perdre son mari; elle écrit au roi, lui révèle toute la conspiration, et l'aigrit contre Waltheof. Cependant cet infortuné seigneur, persuadé par les conseils de l'archevêque Lanfranc, part pour la Normandie, où étoit alors Guillaume, et croit avoir le premier le mérite du repentir, celui d'informer son maître de la trahison qui se trame. Mais Guillaume étoit prévenu par sa nièce; il le remercia cependant de sa fidélité, mais en méditant sa mort.

Le départ de Waltheof alarme les conjurés, qui courent aux armes. Ils sont à moitié réduits par les partisans du roi, qui, à son retour, ne trouve presque plus rien à faire qu'à punir. Waltheof, qui méritoit le plus sa clémence, est puni avec le plus de rigueur, parce qu'il étoit Anglois et riche, et sa femme étoit des premières à demander sa tête. Il fut jugé, condamné à mort, et exécuté. L'infame Judith tomba bientôt après dans la disgrace du roi; abandonnée, méprisée, elle passa le reste de sa vie dans l'opprobre et dans la misère, sans trouver de pitié nulle part.

GUILLAUME ET ROBERT SON FILS,

Se combattent sans se connoître ; le cri du père blessé avertit le fils de sa méprise (en 1079).

ON peut bien, par des scènes d'horreurs, intimider un peuple nouvellement conquis, et le contenir dans l'obéissance. Le succès de cette politique sanguinaire, consignée dans les fastes de tant de conquérans, a de l'éclat et du poids. Elle éblouit les hommes par le plus grand appareil de la puissance ; mais les peuples, sur lesquels elle pèse, deviennent comme un ressort comprimé, qui toujours tend à se rétablir avec violence. Guillaume l'avoit éprouvé dans la conspiration de l'île d'Ély, qu'il n'avoit étouffée qu'en dépouillant plusieurs des rebelles, et en mutilant les autres dans la conjuration du comte Waltheof, dont le repentir ne put désarmer sa colère ; mais les traces de la vengeance du monarque couvroient encore par-tout les germes de la révolte. De toutes parts elle eût éclaté, si d'un côté sa réputation de piété et de bienfaisance n'eût mis le haut-clergé dans ses intérêts ; et si de l'autre l'inquiétude et l'état encore chancelant de Grégoire VII, qu'alarmoit un compétiteur, n'eût empêché ce pape de se joindre aux ennemis de l'usurpateur.

Les seigneurs et les princes, qui pouvoient revenir contre l'enthousiasme qui avoit couronné le vainqueur de Hastings, et lui faire acheter chèrement la possession tranquille de son nouveau sceptre, furent divisés et arrêtés plus d'une fois par l'ascendant du sacerdoce, dont on s'étoit servi pour consacrer l'hommage du peuple.

Aussi



GUILLAUME ET ROBERT

Son fils, ſe combattent ſans ſe connoître ;

en 1079.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Aussi Guillaume, soit reconnoissance, soit politique, prêta, dans des momens de calme, au clergé d'Angleterre, cette même autorité qui avoit enchaîné la nation, pour rappeler les ecclésiastiques à la vigueur et à la pureté de la discipline.

Cette adresse ne put écarter tous les orages. Le génie des conquêtes reçoit difficilement un frein. Guillaume, heureux jusqu'alors, trouva un nouvel aiguillon dans la résistance qu'opposoient les Bretons à l'hommage qu'il en exigeoit. Il y vit une nouvelle occasion d'étendre ses domaines. Mais la France veilloit sur lui avec cette inquiétude que donne toujours le voisinage d'un prince entreprenant. Philippe vole à la défense des Bretons, et chasse loin de Dol le monarque anglois. Une retraite forcée et une perte évaluée à 15,000 livres *sterlings* n'eurent rien pour ce prince d'aussi funeste que le malheur d'avoir aliéné la France, déja trop alarmée de la première conquête.

Cette puissance, la ressource dans tous les temps des princes opprimés, devient celle de Robert, duc de Normandie, qui réclame la possession de ce duché, dont Guillaume lui avoit donné l'investiture, à son départ pour conquérir l'Angleterre. Soit la mauvaise foi du père dans la donation de cette province, soit que Guillaume se sentît assez fort pour révoquer une démarche qu'il avoit cru devoir accorder à la politique et aux circonstances, Robert trouve dans son père une roideur inflexible sur l'exécution de ses engagemens; et toutes les sommations du premier n'obtinrent de celui-ci d'autre réponse, sinon, *qu'il ne falloit pas se déshabiller avant l'heure de se mettre au lit.*

Cette résistance contrarioit trop ouvertement les vues et les intérêts de Philippe, pour qu'il refusât son assistance à Robert; et Guillaume eut à se repentir de n'avoir point assez ménagé un voisin si puissant.

Que d'événemens d'un grand poids ou d'une issue tragique ont leur cause dans les incidens les plus légers! Robert se divertit avec ses deux frères puînés : ceux-ci lui jettent quelques gouttes d'eau. Cette plaisanterie innocente, envenimée par un seigneur mécontent, enflamme le courroux de Robert; l'épée à la main, il poursuit ses frères, pour les immoler à son ressentiment. Guillaume arrête le bras égaré de son fils, et semble prendre parti pour ses deux autres enfans; c'en est fait : la jalousie a distillé son poison; Robert, déja irrité du refus de son père, ne garde plus avec lui de ménagement; il le quitte. La jeune noblesse de Normandie, du Maine et même de l'Angleterre, s'attache à ses drapeaux; le voilà cantonné à main armée chez un des plus puissans barons de Normandie, prêt à défendre ses droits sur cette province contre son propre père. Guillaume ne marche point encore en personne; mais une armée de vieilles troupes angloises, envoyée par ce prince, a bientôt mis en fuite le parti de Robert, à qui la Normandie n'offre plus d'asile. Robert en cherche un, et le trouve auprès de Philippe, qui ne laisse point échapper une occasion si belle d'inquiéter ou d'humilier même dans Guillaume un rival dangereux.

Gerberoi, petite ville du Beauvoisis, terre et château qui depuis ont passé aux évêques de Beauvais, est le lieu de sûreté où Robert, sous la protection de la France, attend avec intrépidité le parti que prendra son père. Cette fois Guillaume se montre, et ne croit point au-dessous de lui de mesurer ses forces avec celles de son fils. L'attaque est prompte et serrée, la résistance est vigoureuse, sans qu'un des deux partis prenne sur l'autre un avantage décisif. Cette place peu fameuse jusqu'alors, le devient par ce siége, où les traits de bravoure se multiplient de part et d'autre, et se varient au point que le champ de bataille présente plutôt

l'image d'un tournois et un assaut de chevalerie, que le spectacle de deux armées en présence, pour s'entr'égorger.

Un événement, que quelques momens de plus eussent rendu fort tragique, attira l'attention de toute l'armée, et faillit à remplir d'une égale consternation les deux partis.

Dans une sortie des assiégeans, deux guerriers se rencontrent sur l'arène : l'un s'avance avec l'impétuosité et la confiance de la jeunesse, qui n'attend qu'un ennemi ou un rival pour se signaler ; l'autre avec la fierté et l'air imposant d'un héros plein de lui-même, fortifié de tous ses avantages et de ses titres : le premier, emporté par le feu de son âge et le ressentiment d'une injustice, dont la réparation lui semble au-dessus de tous les devoirs ; et le second, peu accoutumé à rencontrer des résistances, trouvant ses droits dans son pouvoir, semble croire que tout doit plier à sa rencontre et céder à sa volonté. Tous deux, sans se connoître, tous deux cachés par leur armure, en viennent aux mains, et montrent une valeur assurée. La nature n'avertit point Robert, son bras s'égare et porte au roi son père un coup violent qui le renverse de cheval. Robert est prêt à consommer sur sa victime le crime d'Œdipe, Guillaume à terre jette un cri, ôte son casque ; ce cri retentit au cœur de Robert et y réveille la nature. Le vainqueur tombe lui-même à l'instant aux pieds du vaincu, implore sa miséricorde, et le rend maître absolu des conditions du pardon.

Qui doute que les droits de la nature ne dispensent pas un père de sa parole à l'égard de son fils ! Sans doute Guillaume étoit coupable en refusant à Robert les domaines dont il l'avoit investi avant de passer la mer. Sa parole étoit aussi sacrée que le serment de fidélité qu'il avoit exigé des barons pour leur nouveau duc ; mais la cause de Robert devoit être

portée au tribunal de la nation, à celui du suzerain; et le vengeur naturel devoit être Philippe.

Mais le duc de Normandie trouva, comme Absalon, son Achitophel dans le seigneur de Grentemesnil, qui fomenta son ressentiment contre Guillaume. Les jeunes princes n'ont que trop à leur cour de ces conseillers intéressés à fournir un aliment continuel aux passions d'un âge inconsidéré, et à substituer aux plus sacrés des liens les nœuds de leur intrigue.

L'histoire accuse la reine Mathilde d'avoir entretenu Robert dans sa révolte; elle l'aimoit plus qu'aucun de ses frères. De là ce manége secret pour lui faire passer des secours, pour lui donner par sa protection des partisans dans sa cause et des guerriers pour seconder ses efforts. Ce rôle, tout odieux, tout dangereux qu'il est dans les femmes, n'étoit point nouveau dans les cours.

Cependant Guillaume ne devoit point avoir d'ennemis à redouter dans un sexe dont il s'étoit déclaré si hautement le vengeur, qu'il avoit condamné par une de ses lois à la perte de son sexe quiconque violeroit une femme honnête.

La postérité jugeroit mal Guillaume, si elle réduisoit à son titre de *Conquérant* toute l'opinion qu'elle en doit avoir. L'usurpateur qui subordonne la justice à l'intérêt de son ambition, n'a garde de la dépouiller de tout son empire. Il la fait taire toutes les fois qu'elle peut lui nuire; mais bientôt il lui rend ses droits, lorsqu'elle peut consacrer et soutenir son ouvrage.

Guillaume, en Normandie, avoit fait admirer à toute l'Europe l'administration intérieure de ses états. Rendu au repos, après les secousses de la révolution qui fit passer dans sa main le sceptre de l'Angleterre, il fit jouir ses nouveaux sujets de la législation d'un gouvernement équitable, d'une

excellente discipline dans l'ordre civil et militaire. Les détails qu'en ont conservés les fastes de cette nation, honorent son gouvernement; et l'on dut voir alors avec quelque surprise ce que plus de cinq siècles après on retrouva avec horreur dans la même nation : un usurpateur assez habile pour donner aux monarques légitimes un modèle dans l'art de régner. Cet exemple se renouvela dans un monstre que la nation appela son *Protecteur*.

La suite de l'histoire nous entraîne vers les malheurs de Guillaume; mais il les dut presque tous à la violence de son caractère, à ce despotisme qui écrasa ses nouveaux sujets : le goût de la chasse, qui, dans un prince occupé de son gouvernement, ami de l'ordre et de son peuple, est un délassement nécessaire des travaux pénibles de la royauté, devient, dans un monarque de la trempe de Guillaume, une passion violente, qui ne connoît plus aucun frein. Il se trouve trop circonscrit dans ses plaisirs, il veut planter une forêt nouvelle; trente milles de terrain d'une belle contrée sont dévastés au premier ordre avec plus d'inhumanité que n'est saccagée une ville prise d'assaut. Les propriétaires sont expulsés, les maisons rasées, les jardins, les vergers, les moissons culbutés par la charrue, les monastères démolis, et trente-six églises principales sont, au rapport de Cambden, détruites de fond en comble.

Quelle inconséquence dans un prince, qui se déclare ailleurs partisan si zélé de la justice! Mais tout s'explique dans le caractère de Guillaume, et sa conduite envers son fils Robert achève de dévoiler son caractère.

MALÉDICTION

Prononcée par Guillaume le Conquérant contre son fils Robert, duc de Normandie (en 1079).

Cette voix de la nature, qui dicte aux pères tant d'attentions et de soins pour leurs fils en bas âge, qui leur fait oublier alors toute supériorité et toute distance, qui ne met dans leur bouche que les expressions de la tendresse pour encourager la timidité de l'enfance et pour s'attacher un jeune cœur, qui n'étend leurs bras que pour enchaîner les enfans par des caresses; pourquoi cette voix si touchante perd-elle son accent et son charme, sitôt que ces enfans deviennent des hommes, peuvent élever des prétentions et faire valoir des droits légitimes? Le voici. L'enfant très-jeune n'annonce point encore un héritier; et son état de foiblesse et d'ignorance ne le rend redoutable ni à l'esprit de propriété, ni à l'ambition, qui si souvent maîtrisent les pères.

C'est dans des passions contrariées qu'est la cause unique de la révolution qui s'opère alors dans la nature.

Parmi les princes, des intérêts plus puissans la font taire plus impérieusement encore. Le personnage d'un héritier ou d'un successeur présomptif ne peut s'y soutenir qu'à la faveur d'une modestie inaltérable, et que par les mesures de la circonspection la plus attentive et souvent la plus épineuse.

C'eût été demander beaucoup à un jeune prince, brave comme ses ancêtres, altier et indépendant par position, quoique doux et humain par caractère; mais éloigné de cette dissimulation froide, qui n'abandonna jamais Guillaume, et



MALÉDICTION PRONONCÉE
Par Guillaume, contre son fils Robert.

en 1079.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

consolida en Angleterre les succès de sa valeur. Robert avoit d'ailleurs à la Normandie un droit acquis et reconnu ; il pouvoit la demander à son père, sans anticiper ces jouissances que tout fils doit attendre au moins patiemment du cours de la nature. Sa demande n'étoit qu'une réclamation.

. Cependant c'est avec ces avantages que Robert se présente
. aux pieds de son père qu'il a terrassé, sollicitant avec larmes
. le pardon de sa méprise et plus encore du soulèvement qui
. l'a occasionnée. Le premier moment fut sans doute pour
. Guillaume celui du dépit et de la honte. Mais bientôt ce sen-
. timent fait place à toute la fierté du conquérant. Ses yeux
. étincellent de colère, son visage s'enflamme : pressé d'aller
. cacher sa confusion, il ne s'apperçoit pas que ce Robert,
. son vainqueur, lui prête son cheval, et lui sert d'écuyer
. pour le monter. Un regard féroce, un bras menaçant
. annoncent dans Guillaume une ame palpitante de fureur ;
. et c'est avec toute cette expression de la vengeance qu'en
. accablant de malédictions son fils, il désespère son repentir
. et sa soumission. .

Mézerai se trompe, en précipitant la réconciliation du père et du fils, que les historiens anciens et modernes n'amènent qu'à la suite de cette malédiction prononcée, et que l'on dut à l'entremise des seigneurs normands de la cour de Guillaume, et aux bons offices de la reine Mathilde, dont apparemment le roi n'avoit garde de soupçonner les intelligences avec son fils.

Mais qu'on ne s'y trompe point, le ressentiment du père a bien pu se refroidir, sans que le cœur du monarque ait abjuré son ambition et son avarice. Une dissimulation profonde couvre la conduite de Guillaume, dans ce pardon simulé ; il n'est pas sûr pour lui de demeurer brouillé avec un fils qui, par ses droits et l'ascendant qu'il a pris sur les Normands,

peut à son gré soulever ce peuple et se faire un parti considérable. La politique veut qu'il flatte l'ardeur guerrière du jeune prince, par quelque expédition importante. Malcolm, roi d'Ecosse, lui en fournit l'occasion.

Guillaume étoit devenu un prince trop puissant pour ne pas alarmer tous ses voisins. Le monarque écossois devoit souffrir impatiemment le voisinage d'un homme qui, presqu'au sortir de son vaisseau, s'étoit rendu maître de la plus grande partie des insulaires et la terreur de tous, et que quelques succès de plus pouvoient amener dans ses états. Il est pénible d'ailleurs d'être obligé de trembler devant un ennemi que l'on méprise. Quelle idée le maître d'un peuple, où le dernier des mendians ne sollicitoit alors une aumône qu'au nom du sang royal, dont il se disoit issu, devoit-il avoir d'un étranger, d'un bâtard, qu'il ne pouvoit regarder que comme un heureux aventurier, un général de fortune ?

Malcolm croyoit devoir inquiéter Guillaume par des invasions, pour n'en être point inquiété lui-même. Ce fut au-devant de ce prince que Guillaume envoya son fils Robert. On ne voit point qu'il s'y soit passé d'action sanglante ; mais le roi d'Ecosse fut obligé de se retirer aux approches de l'armée de Robert, de lui demander la paix et de la cimenter par un traité. Les Gallois donnèrent aussi de l'occupation au jeune prince, qui marcha contre eux, et les ramena si bien à leur devoir qu'ils se soumirent à un tribut annuel envers l'Angleterre.

On doit croire que la terreur devançoit tous les pas du duc de Normandie, s'il est vrai qu'il eût déja reçu le nom de *Robert-le-Diable*. Du Verdier prétend qu'il le dut à l'action qui se passa entre son père et lui au siége de Gerberoi ; et que de-là vint le *roman de Robert-le-Diable*. Ce roman connu a été écrit en vers par Jacques de la Hogue ; il est

resté



GUILLAUME LE CONQUÉRANT
Arrête Odon, son frere, Evêque de Bayeux.

en 1082.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

resté manuscrit. A l'égard de la vie de ce prince, elle est imprimée en prose. On sent combien l'histoire s'y trouve défigurée par toutes les fictions de la poésie.

Guillaume ne pouvoit pas toujours occuper Robert, et celui-ci, qui se sentoit soutenu de la France, vacillant dans sa soumission, ne cessoit de porter ombrage à son père. Un autre événement domestique attira l'attention du monarque.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Arrête Odon, son frère, évêque de Baïeux, quittant ses états, dans le dessein d'aller en Italie cabaler pour la papauté (en 1082).

GUILLAUME régnoit au temps où le génie des princes offroit dans leur conduite et dans leurs goûts mille contradictions étonnantes pour nos mœurs. On étoit cruel et hospitalier ; on étoit religieux dans les pratiques et barbare dans la vengeance ; équitable dans ses arrêts, injuste dans ses procédés. On étoit avare envers ses enfans, et libéral pour les églises. Guillaume sur-tout offrit plus d'un contraste de ce genre. Mais tout ce qui n'étoit point chez lui l'ouvrage des passions, présentoit le caractère du grand homme.

Le fameux *livre du jour du jugement*, Doom's Day-Book, qu'on retrouve encore dans l'échiquier, annonce l'administrateur attentif, qui pèse dans une juste balance la force des provinces, la valeur des terres, les fortunes des particuliers, pour établir ses ressources dans une sage proportion. Aussi se montra-t-il libéral, sans cesser d'être économe.

Politique habile, ce monarque eût désiré que sa conquête

opérât sur les peuples vaincus la même révolution qu'autrefois les Saxons avoient produite dans toute la Bretagne, en lui faisant recevoir leurs institutions et leurs lois, ainsi que leur langage. Alexandre, qui de son temps avoit adopté, dans le cours de ses conquêtes, les mœurs des nations soumises, blessoit la fierté de Guillaume. Il étoit encore plus près de cette époque, où les barbares sortis du Nord vinrent donner des maîtres aux Gaules, et en recevoir les lois et la civilisation. Cet ascendant des vaincus ne devoit pas moins révolter le génie altier du monarque anglois. Mais le prince s'apperçut bientôt qu'il est dans le caractère des peuples un écueil, où vient se briser tout le pouvoir du conquérant. L'Anglois-Saxon fut opprimé, et ne fut point détruit; il put plier sous le poids des armes, mais on ne put l'asservir aux institutions normandes. La puissance du conquérant ne s'étendit point au-delà des modes et du langage. Les peuples vaincus et vainqueurs se mêlèrent; mais les lois normandes, lois tyranniques et odieuses, s'effacèrent par l'impression des constitutions saxonnes, dont l'Angleterre offre encore aujourd'hui des traces.

De-là, nécessité pour Guillaume de contenir par la force et par l'oppression même, une nation qu'il ne pouvoit se flatter de régénérer par son génie. Toute espèce de grandeur, tant soit peu rivale, lui parut un monstre, même au pied de son trône : les priviléges furent abolis, les propriétés envahies, les richesses divisées; Anglois, Saxons, Bretons anciens, tout subit le même esclavage, et le pouvoir du glaive répara l'impuissance du sceptre. L'Angleterre fut en peu de temps hérissée de citadelles, et Londres vit s'élever au dessus de ses murs, cette *tour* célèbre, l'épouvantail de ses habitans.

Nul monarque ne fut à la fois plus puissant et plus riche

que Guillaume. Prince vigilant et sévère, capitaine brave et hardi, politique adroit, héros fortuné dans ses conquêtes, il marqua à l'Angleterre la première époque de sa grandeur; il lui donna cette puissante influence qu'a conservée depuis sa postérité dans le systême de l'Europe, sur ce trône où elle s'est maintenue.

Nous devions à nos lecteurs ce précis des mœurs et du génie de Guillaume, pour qu'ils pussent saisir la force de son caractère dans le trait de sévérité qu'il fit voir à l'égard de son propre frère.

Singulièrement ami de l'ordre, Guillaume crut que la police et la discipline ecclésiastique étoient dignes de son attention et de son zèle. Il trouva de grands abus en Angleterre, dont l'ignorance et la simonie avoient corrompu le clergé. Il eut à répéter dans ce royaume ce qu'il avoit si glorieusement opéré dans son duché de Normandie, qui étoit devenu pour la France la pépinière de savans et de vertueux prélats.

Persuadé des suites malheureuses de l'ignorance dans un ordre de citoyens destinés à propager avec la lumière de la religion, la perfection de la raison et de la morale, il crut qu'en rendant les ministres de l'église plus savans et plus appliqués, il les rendroit plus vertueux, plus exemplaires et plus efficaces. Ce fut le fruit de ses différentes écoles.

Mais le choix des prélats, cette charge si délicate pour un prince qui regarde les hommes revêtus de la prélature ou du simple sacerdoce, comme les officiers publics de la morale, ce choix fit la gloire de l'administration de Guillaume. Chaque époque de vacance, qui, d'ordinaire, produit autour du trône une explosion sourde de passions qui se disputent les prééminences et les richesses de l'église, dont à coup sûr les plus empressés sont les moins dignes; ce moment ne voyoit

rien que de calme auprès de Guillaume. Un conseil formé des hommes les plus sages, écartoit toute faveur, pesoit, balançoit tout mérite ; et d'après leur suffrage, le monarque ne donnoit à la religion que des ministres religieux. On sent qu'ainsi combattue, la simonie, ce vice si accrédité dans ce siècle de corruption et d'ignorance, ne soutint pas long-temps les regards du monarque anglois. Un exemple éclatant, pris dans sa famille même, annoncera toute l'inflexibilité de son zèle.

Guillaume avoit deux frères utérins, que lui avoit donnés sa mère d'un second mariage qu'elle avoit fait avec un simple gentilhomme nommé Herluin. Il en avoit eu aussi une sœur. Robert, l'un des deux frères, fut pourvu du comté de Mortain ; il fit l'autre évêque de Baïeux, puis comte de Kent en Angleterre. Odon, son second frère, plus propre par son génie à soutenir cette dernière qualité que la première, rendit à Guillaume d'importans services. On le vit un jour armé de sa massue, dans un moment critique, où l'armée du monarque plioit sous les coups de l'ennemi et menaçoit d'une désertion prochaine, s'avancer vers les soldats, le bras levé sur leur tête, les effrayer d'une voix tonnante, avertir Guillaume, qui, levant son casque et se faisant reconnoître, rallia bientôt les fuyards.

Odon fut le ministre de confiance auquel Guillaume confia le gouvernement de l'Angleterre, pendant son voyage de Normandie ; et qui, par la sagesse de son administration, justifia le choix du prince. Aussi jouit-il à la cour de la plus haute faveur. C'est à lui que la reine Mathilde donna cette tapisserie précieuse, ouvrage de sa main, qui représente la conquête de l'Angleterre ; cette autre pièce qu'on nomme encore aujourd'hui *toilette du duc Guillaume*, où l'on voit les habits que ce prince et sa femme portèrent au jour de leur

mariage : deux morceaux curieux, qui font encore partie de la décoration de l'église de Baïeux, aux jours des grandes solemnités.

Moins prélat, nous l'avons dit, que militaire dans ses maximes et sa conduite, Odon puisoit dans les honneurs une cupidité dévorante. La papauté lui parut le seul objet digne de ses poursuites; et cette idée ayant exalté son ame avide à la fois d'honneurs et d'argent, il avoit amassé des trésors qu'il devoit semer à profit pour son ambition, et rassemblé des troupes qu'il alloit conduire en Italie; croyant pouvoir marcher à la conquête du premier trône de l'église, comme Guillaume avoit préparé celle d'Angleterre. Des prédictions appuyoient sa confiance, quoique les astrologues qui l'avoient appelé en Italie, eussent anticipé de plus de trois années la mort de Grégoire VII. Plusieurs barons et le comte de Chester devoient être du voyage.

L'œil pénétrant de Guillaume, qu'on n'avoit point mis dans la confidence, déconcerta toute cette trame qu'il découvrit, et dont il résolut de venger le sacerdoce et l'honneur même de son sang. Des officiers furent envoyés pour se saisir de l'évêque : un ancien préjugé sur les immunités ecclésiastiques, arrêta leur bras. Guillaume l'apprend, et vient les rassurer en personne, sans décider la question. *Sachez*, dit-il en leur ordonnant de l'arrêter, *que je punis ici le comte de Kent, mon sujet, et non l'évêque de Baïeux.* Distinction qui, comme on le voit, prouve le peu de progrès qu'avoient fait les vrais principes. L'évêque fut emmené en Normandie, où Guillaume le retint prisonnier jusqu'à la fin de son règne.

On voit tout ce que ce monarque eût fait de plus grand encore, dans un siècle plus éclairé. Mais la carrière de Guillaume s'avançoit, et le tombeau alloit réduire au plus petit

espace le maître glorieux de tant de provinces. La passion des armes, qui chez lui s'étoit assoupie quelques années, se réveilla tout-à-coup pour la dernière fois, par un accès de vengeance. Une plaisanterie froide de Philippe, monarque françois, sur l'embonpoint de Guillaume, mit à celui-ci les armes à la main. *Quand ce gros homme fera-t-il ses couches?* dit Philippe, en raillant de Guillaume, qui menoit à Rouen une vie sédentaire. *Allez-lui dire*, répondit l'Anglois, *que ce sera en allant lui offrir à Notre-Dame de Paris dix mille lances au lieu de cierges, que j'irai faire auprès de lui mes relevailles.* Il ne tint que trop sa parole.

La ville de Mantes fut la première victime de son ressentiment: un seul jour la vit réduire en cendres; églises, monastères, rien ne fut épargné. Lui-même il commanda cette scène d'horreur. Mais bientôt froissé par un saut que fit son cheval, il se vit à sa dernière heure; et après s'être occupé de réparer ses cruautés et ses déprédations, il termina sa vie à Rouen, le 26 août 1088. De ses trois fils, Henri fut le seul qui accompagna ses obsèques, dans l'abbaye de Saint Etienne de Caen, que ce monarque avoit fondée. Gilbert, évêque de Lisieux, prononça son éloge funèbre. D'autres soins, comme on le verra, occupoient ailleurs ses deux autres fils.

Mais avant que d'entrer dans le tombeau, il fallut que le cadavre de Guillaume expiât par un affront public une de ses usurpations. *Haro!* s'écria Ascelin, fils d'un certain Arthur, en arrêtant la pompe funèbre. Il eût été dangereux de passer outre, sans payer la portion du terrain qu'alloit occuper le corps du monarque, et qu'il avoit envahie sur ce gentilhomme normand. Henri savoit qu'une pareille réclamation étoit un ordre aux magistrats de réprimer la violence, ou de la punir. Soixante écus donnés sur le champ par Henri, et la promesse d'en payer soixante autres, appaisèrent Ascelin. Etrange



HENRI, FRERE DE GUILLAUME II.

Se saisit de Conon et le précipite du haut d'une Tour.

en 1088.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

destinée d'un des plus puissans rois, à qui l'on conteste après sa mort six pieds de terre pour le couvrir. Heureux ce monarque, si son repentir put également couvrir ses autres injustices !

HENRI,

Frère de Guillaume II et de Robert, se saisit de Conon, chef des révoltés de la ville de Rouen, et le précipite du haut d'une tour (en 1088).

Les lois se taisoient encore au seul nom de celui qui, pendant sa vie, les avoit souvent violées. Guillaume, du fond de son tombeau, dictoit à l'Angleterre des arrêts qu'elle n'osoit enfreindre; et Robert, victime de la foiblesse des Anglois, qui crurent devoir servir les anciennes vengeances de Guillaume contre le duc de Normandie, qui avoit osé résister aux usurpations de son père, l'infortuné Robert se voyoit enlever par son cadet le droit de sa primogéniture.

Celui-ci avoit pour lui l'arrêt d'un partage inique porté par le feu roi. Les dernières volontés des souverains n'ont pas toujours été le moment brillant de leur règne, et plus d'une fois les sujets, après la mort de leur prince, se sont vengés sur ce dernier acte de leur despotisme, de ceux qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir de réprimer.

Guillaume *le Roux*, ainsi nommé de la couleur de ses cheveux, étoit bien éloigné de produire par son caractère et ses mœurs, dans les seigneurs et dans le peuple, cette fermentation qui peut quelquefois forcer les hommages et courber la loi sous l'empire de l'opinion. Pépin et Hugues Capet

avoient eu chez les François cet avantage, qu'ils durent à l'impression de leur piété, de leur prudence et de leur valeur. La cause de Guillaume n'avoit point de pareils appuis. Farouche et brutal, sans religion comme sans honneur, tout en lui repoussoit le cœur des peuples. Mais les dernières volontés de son père; mais plus encore le poids de la haute considération, de la vénération même dont jouissoit chez les Anglois le vertueux Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, instituteur de ce jeune prince, auquel il avoit conféré lui-même la chevalerie; peut-être aussi la célérité des démarches, entraînèrent la nation; et la pure faveur donna à Guillaume II une couronne qu'il ne pouvoit tenir de la loi, ni de son mérite.

Le crédit de Lanfranc, son mentor et son bienfaiteur, arrêtèrent quelque temps l'impétuosité des passions du nouveau monarque. Il eut même l'habileté de se faire des créatures, en versant dans le sein des pauvres, dans les abbayes et les églises, les trésors que son père avoit amassés dans Winchester. Mais on dut s'attendre qu'un si grand coup d'éclat retentiroit au loin, et qu'une pareille voie de fait en amèneroit bien d'autres.

Robert avoit pour lui la loi; il avoit de plus, dans un caractère franc et généreux, doux et facile, les qualités les plus faites pour contraster avec les vices de Guillaume. Tout en lui présageoit aux seigneurs d'Angleterre le gouvernement le plus favorable à leurs vues ambitieuses, tandis qu'ils ne voyoient dans la main de Guillaume qu'une verge de fer, telle qu'ils l'avoient sentie dans celle de son père.

Aussi l'orage se forma-t-il bientôt, et de la colère de Robert, et des passions des différens seigneurs qui s'empressèrent de lui donner un appui. L'évêque de Baïeux, l'ambitieux Odon, dont nous avons vu réprimer par Guillaume la cupidité

dité simoniaque, quoique rappelé par son neveu de la prison où il avoit langui, couvoit une haine secrète contre le pieux archevêque de Cantorbéry, dont le zèle avoit provoqué sa disgrace, et dont les vertus lui faisoient redouter à la cour un censeur sévère. La fortune de Guillaume-le-Roux étoit l'ouvrage de ce pontife, qui l'avoit consacré de sa main. Odon devoit à ce prince sa liberté; mais le ressentiment parla plus haut dans son cœur que la reconnoissance. Énergique dans ses tableaux, il peignit aux seigneurs anglois tout ce qu'ils avoient à redouter du caractère sombre et despotique de Guillaume; et toujours hardi dans sa résolution, il lui en coûta peu pour les séduire et pour les rendre parjures. Guillaume sentit bientôt que ce n'étoit pas le moment de brusquer l'orage : il lui convenoit de louvoyer. Il le fit avec prudence, et l'homme le plus entier de son royaume ne parla que de déférences et de sacrifices. *Jusqu'à ma couronne*, disoit-il à Roger de Montgommery, *je donnerois tout pour avoir l'amitié des braves seigneurs, auxquels mon père a confié ma défense.*

Les passions raisonnent peu. Les grands saisirent avec avidité dans les possessions et les richesses l'appât que leur offroit le prince; mais aucun d'eux ne parut approfondir ces démarches que la nécessité seule arrachoit à son caractère. La conspiration fut bientôt dissipée. Deux fois prisonnier, l'évêque de Baïeux renonça enfin à l'esprit de faction, et tout rentra dans l'ordre.

Heureux ce monarque, si les leçons du vertueux Lanfranc eussent continué de germer utilement dans son ame. Mais déja Guillaume avoit rebuté son zèle et sa morale; et, pour le malheur de cet empire, le prélat survécut peu à cette disgrace. L'église d'Angleterre perdit en lui un de ses plus grands pontifes, et l'état une de ses colonnes. Restaurateur

de la discipline et des dignités ecclésiastiques, qui s'étoient avilies; savant controversiste, célèbre par la réfutation des erreurs de l'archidiacre Béranger; régulier dans ses mœurs, ministre et ami de son prince, supérieur à toute considération étrangère au bien de l'état et à la gloire de son maître, Lanfranc fût mort irréprochable, s'il n'eût point dépouillé le fils aîné de Guillaume le Conquérant de son droit à la couronne. Un génie dominant au milieu d'une cour, est roi par mérite; et tout, jusqu'à l'autorité suprême, subit naturellement son impulsion. Mais sitôt qu'il disparoît, la médiocrité se relève, chaque passion reprend son poste et ses prétentions; le prince surtout, qui a eu de plus grands sacrifices à faire, se venge bientôt des entraves qu'il a reçues.

Tel fut le malheur de Guillaume, qu'à la mort de Lanfranc, toutes ses passions se déchaînèrent à la fois. Il envahit l'archevêché de Cantorbéry, et sa cupidité ne fit grace à aucun des bénéfices qu'il put engloutir.

Mais une autre amorce, plus puissante encore, se présentoit à son ambition. Il ne falloit rien moins que deux couronnes pour l'assouvir. Le projet est déja formé de passer en Normandie; et, s'il n'éprouve pas plus de revers que de remords, bientôt il aura dépouillé l'infortuné Robert. Spectatrice de ces divisions, qui assuroient son repos, la France n'avoit garde de prendre parti dans ces querelles. Robert réclame en vain son secours; Philippe a déja cédé aux intrigues et aux présens de Guillaume. Il falloit, pour sauver Robert, que Henri son frère, oubliant ses torts, n'écoutât plus que la pitié et la tendresse fraternelle.

Déja Guillaume arrachoit à la fidélité de leurs sermens les principaux sujets de Robert. Deux barons factieux avoient livré au monarque les places de Saint-Valery et

d'Albemarle (1). Rouen étoit au moment de lui ouvrir ses portes. Un bourgeois, nommé *Conon*, y entretenoit pour le roi un parti puissant. Tantôt il faisoit valoir les libéralités de Guillaume et ses promesses, tantôt il préparoit la défection du peuple, en le dégoûtant d'un prince dont la foiblesse et le caractère efféminé lui annonçoient peu de ressources. Henri voit son frère à deux doigts de sa perte, il entre dans Rouen, se saisit du factieux *Conon;* et, de la force de son bras, le précipite du haut d'une tour. Ce coup de parti fut décisif, et la ville rentra bientôt dans l'obéissance.

L'union des seigneurs des deux nations fit encore plus pour le salut du duc de Normandie. On se mit pour ainsi dire entre les deux frères, Guillaume et Robert; on les rapprocha par un traité qui leur partagea l'héritage de leur père à l'exclusion de Henri, de ce prince qui venoit de signaler si hautement et son équité et son amour fraternel. Douze barons de part et d'autre osèrent jurer et garantir un traité, qui réunissoit sur la tête du survivant des deux princes les deux couronnes d'Angleterre et de Normandie, et dépouilloit entièrement leur frère.

---

(1) Duchêne nomme d'Aumale.

LE ROI GUILLAUME,

Attaqué par deux cavaliers, et prêt à perdre la vie, s'écrie d'une voix menaçante : Arrête malheureux! je suis le roi d'Angleterre (en 1090).

HENRI, comme on le voit, ne marchoit qu'à pas lents vers ses hautes destinées; mais la force des événemens l'y portoit en dépit des passions de ses frères, et des factions diverses, en dépit même de ses malheurs. Henri ne pouvoit forcer Guillaume dans son île, et l'épée à la main, lui demander justice du traité de Rouen. Il trouva qu'il lui étoit plus facile de s'en venger sur Robert. Il choisit le Mont-Saint-Michel pour retraite, et, de cette place forte, il se met à ravager les domaines du duc de Normandie. Guillaume, qui sent que cette querelle lui est commune avec ce prince, vole à son secours; le fort est assiégé dans les règles : la valeur de Henri, l'attachement des assiégés, la nature de la place pouvoient fatiguer les assiégeans, quand la disette d'eau réduisit au désespoir l'infortuné Henri.

Deux traits que nous trouvons ici dans les deux princes assiégeans, offrent à l'histoire deux tableaux bien différens. Au milieu de cette scène d'horreur, que présentent de semblables hostilités entre deux frères, on est touché de voir Robert s'attendrir sur l'état de son frère, lui envoyer une provision d'eau, et même plusieurs pièces de vin pour sa table. On voit que Robert se rappelle dans ce moment le service essentiel que Henri lui avoit rendu, pendant le siége de sa capitale. Mais ce n'est qu'avec le pinceau de la fureur la plus sombre qu'on peut rendre la colère du farouche



LE ROI GUILLAUME, II. ATTAQUÉ PAR deux Cavaliers et prêt à perdre la vie.

en 1090.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Guillaume, qu'irrita ce procédé généreux, au point de s'emporter contre Robert et de l'abandonner tout-à-coup.

. Sans doute que le cœur de Guillaume s'ouvroit diffi- . cilement à la pitié. Mais il y eut un moment dans ce . siége, où son danger personnel lui arracha un procédé . d'une sensibilité louable. Ce moment alloit terminer au . Mont-Saint-Michel la carrière de Guillaume. Il s'avan- . çoit seul, avec cette hardiesse de bravoure qu'il montra . par-tout, pour observer à cheval les endroits foibles de . la forteresse. Deux soldats des assiégés fondent sur lui . à l'improviste et le renversent, sans le reconnoître. Un . d'eux avoit déja le bras levé pour lui plonger son épée . dans le corps : *Arrête, malheureux !* lui cria Guillaume, . *je suis le roi d'Angleterre, le frère de ton maître !* Ce . cri fut comme un coup de foudre, qui fit tomber l'épée . de la main du soldat. Le respect le saisit, et à l'instant . il relève le prince, et lui sert d'écuyer pour remonter sur . son cheval. Guillaume n'oublia point cette action, et, . après avoir récompensé le soldat, il se l'attacha pour tou- . jours. . Il faut que ce prince ait laissé une mémoire bien odieuse, pour que ses historiens relèvent une action aussi simple, comme un grand effort de vertu.

Enfin la fortune de Henri cède encore à celle de Robert. Chassé du Mont-Saint-Michel, il se retire à Domfront. Othon, nous dit Tacite, après avoir perdu une bataille importante, n'en voulut point tenter une seconde à laquelle l'engageoient les cohortes prétoriennes. *Il semble*, leur dit-il, *que la fortune et moi nous nous sommes assez mesurés.* Henri crut aussi en avoir assez fait alors pour cette déesse aveugle. On ne le trouve plus que comme auxiliaire dans l'armée du roi; c'est auprès de ce monarque qu'il pensa qu'en

sage politique, il lui convenoit d'observer les événemens; et Henri ne se trompa point.

Du caractère dont étoit Guillaume II, guerrier dans l'ame, toujours entreprenant, toujours dur et quelquefois barbare, il étoit difficile qu'il eût la paix avec ses voisins. Malcolm III, roi d'Ecosse, ne s'endormit point dans son absence. Le sachant en Normandie, il voulut recouvrer des provinces envahies par Guillaume-le-Bâtard. Le roi, qui apprend que Malcolm arrive dans le Northumberland, appelle à lui Robert, moins encore comme général auxiliaire que comme un ennemi secret, dont il ne peut s'assurer qu'en le retenant dans son armée. Une tempête maltraite les troupes des deux princes. Malcolm, qui ne crut pas devoir se compromettre avec eux, demanda à négocier. Ce fut le terme de cette guerre; mais le traité qui la finit ne fut pas de longue durée. Un autre événement pouvoit changer la face des choses. Guillaume, dans une maladie grave, crut toucher au moment de sa mort. Il donna aux frayeurs de l'avenir ce que jusqu'alors il avoit refusé à l'équité et à la conscience. Il se dépouilla des biens qu'il avoit pris au clergé. Protection, bonté, justice, humanité, il promit tout à ses sujets et à ses vassaux. Autant de promesses qui disparurent avec ses alarmes, comme le vœu du matelot s'évanouit et se perd avec l'orage.

Tant de vices avoient besoin d'être couverts de la réputation de sa bravoure. L'Ecosse le revit encore les armes à la main; mais triomphant cette fois avec éclat. Malcolm et Guillaume se brouillèrent de nouveau pour un hommage que celui-ci voulut recevoir dans Glocester, et non sur la frontière, ainsi que l'offroit Malcolm. L'Ecossois fut l'aggresseur, parce qu'il se crut lésé dans la dernière négociation. Mais Guillaume n'avoit point encore paru, que déja Moubray, comte

de Northumberland, l'avoit délivré de son ennemi au siége d'Annick, en le perçant de sa lance. L'Écosse perdit, dans le même jour, son roi Malcolm et Édouard, fils de ce malheureux prince, qui mourut ce jour-là de ses blessures; et trois jours après la reine Mathilde, qui ne put survivre à sa douleur. Guillaume laissa l'Écosse s'affoiblir par les divisions que causa la minorité des enfans de Malcolm, qui ne portèrent cette couronne, qu'après avoir vu leur oncle et un bâtard de leur père se l'arracher successivement. C'est dans cette guerre qu'un général du roi d'Écosse, nommé Gautier, fut récompensé de la charge de *Stuart*, ou lieutenant-général du royaume, titre dont il fit le surnom de sa famille, et où nous trouvons l'origine de l'illustre maison qui régna long-temps en Écosse, et un siècle entier sur toute la Grande-Bretagne.

Une action aussi importante que celle du comte Moubray, a sans doute des droits à la reconnoissance d'un prince; mais jamais elle n'a celui de combler la distance du sujet à son maître. Moubray se crut en quelque sorte l'égal de Guillaume, après l'avoir délivré de son ennemi; il trancha du souverain. Le roi, qui bientôt eut lieu de suspecter sa fidélité, marcha pour le punir. Le comte, voyant se décider une guerre dans les règles, s'élever même un nouveau fort pour menacer celui qu'il avoit choisi pour sa retraite, ne chercha plus son salut que dans la fuite; il y trouva des fers, dans lesquels il languit trente années, et mourut ainsi victime de son orgueil.

Enhardi par ce succès, Guillaume crut qu'il étoit temps d'en imposer aux habitans du pays de Galles, voisins fâcheux, le fléau de toute la contrée, sujets indociles, que la terreur avoit contenus sous Guillaume le Conquérant, mais qui ne croyoient pas devoir également respecter la puissance de son fils. Le monarque avoit tout ce qu'il falloit de bravoure pour les réduire; mais la nature, toujours plus maîtresse que les souverains,

avoit cantonné les Gallois derrière des rochers inaccessibles ; d'où ils n'échappoient qu'à travers d'épaisses forêts, dont eux seuls connoissoient les défilés. Les généraux en avoient tué un grand nombre, en les chassant comme des bêtes farouches ; mais Guillaume, qui les vit se reproduire en quelque sorte de leur destruction, pensa qu'il étoit plus sûr de les contenir dans leurs antres, que de prétendre les exterminer. Toute cette expédition se borna à élever de nouvelles forteresses.

C'est ainsi qu'il avoit échoué dans une nouvelle tentative contre son frère Robert. Les barons, qui avoient garanti l'exécution du partage, se présentèrent pour la maintenir. Guillaume eut beau en appeler à son épée et à vingt mille Anglois qu'il devoit armer pour soutenir ses prétentions. Cependant c'en étoit fait de Robert, si la France eût secondé ce monarque ; mais un nouveau refus de la part de cette puissance, intéressée à le contenir dans ses bornes, apprit à ce prince que sa politique étoit peu réfléchie et sa cupidité trop entreprenante.

Au surplus, Guillaume avoit choisi le personnage qui lui convenoit, en se montrant presque toujours les armes à la main. Ardent et impétueux comme son père, il avoit hérité de lui la bravoure, et le génie des conquêtes. Son talent lui donnoit en ce genre un rôle distingué parmi les plus grands princes de l'Europe ; mais oppresseur de ses sujets, et mille fois plus odieux que son père dans ses exactions, il n'eut pas comme lui l'art de se faire pardonner la dureté de son gouvernement. L'intérieur de ses états fut presque toujours l'écueil de sa gloire. Les religieux eurent à lui reprocher d'avoir traité leurs monastères comme des bourgades livrées au pillage. Les évêques durent censurer un prince qui laissoit vaquer les siéges, pour en engloutir les richesses ; mais son peuple, si souvent

souvent trompé par ses artifices, tous les jours victime de déprédations nouvelles, n'eut qu'un cri pour le dénoncer à la postérité, comme le fléau de l'Angleterre.

Quand le prince n'oppose aux gémissemens de son peuple qu'un cœur de bronze, tout n'est pas encore perdu pour les malheureux, s'il est un honnête homme en crédit à la cour du monarque; si surtout dans les pontifes qui l'approchent, la religion a formé de ces caractères fermes et intrépides, auxquelles elle ait donné de prévaloir sur les passions et de les enchaîner, par l'ascendant du zèle et de la sagesse. Tel étoit Anselme, ce respectable abbé du Bec, que Guillaume avoit fait archevêque de Cantorbéry, digne élève de Lanfranc, dont il rappeloit les vertus, et qui avoit opposé au choix du prince une forte résistance. Anselme voulut rappeler Guillaume à ses sermens, sur la protection et la justice qu'il devoit à son peuple, sur son respect pour les biens de l'église. C'étoit attaquer trop de passions à la fois, pour n'être point coupable aux yeux du monarque. Dès ce moment, Guillaume ne chercha plus qu'à l'éloigner. Bientôt Anselme lui en fournit plus d'un prétexte.

Rome étoit alors en proie à l'un de ces malheureux schismes, où sans doute la religion n'avoit rien à perdre en elle-même, parce que toujours elle plane sur les passions des hommes; mais où les chrétiens perdoient nécessairement de leur vénération pour la personne de ses ministres, quand ils y voyoient des agens serviles de la politique des cours. Anselme, abbé du Bec, avoit reconnu l'obédience d'Urbain; devenu primat de l'Angleterre, il ne varia point dans son hommage, et proposa aux Anglois de le reconnoître. Ce trait seul, qui dans un homme annonce du caractère et des principes, sert à le faire connoître. Guillaume, qui dans la suite le reconnut lui-même, trouva mauvais pour lors qu'An-

selme eût prononcé avant lui ; il travailla sur le champ à le faire déposer dans un synode, qu'il convoqua à Rockingham ; mais les suffragans du primat ne se laissèrent point corrompre. Guillaume changea de politique à l'égard d'Urbain, dont il permit que le primat reçût le *Pallium*.

Une autre querelle acheva de brouiller pour toujours le roi et Anselme. Qui connoît ce prince, d'après ses historiens, voit que le tourment de son avarice a presque toujours saisi les momens de repos que lui laissoit son ardeur martiale. On imagine bien que sa haine ne dut jamais être plus irréconciliable que lorsqu'il vit frustrer sa cupidité. C'étoit un parti bien violent pour Guillaume, que d'avoir laissé échapper de ses mains une grande portion des biens de l'archevêque de Cantorbéry, en donnant à ce siége un primat. Son avidité protesta bientôt contre un pareil sacrifice. Il ne demanda rien d'abord à force ouverte ; mais il exigea de l'archevêque un don de 1,000 livres d'argent, comme tribut de sa reconnoissance ; et quand celui-ci, bien loin de plier sa conscience à cette simonie déguisée, réclama du prince la restitution des domaines de son siége, qui restoient entre les mains du monarque, la colère de Guillaume ne garda plus de mesure, et le saint prélat, qui en prévit tous les orages, quitta l'Angleterre pour se rendre en Italie, d'où il vint fixer son séjour à Lyon, jusqu'à la mort du roi.

Cependant on cite de Guillaume II un trait de sagesse et de respect pour la religion, dont s'honoreroit une administration vertueuse. Deux moines viennent lui demander une abbaye vacante, après lui avoir fait offrir en secret de riches présens. Un autre religieux se tenoit à l'écart, sans rien avoir de commun avec leurs démarches. *Qu'offrez-vous*, dit Guillaume à ce troisième, *pour ce bénéfice? Rien, sire*, répondit-il au roi, *mon état ne me laisse rien à offrir*,



GUILLAUME II. FORCE LES MATELOTS
de mettre à la voile.

en 1099.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

comme en ce genre il ne m'a rien permis de désirer. Eh bien, dit le monarque, *je vous donne cette dignité que vous ne désirez point, et dont les autres se sont rendus indignes en la demandant.*

Il est tel siècle où ce seul acte donneroit une couleur morale à toute la vie d'un grand personnage. Mais l'histoire, qui plus anciennement a jugé Guillaume, n'a pas cru que ce trait pût adoucir l'horreur du tableau de son avarice, à laquelle une dernière époque va mettre le comble.

GUILLAUME II,

Apprenant qu'Hélie, comte de la Flèche, assiégeoit le Mans, entre en fureur, et court à toute bride, jusqu'à un port d'Angleterre, où il demande à s'embarquer. Les matelots lui représentent le risque d'une mer orageuse. Le roi les force de mettre à la voile, en leur disant : Vous n'avez jamais oui dire qu'un roi ait été noyé (en 1099).

C'EST au-delà des mers que se préparoit l'importante révolution qui devoit finir les malheurs de Henri, et se jouer des dispositions et des traités des princes, pour donner un maître à l'Angleterre. Un événement, qui seroit incroyable dans nos mœurs actuelles, mais que l'unanimité des historiens nous atteste ; un événement dans lequel il entra moins de réflexion que d'enthousiasme, et dont on ne peut faire sans restriction l'apologie ou la censure, mit en scène l'Europe entière dans un autre monde. L'éloquence d'un prêtre picard, nommé *Cucupiètre*, plus connu sous le nom de *Pierre l'Hermite*, fut le volcan qui ébranla

presque toutes les puissances. Sa première explosion se porta en Italie. Frappé de l'intrépide confiance, et entraîné par le zèle énergique du nouvel apôtre, le père commun des fidèles sentit s'émouvoir ses entrailles au récit de la servitude qui soumettoit des chrétiens au bras de fer du musulman. La politique humaine veut qu'Urbain ait habilement saisi, dans le projet de cette expédition, un moyen efficace d'étendre et de consolider les prérogatives de son siége. La pitié y voit un zèle religieux, que devoit enflammer la profanation de la Terre Sainte et les cruautés des Sarrasins. La philosophie, en approfondissant le génie du siècle et les intérêts des princes, reconnoît d'une part le goût de la chevalerie, et cette passion des grandes aventures, que devoient flatter les pélerinages et les guerres sacrées; de l'autre, l'habileté des principaux souverains de l'Europe à saisir et à favoriser une diversion, qui affoiblissoit le régime féodal et tendoit à appauvrir ces grands vassaux, ennemis de toute monarchie. L'équité pouvoit excuser ces émigrations de guerriers et leur entreprise, par le droit de représailles, qui leur permettoit de porter la terreur chez des peuples dont les irruptions avoient déja fait trembler une partie de l'Europe.

On peut dire que tous les contrastes possibles eurent leur rôle dans cette expédition ; zèle ardent et scandales d'éclat, piété et sacrilége, bravoure et foiblesse, noblesse de sentimens et lâches perfidies. Toutes les passions exaltées, s'échappant de l'Europe, transportoient six millions d'hommes dans la Palestine : incursions bizarres, où cependant la politique compensa plus facilement ses pertes, que ne le fit la religion. Le premier appel se fit en Italie ; mais l'Italie sembla se contenter de donner l'impulsion aux autres puissances. L'Allemagne, la Hongrie, la France et

la Lorraine, la reçurent plus efficace. Elle agit foiblement sur l'Angleterre, où l'exemple du chef l'empêcha de se propager parmi ses peuples. C'est juger bien sévèrement Guillaume, que d'attribuer à un caractère d'impiété le sang-froid qu'il conserva dans cet embrasement presqu'universel. Son avarice s'y décèle bien plus que l'irréligion, puisqu'elle a la force d'arrêter en ce moment cette impétuosité martiale, toujours si prompte à se signaler sur un champ de bataille.

Le foible Robert étoit bien plus de son siècle que le roi son frère. Sans activité pour faire mouvoir dans son duché de Normandie les ressorts du gouvernement, cette espèce de stagnation morale dans un prince voluptueux à l'extrême, produisoit en lui de jour en jour un nouveau dégoût de l'administration. Son courage, qui n'étoit point une vertu de principe, mais l'effervescence subite du sang et de l'imagination, ne s'éveilloit qu'à des scènes d'éclat. Guillaume savoit qu'avec de pareilles dispositions, Robert seroit bientôt entraîné au-delà des mers par ses goûts chevaleresques; et le monarque, en rusé politique, attendoit une proie qui ne pouvoit lui échapper. Robert vint la lui offrir. Chef de vassaux puissans, il ne pouvoit dans cette expédition se montrer à leur tête avec dignité, sans des frais énormes. Robert ne connut point d'autre parti que d'engager ou de vendre à Guillaume son duché de Normandie, pour quinze mille marcs d'argent. Le monarque avare n'eut garde de calculer sur ces offres. Robert aussitôt dépouillé alla porter en Orient un faste asiatique, une piété superstitieuse, le courage d'un lion, les mœurs d'un Sybarite et les pronostics d'une grandeur à son déclin, et qui devoit s'éclipser pour toujours.

Régent désormais, ou plutôt souverain de Normandie, Guillaume rappela bientôt sur lui l'attention de ses voisins. Un prince qui travaille à sa gloire, sait qu'il lui faut renou-

veler de temps en temps sa réputation, comme on diroit que le soleil veut nous attacher encore plus à admirer sa marche, en changeant si souvent d'horison et de théâtre. L'avidite de Guillaume eut bien autant de part que l'amour de la gloire aux nouveaux projets que lui suggéra la possession de la Normandie. A ce moment, commencèrent entre l'Angleterre et la France ces inimitiés aussi éclatantes, aussi tenaces que celles de Carthage et de Rome, plus durables par la consistance des deux états, quelquefois assoupies pour un temps, mais dont l'extinction totale ne sera que le produit du progrès des lumières et de la raison dans ces deux peuples.

Guillaume sortant de son île, pour venir prendre un second sceptre à côté des François, devoit ce semble borner sa politique à se maintenir dans ses nouveaux états et à faire tolérer son voisinage. Mais il en arrive tout autrement, sa cupidité s'exalte, à mesure que ses possessions s'accroissent; et, si les troubles qui agitent la France, dans les démêlés de son prince avec Rome, viennent à aveugler ce royaume sur ses intérêts, Guillaume ne se propose rien moins que d'arriver à la tête de ses troupes jusque sous les murs de sa capitale.

On verra dans la suite qu'un pareil projet a tourmenté plus d'un roi d'Angleterre. Celui-ci ne fut pas heureux pour Guillaume, qui débuta par réclamer dans le Vexin françois de ces anciennes prétentions, qui ne figurent bien que dans les manifestes, quand elles ne sont point appuyées de la loi du plus fort. Il trouva dans son chemin Philippe, qui toujours le surveilloit. On escarmoucha de part et d'autre, on ravagea quelques campagnes; de malheureux paysans furent, comme il n'arrive que trop souvent, la victime de ces essais militaires; et Guillaume, qui vit que Philippe le recevoit en bon ordre, fut trop heureux de finir par un traité, et de s'essayer à d'autres entreprises. Le pays de Galles ne lui fut pas plus

favorable. Il avoit juré d'exterminer tous les mâles de la nation ; et fut trop heureux, après quelques bravades, d'en retirer et d'en sauver les débris de ses troupes.

On peut croire que le bruit de ces disgraces avoit enhardi quelques vassaux du roi d'Angleterre. Au moment où il pouvoit se croire en paix, il apprend qu'Hélie, comte de la Flèche, a l'audace de se révolter contre lui ; et de vouloir former de ses petites possessions, à la faveur de l'appui qu'il tiroit de quelques seigneurs voisins, une souveraineté indépendante. Guillaume arrive, et, dès la première rencontre, le bat et le fait prisonnier. Guillaume, le tenant dans ses mains, se mit à le plaisanter sur ce que sa rebellion avoit de bizarre. Hélie, lui répondant sur le même ton, gagna si bien ses bonnes grâces, que le roi lui rendit sa liberté, à la prière du roi de France et du comte d'Anjou. Mais Guillaume étoit à peine rentré en Angleterre, qu'il apprend que ce seigneur de la Flèche, toujours remuant, porte la désolation ou l'effroi chez tous ses voisins. Le monarque, qui ne se possède plus, part à l'instant pour s'embarquer à Darmouth. Sa colère ne veut connoître aucun obstacle. Le temps se couvre, la mer mugit au loin. Le pilote effrayé lui-même, oppose à la vivacité du prince un danger imminent. Le roi brave et pilote et matelots, et déja monté sur le vaisseau : *à la voile*, leur crie-t-il ; *hommes foibles, que craignez-vous? Avez-vous jamais ouï dire qu'un roi ait été noyé?* Le vaisseau arrive bientôt à Harfleur, Guillaume vole au Mans, qu'il délivre du comte de la Flèche. Celui-ci alloit payer chèrement l'imprudence de sa révolte, quand une blessure que reçut Guillaume le contraignit de retourner dans ses états.

Sa présence auroit pu consoler ses peuples, si la dureté

lui eût laissé des entrailles pour les malheureux. La mer, qui venoit de franchir ses bornes, avoit causé dans la province de Kent les plus grands désastres. Le comté de Godvin, englouti par les ondes, ne laissa plus d'autres traces que ce que l'on appelle encore aujourd'hui les Sables de Godvin, *Godwin's Sand*. Une famine horrible avoit dévasté la ville de Londres ; c'est alors que Guillaume accabla sa nation d'impôts, pour achever de remplir la somme qu'il avoit donnée au duc de Normandie, son frère. C'est encore à cette époque, que fastueux à contre-temps, il pressa la bâtisse du pont de Londres et de la fameuse halle de Westminster.

On s'indigne, malgré soi, de la prospérité d'un tel prince. Odieux à ses sujets, il touchoit au moment d'en acquérir de nouveaux, dans la Guienne et le Poitou, que lui engageoit Guillaume, comte de Poitiers, pour fournir aux frais de la croisade. Un superbe armement naval étoit déja préparé pour cette paisible conquête. Le ciel en disposa autrement. Guillaume, presqu'à la veille de son voyage, chassoit au cerf en Normandie, dans la forêt neuve : Gauthier Tirrel, seigneur françois de sa suite, l'atteignit par mégarde d'une flèche lancée contre le cerf ; mais qui, repoussée par un arbre, frappa le prince et lui donna la mort. Cette forêt, qu'avoit plantée son père, en rasant des églises, en dépouillant mille malheureux, parut recevoir une expiation par cette mort tragique. Son corps, trouvé dans la forêt par des gens de la campagne, fut porté sans cérémonie à Westminster, et enterré dans l'église de Saint-Pierre.

Ce n'est point, selon quelques historiens anglois, la seule vengeance que le ciel ait tirée des déprédations de Guillaume-le-Bâtard. Leurs annales nomment un Richard, autre fils de ce prince, qui fut frappé de la peste dans cette forêt ; un de ses neveux, Henri, qui, dans une chasse, y fut arrêté par une



NAUFRAGE DE GUILLAUME FILS DE Henri I.

en 1120.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

une branche d'arbre à laquelle il mourut suspendu. D'autres écrivains y trouvent l'effet des malédictions prononcées par Guillaume lui-même contre une partie de ses enfans, et voient, dans la fortune de Henri, le prix de la piété filiale.

NAUFRAGE

De Guillaume, fils de Henri I. Le vaisseau qui portoit ce prince, de Normandie en Angleterre, échoue par la faute des matelots ivres. Le jeune prince, qui se sauvoit dans une chaloupe, entend les cris de la princesse Berthe, sa soeur, et de ses frères. Il fait approcher la chaloupe, qui se trouve à l'instant surchargée de tant de monde, qu'elle est engloutie par les flots (en 1120).

Le moment de la mort de Guillaume étoit précieux pour Henri. Son premier soin fut de s'assurer des trésors qu'avoit laissés son frère, et qui devoient produire plus d'effet que ses prétendus titres; d'écarter l'épée à la main le seul fidèle serviteur de Robert qui ôsât lui fermer le passage au trône, et d'enchaîner ensuite les seigneurs irrésolus par le prestige de son éloquence et de ses promesses.

Cette audace eut tout l'effet que Henri pouvoit en attendre. Cependant l'usurpation devoit être colorée, pour rassurer contre la crainte d'un parjure les seigneurs qui avoient garanti le traité de Guillaume et de Robert, pour appaiser dans les peuples le remords de leur infidélité, enfin pour tranquilliser la conscience du pontife qui devoit sacrer l'usurpateur.

Si l'on ne connoissoit tout l'art des passions pour donner

au sophisme les couleurs de la vérité, on seroit étonné que la primogéniture de Robert, né avant la conquête, eût pu devenir une arme contre ce prince, qu'on supposa n'avoir par sa naissance aucun droit à une couronne que son père ne possédoit point alors. D'autres, de meilleure foi, prirent pour un oracle du ciel une prédiction de Guillaume-le-Conquérant, au lit de la mort, dans laquelle il annonçoit à Henri sa grandeur future, qui devoit surpasser la puissance de ses frères, en réunissant dans sa main toutes les possessions de son père. L'abus d'un principe religieux légitima aux yeux des autres cette usurpation, comme une récompense temporelle de la piété filiale, qui avoit attaché Henri au tombeau de son père, tandis qu'un orage en éloignoit ses autres serviteurs, et qui lui avoit fait acheter de ses deniers le champ contesté, qui reçut les dépouilles du monarque.

Quoi qu'il en soit, Henri fut reconnu par les grands et le peuple. La voix du fidèle Guillaume de Breteuil, qui réclama les droits de Robert, fut sans force. Tout au plus elle provoqua une délibération infructueuse, où les titres du monarque légitime s'effacèrent par son absence, par la célérité des démarches de Henri, surtout par la crainte des guerres civiles, effrayantes pour un peuple qui cherchoit à respirer, après le règne de l'avare et farouche Guillaume.

Si l'Angleterre n'eût pas oublié alors le sang de ses anciens maîtres, si toujours une auguste origine supposoit une ame élevée, ni les titres de Henri, ni les droits de Robert n'eussent balancé un instant la réclamation du seul prince qui eût alors un vrai titre à cette couronne. C'est cet Edgar Atheling, petit-fils d'Edmond Côte-de-Fer, le seul héritier qui restât de la tige masculine des rois saxons; mais qu'un caractère foible et une funeste apathie retinrent tantôt à la cour

du duc de Normandie, tantôt au fond de l'Angleterre, dans une inaction et une obscurité déshonorantes.

On ne peut dire que la lâcheté et l'insouciance ayent également avili Robert, au point de le dégrader des droits de sa naissance. Sa bravoure, sa générosité, l'affabilité de son caractère lui donnèrent un tel ascendant sur les princes croisés, que la couronne de Jérusalem lui fut déférée par un vœu unanime, avant qu'on l'offrît à Godefroi de Bouillon. Mais d'une part l'amour du repos lui exagéra le poids de ce sceptre, et de l'autre la perspective du trône de l'Angleterre étoit bien de nature à décider son option. Cette perspective manqua ensuite son effet, en ce qu'elle parut moins agir sur l'ame de Robert à mesure qu'il s'en approcha. Parti de la Palestine, avec la réputation d'un des plus braves et des plus aimables guerriers, il vient s'endormir en Italie, dans le sein des plaisirs; il oublie la Normandie et l'Angleterre dans les bras de la belle Sybille, fille du comte de Conversana, aussi facilement qu'on vit dans la suite un de nos monarques perdre de vue sa couronne aux pieds de la belle Agnès. Mais Sybille, moins occupée qu'Agnès de la gloire de son amant, laissa Robert s'endormir un an entier dans le délire de sa passion.

Malheureusement le réveil fut tardif. Couronné depuis un mois par Maurice, évêque de Londres, Henri, quand son frère arriva, avoit mis tous les momens à profit pour consolider son usurpation. L'opinion avoit tout fait pour ce prince, il sentit qu'il convenoit à sa position de tout faire pour la flatter, et pour enchaîner par elle la fidélité des grands et du peuple. On réclamoit les lois vénérables d'Edouard le Confesseur, Henri en promit le prompt rétablissement. La noblesse écrasée par son père, sollicitoit ses anciens priviléges, le nouveau monarque la rétablit dans ses terres, en l'exemp-

tant du rachat. La petite noblesse obtint la permission de marier ses filles. De-là aussi cette charte de la liberté, qui n'ébauchoit encore que foiblement la prérogative étonnante que l'Anglois sut dans la suite se faire donner par ses princes. Le peuple se vit lui-même caressé dans les objets de son mécontentement; il eut le privilége d'avoir chez lui de la lumière, et la cloche tyrannique du couvre-feu cessa de l'inquiéter. Le clergé eut aussi sa récompense, comme il avoit eu son amorce; on renvoya l'évêque de Durham, ce ministre des violences et des usurpations du dernier monarque; et le vertueux Anselme, objet de la vénération des peuples, fut rappelé à la cour et dans son siége.

Quel aveuglement dans ces différens corps, si souvent trompés par le père et le fils, d'imaginer qu'un prince, qui dans son usurpation tranchoit aussi impérieusement sur les droits de son frère, dût respecter davantage des promesses arrachées au besoin qu'il avoit de ne trouver aucun obstacle, sitôt qu'il pourroit être parjure sans danger! mais alors la fierté du caractère anglois ne se dessinoit encore que foiblement.

L'ame foible de Robert se peint dans l'espèce de saisissement qu'il éprouve à son arrivée en Angleterre. Un lion déplacé par un renard, sentiroit à cette vue s'enflammer son courroux, se déployer ses forces, et son approche n'inspireroit que de la terreur. Robert ne parut connoître que la foiblesse et l'humiliation de son indigence. Soit pitié, soit affection pour leur prince, que sa douceur avoit toujours rendu cher au peuple, les Normands lui tendirent les bras, et le rétablirent dans tous ses droits. Robert, rentrant ainsi, sans coup-férir, dans son ancien patrimoine, dut apprécier la grandeur d'ame d'une nation, dont la fidélité se trouvoit supérieure à tous les revers de son ancien maître. Que falloit-il de plus pour enhardir ce prince à recouvrer l'Angleterre?

Mais quelle entreprise pour un homme dans qui le goût du plaisir et l'amour du repos ont émoussé toute l'activité des autres passions; et combien de princes eussent ainsi que lui manqué la fortune, si quelque ame fière ne se fût chargé d'avoir pour eux de l'ambition! Ranulphe, cet évêque de Durham, qu'avoit chassé Henri, soit vengeance contre ce monarque, soit zèle pour le duc de Normandie, vint rallumer un feu presque éteint. Robert, qu'il fit rougir de son inaction, secoua sa paresse; et, entrant dans tous les projets de cet ardent ministre, leva des troupes, prépara une flotte formidable, tandis que, par des négociations sourdes, il travailloit sous main les sujets de Henri, pour les rappeler à ses drapeaux.

Ce début eut le plus grand succès. Henri, qui vit déserter ses troupes au débarquement de son frère, put se croire mal affermi sur son trône. Il est telle nation, où l'enthousiasme de la sensibilité pour un prince malheureux eût consommé en sa faveur une révolution; mais, dans cette île où les intérêts se calculent plus sérieusement que le sentiment ne s'exalte, tandis que les armées des deux frères étoient en présence, la réflexion ramena les barons et les comtes à leur avantage personnel, au discrédit d'un prince trop ami du repos et appauvri par l'indiscrétion de ses prodigalités, à peser les suites d'une guerre où le vaincu chercheroit toujours à se relever de sa chute. On s'entremit pour réunir les deux princes : on prévit qu'une pension de trois mille marcs d'argent seroit pour l'indigence de Robert un appât plus puissant que l'espoir incertain d'une couronne, si d'ailleurs on lui conservoit son duché de Normandie. A ces conditions, les deux frères se rapprochèrent et parurent se jurer une éternelle amitié. On renvoya les troupes, et Robert retourna dans son duché.

Tout ce qui manquoit à l'ambition de ce prince, se trouvoit porté à l'excès dans Henri, qui, loin de laisser son frère jouir en paix des débris de la fortune, ne voulut y voir qu'une victime nécessaire à son insatiable cupidité. Tout ce qui s'étoit déclaré pour Robert fut proscrit, et des pardons simulés furent suivis de confiscations odieuses. Robert accourut en vain pour arrêter le ressentiment de son frère et réclamer la foi de leur traité; il le trouva inflexible, et bientôt il s'apperçut que lui-même étoit enveloppé dans la proscription. En vain il crut qu'en sacrifiant sa pension à l'avarice de son frère, il désarmeroit sa rigueur; Henri ne vit dans cette démarche qu'une foiblesse, qui l'enhardit à tout oser, pour dépouiller entièrement le malheureux duc.

Il est dans la nature des choses que celui qui recule attire sur lui son ennemi. Robert ne tarda point à avoir sur les bras l'armée de son frère, qui ne chercha plus qu'à se rendre maître de la Normandie, soit par force, soit par corruption; et ce dernier moyen ne fut que trop facile.

L'histoire des bons princes qui n'eurent en partage que de la bonté et de la valeur même, n'est point sans celle de leurs malheurs. Les François eurent un Louis le Débonnaire, recommandable par ces deux qualités, et qui n'est pas moins connu par les orages de son règne. C'est que la force d'un homme qui doit conduire et maîtriser les passions d'un peuple, n'est pas seulement dans son cœur et dans son bras: elle est singulièrement dans sa tête. Tour-à-tour à la volupté et à une dévotion minutieuse, le nonchalant Robert devenoit pour ses domestiques et pour tous les ordres de ses sujets un objet de mépris. Les premiers vexoient le peuple par de continuelles rapines, les barons étoient le fléau de leurs provinces; et le peuple, qui dans son oppression attendoit en vain sa ressource du trône, apprenoit, par sa fatale

expérience, qu'un prince foible est toujours le pire des tyrans, parce que l'exercice de son autorité est saisi par toutes les passions qui l'entourent.

Dans cet état de trouble et de désordre, les murmures des Normands se portèrent à l'oreille de Henri. Il étoit difficile que ce monarque avide résistât à l'appât d'une seconde usurpation et d'une conquête qui l'appeloit. Deux campagnes décidèrent du sort de Robert; et, dans la seconde, la bataille de Tenchebray, où ce duc fit des prodiges de valeur, le dépouilla à jamais de la Normandie. Prisonnier de son frère avec près de dix mille Normands, l'excès de son infortune, loin de l'abattre, sembla lui donner de la fierté et de la vigueur; il en usa pour se sauver de sa prison; mais, tel que l'oiseau, qui frappé par le chasseur, annonce en se relevant une dernière chute, Robert retombe presqu'aussitôt dans les mains de son frère, pour n'en plus sortir: Henri, après lui avoir fait crever les yeux, le fit renfermer au château de Cardiff, dans la province de Glamor-Grandshire, où ce prince mourut après vingt-huit ans de captivité.

Robert ne laissa qu'un fils en bas âge, Guillaume, qui trouva un asile à la cour de France et auprès du saint siége. Mais ces ressources, toujours subordonnées à la politique de ses protecteurs, n'aboutirent qu'à lui donner le comté de Flandre, qu'il perdit avec la vie, dans un combat contre le landgrave d'Alsace, son compétiteur, et par cette mort il consolida l'usurpation de son oncle.

Il s'en fallut bien que la carrière de Henri, si dégradée par l'inhumanité et l'injustice, fût un enchaînement de prospérités. Les derniers traits du tableau de son règne n'offrent plus guères que des revers. La querelle des investitures, qui brouilla si long-temps le sacerdoce et l'empire, et ne se termina avec l'empereur Henri V, qu'en le soumettant à toutes les prétentions

de Pascal, mit plus d'une fois Henri aux prises avec cet ambitieux pontife, dont l'ascendant, si redoutable alors aux puissances les mieux établies, l'étoit bien plus à un usurpateur, que le moindre soulèvement devoit effrayer, parce que lui-même avoit donné au peuple l'exemple de la révolte. Henri perdit, dans ces chocs violens et redoublés, le droit des investitures, et ne conserva que celui de recevoir le serment de fidélité, malgré la décision bizarre des casuistes du temps, qui trouvoient un sacrilége énorme à mettre les mains vierges d'un prêtre entre des mains laïques, selon eux profanées par les obligations du mariage.

Les lauriers de ce monarque, si souvent flétris dans les guerres de France, lui causèrent bien d'autres chagrins. Les pertes des villes d'Andely, d'Evreux, d'Alençon et de l'Aigle, qu'il se vit enlever sous ses yeux, le firent passer de la consternation aux tourmens de l'inquiétude et des remords. L'homme qui a violé toutes les lois du sang et de l'équité, peut-il se flatter qu'on les respecte à son égard! Il trouva des traîtres auprès de sa personne; et ses alarmes ne se calmèrent que par des châtimens tragiques. Maître enfin de lui-même, il marche à la rencontre des François, il les bat dans la plaine de Brenneville, près de Noyon; mais victoire infructueuse, qui ne permit pas à Henri de tenir la campagne contre Louis VI, quand ce prince l'envoya défier.

Henri touchoit au moment d'éprouver un malheur qui devoit être pour sa nation la source de longs désastres. Un fils né de son mariage avec Mathilde, sœur d'Edgar, roi d'Ecosse, changea par sa mort la face des événemens. Guillaume, ce fils unique, venoit d'être associé au trône, par la précaution de Henri, qui s'empressa de lui assurer la couronne, comme si par-là il eût pu empêcher qu'on ne se vengeât sur le fils des usurpations du père, ou si la foi des sermens, qu'il avoit si ouvertement

ouvertement violée, devoit après lui devenir plus sacrée dans la nation. Mais ce ne fut point des hommes que partit le coup funeste qui confondit toute la prévoyance du monarque. Le ciel qui, dans ces premières prospérités, sembloit avoir voulu récompenser la piété filiale, parut, dans un événement terrible, appesantir sur lui son bras pour punir l'injustice et l'inhumanité.

La paix qu'il venoit de conclure, le ramenoit en Angleterre avec ses enfans, dans deux bâtimens séparés. Pour lui, son trajet fut heureux. Il n'en fut pas de même du vaisseau que montoit le jeune Guillaume. Sa cour brillante, mais encore plus licencieuse, oublie l'impatience de Henri, qui les attend aux rives de l'Angleterre; princes, seigneurs, matelots, tout se livre à l'intempérance et à la plus horrible débauche, semblable à celle que le feu du ciel eut à punir dans le premier âge du monde. C'est au milieu de ce désordre qu'on signale le départ. Mais dans le trouble de l'ivresse, comment se frayer une route à travers des écueils si fréquens depuis la côte de Barleuf jusqu'au milieu du canal? C'est contre la pointe d'un de ces rochers que se brise le vaisseau de Guillaume. Ce prince saute aussitôt dans un esquif et gagne le large; mais des cris déchirans sortent du navire qui s'entr'ouvre, et le rappellent; il entend, il voit une sœur tendrement aimée, elle lui tend les bras et l'invoque contre la mort qui la menace. Le sensible Guillaume vogue vers le vaisseau, et la reçoit dans son esquif. Bientôt la crainte du trépas, le désordre qui s'est emparé de l'équipage, y précipitent toute la noblesse de sa suite, et dans un instant les flots ont englouti l'esquif, l'infortuné Guillaume, la comtesse du Perche, sa sœur, huit enfans naturels de Henri, et plus de cent soixante seigneurs, l'espérance de la nation. Henri n'apprend qu'au bout de trois

. jours cet horrible naufrage, par un boucher de Rouen,
. qui s'étoit sauvé sur un mât, avec le capitaine Fitz-
. Stephens. Celui-ci s'étoit précipité dans la mer, sitôt
. qu'il eut appris la mort du jeune prince, soit attache-
. ment pour lui, soit appréhension de la vengeance du
. monarque. .

Cette précieuse sensibilité de Guillaume s'est répétée avec encore plus de gloire et plus d'intérêt pour l'humanité, au mois de mai 1785, dans la mort tragique du prince Maximilien-Jules-Léopold de Brunsvick de Wolfembutel, frère du duc régnant. Ce prince périt en voulant sauver du naufrage des malheureux qui n'avoient d'autre titre à sa commisération que d'être des hommes.

Ce dernier désastre empoisonna les jours de Henri. Il s'y joignit de nouvelles alarmes, qui ne cessèrent, comme nous l'avons dit, qu'à la mort de son neveu Guillaume. Ses guerres, souvent renouvelées avec la France, ne furent pas sans échecs; et, pour comble de malheur, nous verrons que le succès des soins qu'il se donna pour rappeler la fortune dans sa maison par les alliances, ne répondit point à ses vœux. La mort vint, après trente-cinq ans de règne, couper la trame de cette vie, souvent illustre, et plus encore criminelle. Son éloquence imposante, son courage reconnu, son administration ferme et prudente, ne réussirent point à purger sa mémoire. Un plat de lamproie, mangé indiscrètement, trancha des jours déja abrégés par le chagrin, en 1135. Ses entrailles et son cœur furent enterrés à Rouen, où il se trouvoit alors. Son corps, porté en Angleterre dans le cuir d'un bœuf, fut inhumé dans l'abbaye de Reading, où l'avarice livra dans la suite son tombeau au pillage.



ETIENNE I. SE REND AU

Comte de Glocester.

en 1141.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

ÉTIENNE,

Dans une bataille auprès du château de Lincoln, ne veut se rendre prisonnier qu'au comte de Glocester (en 1141).

Isolé sur son trône par la perte de ses proches, Henri, long-temps avant sa mort, ne voyoit autour de lui qu'un vide affreux, un abyme où venoit se perdre le fruit de ses injustices et de ses cruautés. Quinze années, qui s'étoient écoulées depuis le naufrage de son fils, ne l'avoient point consolé, un nouveau mariage n'avoit point réparé ses pertes, et treize bâtards nés de ses concubines, ne lui avoient pas donné un héritier. Le grand maître des événemens, auquel il appartient de dissiper les projets des princes, comme le vent disperse la paille, s'étoit réservé de donner à ce monarque un successeur étranger à sa prévoyance.

Ce roi fut Etienne, comte de Boulogne, neveu de Henri par sa sœur Alix, qu'il avoit mariée avec Etienne, comte de Blois. Etienne n'étoit que le troisième des quatre enfans d'Alix, dont le premier, odieux à sa mère, fut exclu de tout partage. Le second succéda à son père dans le comté de Blois, et le quatrième, relégué dans l'ordre de Cluny, en fut tiré pour être placé sur le siége de Winchester. Celui-ci aura son rôle distingué dans le tableau du règne de son frère.

Etienne, élevé à la cour de France, dans la faveur de Henri, couvoit en silence auprès du trône les projets de son ambition. Vassal du roi de France par le comté de Boulogne, et de Henri par de grands domaines en Angleterre que Guillaume le Conquérant avoit attachés à ce comté, Etienne, dans la réunion de ces avantages, pré-

paroit les ressorts de son élévation, et couvroit l'ingratitude, sous le masque d'un attachement et d'une soumission hypocrites.

Si l'on en croit les historiens du temps, les préludes de la gloire à laquelle s'élevoit la maison d'Anjou, devoient être marqués par l'accomplissement des malédictions que prononça Mathilde d'Ecosse, première femme de Henri, lors de son mariage. Arrachée par le roi d'Ecosse, son frère, du monastère de Rumsey, où elle avoit pris le voile, on l'entendit protester hautement contre la violence qui forçoit sa main, pour l'engager dans une alliance sacrilége. Un concile même ne put calmer ses frayeurs. Sa piété, qu'elle crut outragée, n'eut que des anathêmes à prononcer contre la postérité qui naîtroit de ce mariage, et qu'elle dévoua à toutes les horreurs de la guerre. De-là, disent ces historiens, point de roi d'Angleterre, de cette race, qui n'ait eu, pour s'affermir sur son trône, à tremper ses mains dans le sang de ses proches. Mais a-t-on besoin de recourir à de pareilles causes, quand la nature même des événemens en offre de plus plausibles à l'écrivain philosophe ? C'est à l'instabilité des principes sur les droits de succession, c'est aux usurpations et aux parjures si multipliés dans ces siècles, qu'il faut attribuer les secousses violentes de cette monarchie, et les guerres de famille qui l'ont ensanglantée. En vain Henri, qu'alarmoient les grands domaines et le caractère souple et l'ambition d'Etienne, avoit fait prêter serment à sa fille Mathilde par tous les prélats et les barons du royaume; en vain avoit-il exigé du comte de Boulogne le premier exemple. La reconnoissance que celui-ci devoit à la mémoire de son oncle, se tut à la vue d'une couronne qu'il lui sembla facile d'enlever à une femme. Etienne savoit, par le début des derniers règnes, que l'activité et la promptitude de ses expé-

ditions pouvoient seules en assurer le succès. On pouvoit dire en effet que l'occasion et la fortune sembloient avoir fait un pacte, pour qu'elles seules pussent disposer de la couronne d'Angleterre. Étienne crut que la marche qu'il devoit tenir, étoit de brusquer leurs faveurs. Accrédité auprès des grands et du peuple par l'habileté de sa politique et par sa bravoure, il avoit d'ailleurs pour lui tout ce qui peut fixer les hommages: une taille majestueuse, une physionomie douce, un langage insinuant, et surtout le grand art de concilier les esprits et les cœurs.

Avec ces avantages, Étienne repoussé de Douvres et de Cantorbéry, ne s'amuse pas à disputer le terrain, et marche droit à la capitale. Le peuple se déclare le premier en sa faveur. Le clergé, d'abord alarmé sur le serment qu'il avoit prêté à Mathilde, ne tient pas contre l'adresse de l'évêque de Winchester à dissiper ses scrupules. De brillantes promesses séduisent les prélats, un ressort religieux achèvera de forcer leur hommage. L'ombre de Henri est en quelque sorte évoquée au milieu de cette assemblée indécise, mais déja parjure dans l'ame par la facilité qu'elle avoit à le devenir. Hugues Bigot, grand-maître de la maison du feu roi, jure que ce prince, au lit de la mort, mécontent de sa fille Mathilde, avoit déclaré le comte de Boulogne, son héritier. Les prélats sont gagnés, parce qu'ils veulent l'être, et une sorte de respect religieux pour la volonté équivoque d'un prince qui n'est plus, étouffe en eux la religion d'un serment qui subsiste dans toute sa force. Ce serment est aussitôt annullé par le prince d'Angleterre, Étienne est couronné, l'onction royale est tout son titre; et c'est du clergé que la nation reçoit ainsi son maître.

Les barons formoient un corps redoutable, mais qui ne le fut point pour Étienne. Plus lents à se décider, ils s'absen-

tèrent de la cérémonie du sacre ; mais ils ne donnèrent aucun signe de faction ni de résistance, et le monarque, déployant, ainsi que l'avoit fait son oncle, l'artifice des promesses, ne les trouva pas moins crédules et soumis. Ainsi, au défaut des titres que peut donner la naissance, Etienne obtint le sceptre de l'Angleterre, par la souveraineté naturelle que donnent le génie, un grand courage et une habile politique.

N'y eût-il que les conditions que firent tous les ordres de l'état, son orgueil dut être fortement révolté. Ici, ce sont les barons qui, pour le reconnoître, demandent à bâtir au sein du royaume autant de forteresses qu'ils y comptent de domaines ; et dès ce moment l'Angleterre, hérissée de donjons, présente une foule de souverainetés, qui ne laissèrent que l'ombre de la puissance royale, et donnèrent à la nation autant de tyrans que de châteaux. Là, le clergé ne veut lui prêter qu'un serment conditionnel, dont toute la force s'anéantira à la première infraction des priviléges de l'église. Enfin, c'est le comte de Glocester, fils naturel du feu roi, dont on devoit redouter les intrigues et le zèle ardent pour les intérêts de sa sœur Mathilde, et qu'Etienne n'attache à son parti, qu'en lui garantissant tous ses droits et ses domaines.

Ainsi le clergé rendu exempt de la juridiction civile, le peuple affranchi des impôts, la petite noblesse autorisée à chasser dans les forêts ; les grands, tolérés dans leurs vexations, dans le droit qu'ils s'arrogeoient de battre monnoie, dans le luxe des voitures et dans l'usage asiatique de ne paroître en public que portés sur les épaules de leurs esclaves, pour effacer la pompe du souverain ; tant de sacrifices furent le prix d'une couronne, dont ils achevèrent de ternir l'éclat, sans en assurer la consistance.

Etienne dut s'attendre que le comte d'Anjou, second mari de l'impératrice Mathilde, fille de Henri et seule héri-

tière de la couronne d'Angleterre, réclameroit les droits de son époux. Cependant une bataille fameuse, qu'on appela *le combat de l'Étendard*, parce que l'étendard royal y fut au centre de l'armée le point de ralliement, donna de la célébrité aux armes d'Etienne, contre les barons révoltés et les entreprises de David, roi d'Ecosse. L'archevêque d'Yorck, Trustin, enflamma le courage des guerriers. Cet évêque de Durham, Rodolphe, que nous avons déja vu jouer un rôle sous la cuirasse, anima les troupes au combat par une de ces harangues emphatiques, que l'histoire met dans la bouche des anciens capitaines.

Seigneurs anglois et normands, leur dit-il, *vous devant qui la France tremble, vous, auxquels l'Angleterre obéit, que révèrent Jérusalem et Antioche; élevez vos cœurs contre l'Ecosse votre sujette, qui ose entrer sur vos terres, violer vos temples..... redoutez-vous des hommes nus, des montagnards indisciplinés?... Mais déja ils s'avancent... marchez pour Dieu et votre patrie. S'il en est des vôtres qui meurent dans le combat, je les absous, au nom du Père dont ces Ecossois ont mis à mort les créatures, au nom du Fils dont ils ont profané les autels, au nom du Saint-Esprit, dont ils ont méprisé la grâce.* L'armée répond *ainsi soit-il.* On en vient aux mains, onze mille Ècossois restent sur le champ de bataille, David se retire en désordre, et fait ensuite sa paix avec le monarque.

Etienne respiroit à peine de cette glorieuse campagne, quand il se vit sur les bras le comte d'Anjou, Mathilde, leur fils Henri, qui fut depuis Henri II, soutenus des forces de Louis le Jeune. C'en étoit fait de la fortune rapide d'Etienne, si le roi de France eût persisté à soutenir la cause de Mathilde. Déja une grande partie de la Normandie avoit faussé son dernier serment, et la fidélité des barons d'An-

gleterre n'eût pas tenu contre les premiers succès d'une autre campagne. Etienne fut mieux servi par la négociation que par les armes. Louis le Jeune, aussi peu politique dans cette occasion, qui s'offroit de soustraire la Normandie à l'Angleterre, qu'on le retrouvera dans la suite à l'égard de la Guyenne, abandonna le comte d'Anjou pour le parti du monarque anglois. On cherche en vain la raison d'état d'une pareille défection, quand on sait que la fureur des partis qui désoloit et appauvrissoit alors l'Angleterre, ne pouvoit que servir les intérêts de la France. Mais il étoit dans le caractère de Louis de sortir des mesures d'une politique ordinaire. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, est que l'indiscrétion de cette démarche troubla pour long-temps le repos de ces deux empires. C'est-là qu'il faut chercher la première étincelle de ces guerres longues et animées qui les embrasèrent.

Le grand crédit qui a su donner une couronne, devient dangereux pour celui qui la porte, sitôt qu'il croit pouvoir oublier son soutien. Effrayé de la puissance qu'usurpoit le clergé, Etienne croit pouvoir revenir sur ses pas, abattre les forteresses des prélats, emprisonner les évêques de Lincoln et de Salisbury. La querelle s'engage aussitôt par la révolte de son propre frère, l'évêque de Winchester. On assemble un synode, où Etienne est sommé de se rendre. Ce prince eût succombé, s'il n'eût réduit ces prélats par la terreur de ses armes. Mais le légat irrité se ménage une autre vengeance. Mathilde, dont il prend les intérêts, est sollicitée vivement de se montrer aux Anglois, avec le duc de Glocester, son frère naturel. Reçue dans le comté d'Arundel, elle y attend les événemens des armes.

Etienne apprend que le château de Lincoln est au pouvoir des partisans de Mathilde, il vient à cette place et l'assiége. L'action s'échauffe entre le monarque et le comte

de

de Glocester, dont les troupes sont moins nombreuses; on se bat avec acharnement pendant quatre heures. Les deux ailes de l'armée royale mises en fuite, Etienne se trouve à découvert et environné de toute part; sa hache, dont il se sert avec intrépidité, se rompt dans sa main; son épée qu'il tire ensuite est brisée dans la mêlée; c'est avec le tronçon qu'il défend sa vie, lorsqu'une pierre, dont il est atteint, le renverse sur le champ de bataille. Relevé à l'instant sur ses genoux, il ose encore se mesurer avec la fortune; mais alors un chevalier, nommé Guillaume de Kains, s'élançant sur le roi, le saisit par le sommet de son casque, et lui mettant la pointe de son épée sur la poitrine, le menace de le tuer, s'il ne se rend. Etienne intéresse dans son malheur par la dignité qu'il oppose au glaive étincelant du chevalier. Ce n'est point à lui, c'est au comte de Glocester qu'il consent de se rendre. Celui-ci arrive, reçoit son prisonnier, et le conduit à Mathilde, dont l'orgueil dut être bien flatté de voir à ses pieds l'usurpateur, et de devoir à quatre heures de combat, un événement qui la rendoit souveraine d'un grand royaume.

Le malheur n'accabla point Etienne à demi. Si d'abord on donna quelque pitié à son infortune, on s'en repentit presqu'aussitôt; et la fière Mathilde, oubliant dans l'ivresse de ses succès, que les armes sont journalières, suivit aveuglément sa vengeance, en courant au trône qui l'attendoit.

L'IMPÉRATRICE MATHILDE

S'échappe du château d'Oxford, en traversant la Tamise, qui étoit couverte de glace. (Année 1142.)

Les grandes places ne donnent point les grandes qualités, elles les développent ; mais l'homme qui se trouve trop au-dessous de son rang, doit tout perdre à une disproportion sensible ; et l'on a dit de plus d'un prince, que la majesté du trône révéloit la médiocrité du souverain. Mathilde en fit l'épreuve.

Etienne, au fond de sa prison, avoit tout à craindre du parti puissant qui se formoit pour Mathilde. La Normandie s'étoit déclarée pour Geoffroi son époux. Le clergé, alors en possession dans ce royaume d'instituer et de destituer les monarques, étoit encore dans la main du légat, frère du malheureux Etienne, et dont le crédit seul pouvoit opposer à Mathilde une forte barrière. Sa prompte défection entraîna en faveur de l'impératrice tout l'ordre ecclésiastique, et de nouveaux sermens révoquèrent les premiers. Une démarche qui mérite d'être observée, est celle que fit auprès de son frère, dans la prison, le légat, évêque de Winchester, pour lui demander la permission d'obéïr à la fortune de Mathilde. Jamais cette déesse aveugle ne reçut un culte plus assorti à sa légéreté et à ses caprices.

Le clergé une fois déclaré, les barons plièrent ; la ville de Londres fit attendre long-temps son hommage. Enfin elle le rendit, et Mathilde n'eut plus d'ennemi qu'elle-même ; mais c'étoit de tous le plus à craindre pour la stabilité de sa fortune. L'oubli des injures, qui dans la morale chrétienne est une des



MATHILDE S'ECHAPPE DU CHATEAU

d'Oxford, en traverſant la Tamiſe.

en 1142.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

premières vertus, est en politique un moyen habile pour ramener des ennemis et se ménager des partisans. Mathilde prit une voie tout opposée dans le premier exercice de sa puissance. Les premiers coups de son autorité, dirigés par son orgueil ou son ressentiment, aliénèrent les grands auxquels il en coûtoit déja beaucoup d'obéir à une femme. Loin de revenir sur cette démarche indiscrète, elle crut en imposer à la multitude, en faisant porter au malheureux Etienne tout le poids de sa vengeance. Elle le fit charger de chaînes; et, par cette imprudence, elle intéressa la pitié de ses sujets au sort de l'infortuné monarque.

Londres fit quelques efforts pour la liberté du prince. L'épouse même du captif s'abaissa devant Mathilde, jusqu'à offrir sa retraite dans un monastère et sa renonciation à la couronne, pour prix de la liberté de son époux. L'aveugle et inflexible Mathilde repoussa avec hauteur une prière si intéressante pour son propre repos. Alors toutes ses démarches devinrent des faux pas, et il sembla qu'une force irrésistible l'entraînoit dans le précipice. Le légat, à qui elle devoit son élévation, reçut d'elle un refus aussi piquant qu'indiscret, à l'occasion d'une grace qu'il pensa pouvoir lui demander. Elle avoit donné à la ville de Londres et aux différens corps, de belles promesses; et dans sa fatale sécurité, elle pensa qu'elle pouvoit les démentir toutes. Le malheureux Etienne qui, sans doute, se croyoit oublié à jamais dans ses fers, étoit servi plus efficacement par l'indiscrétion de sa rivale qu'il n'eût pu l'être par une puissante armée.

Mathilde, successivement aux prises avec des succès inopinés et avec l'infortune, nous rappelle un spectacle majestueux que donna à l'Europe, il y a près d'un demi-siècle, une jeune impératrice opprimée par ses ennemis, sans ressource du côté de ses proches, de ses amis même qui l'abandonnèrent, et à la-

quelle il ne resta que le cœur de ses Hongrois, dont la fidélité fut son ouvrage; mais elle trouva dans elle-même, pour faire face à ces vicissitudes, le courage, la sagesse et la bonté.

La fortune a changé une seconde fois de drapeaux. L'évêque de Winchester, Henri, revient à la voix du sang et au devoir de la fidélité. Londres, la reine, quelques barons forment au roi un parti puissant. Le prélat fait de la capitale de son diocèse, le boulevard de ses forces. Mathilde s'y renferme et s'y soutient, jusqu'à ce que l'évêque, ayant fait mettre le feu à la ville, qu'il voulut punir de son attachement à l'impératrice, elle se voit forcée de se jeter dans le château. Contrainte de s'en échapper, elle perd, dans un petit combat, son plus ferme appui dans le comte de Glocester. Elle veut se retirer à Devises; de nouvelles alarmes ne lui laissent d'autre ressource pour tromper les sentinelles, que d'en sortir dans un cercueil avec l'appareil d'un convoi : terme étrange de cette royauté momentanée.

Mathilde pense en vain qu'avec le comte de Glocester, tout lui est rendu, jusqu'à sa fortune. Les Normands sont pour elle une ressource puissante, que le comte d'Anjou ne doit pas tarder à lui fournir. C'est dans Oxford qu'elle va attendre ce secours; mais c'est-là que sa destinée lui ménage un nouvel affront.

Etienne, qui venoit d'éprouver un échec en commençant la campagne, apprend que Mathilde s'est retirée dans Oxford. Il rallie ses troupes et entreprend le siége de la place. Deux mois d'une attaque opiniâtre épuisent les ressources de l'impératrice; elle demande à capituler; mais impatiente des délais de cette négociation, et plus encore outrée de dépit, en se voyant à la discrétion d'un vainqueur qu'elle avoit cru pouvoir humilier et outrager dans l'infortune,



THOMAS BECKET RENVOYE
les Sceaux à Henri, II.

en 1163.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

elle use, pour se sauver d'Oxford, d'un stratagême qui lui réussit. La rivière qui baigne cette ville, étoit alors couverte de glaces et de neiges. Mathilde s'habille de blanc, et fait habiller sa suite de la même couleur. C'est ainsi que pendant la nuit, elle traverse la rivière sous les yeux des assiégeans.

Un traité de paix termina tous les troubles, abandonna la Normandie à Henri, et lui assura, après la mort d'Etienne, la couronne d'Angleterre, dont on laissa le monarque jouir paisiblement. Cette jouissance fut de quinze mois, après lesquels Etienne finit son règne orageux, en 1154. Il fut enterré à l'abbaye de Feversham, qu'il avoit fondée.

Avec le nouveau règne, s'ouvrirent des scènes d'éclat, où l'Angleterre commença à jouer en Europe un grand rôle.

THOMAS BECQUET,

Archevêque de Cantorbéry, renvoie à Henri les sceaux, et la commission de grand-chancelier, sans avoir prévenu le monarque de cette démarche. (Année 1163.)

Au nom de cet homme si mémorable dans les fastes de l'église et de l'état, on se rappelle des époques malheureuses, qui ternirent la gloire d'un beau règne, et empoisonnèrent les jours d'un monarque que des qualités supérieures, un grand caractère, surtout une politique consommée, et d'importans services rendus à la nation, devoient mettre à l'abri des revers.

Plus riche en provinces qu'aucun de ses prédécesseurs,

Henri avoit encore l'avantage de réunir en lui seul ce que les Anglois avoient admiré dans plusieurs de leurs princes, la bravoure, l'affabilité, l'éloquence, la vivacité, la pénétration d'esprit, l'art de tirer parti des conjonctures les plus critiques. Il avoit au-dessus d'eux cette politique habile, qui le montroit également jaloux de maintenir son autorité, et de protéger la liberté de ses sujets, ce tempérament si délicat transmis à peu de ses successeurs.

Avec de pareils avantages, Henri dut trouver dans l'opinion et dans le cœur des peuples une route facile pour arriver au trône. On dut désirer son règne, et le moment où il fut couronné, parut assurer à la nation son restaurateur. Pour cette fois, on reconnut avec sincérité la religion du serment. Le nouveau monarque n'eut pas besoin d'accélérer sa marche pour saisir la couronne; il la trouva fidellement conservée, sans que les délais de son retour et les prétentions de Guillaume, fils d'Etienne, eussent causé parmi les seigneurs la moindre irrésolution. De plus, Henri étoit déja père, et par-là rassuroit les Anglois contre les troubles et les horreurs des guerres civiles.

Aussi jamais couronnement n'avoit excité parmi les grands et le peuple, une joie aussi vive. Il fut sacré à Westminster, par Thibaud, archevêque de Cantorbéry, environ un mois après la mort d'Etienne.

Il lui tardoit de justifier la haute opinion qu'on avoit conçue de son règne. Son premier coup d'autorité et de sagesse à la fois, fut d'effacer les traces de la foiblesse de l'ancien gouvernement. Il y réussit en purgeant ses provinces de ces bandes indisciplinées de Flamands et de ces *Cottereaux* vagabonds, qui causoient encore plus de ravages qu'elles n'offroient de ressources, lorsqu'elles venoient se mettre à la solde des princes. Henri montra qu'il avoit assez de ses sujets

pour la défense et la gloire de ses états. Un prince a déja gagné bien du terrain, quand il a su donner à sa nation une grande idée d'elle-même.

Pas-à-pas, Henri abaissa tout ce qui pouvoit offusquer la majesté du trône. Il rasa ces forteresses qui, dans le cœur du royaume, ne pouvoient être que l'asile de la révolte et du brigandage. Il fit rentrer dans sa main ces dons énormes que la foiblesse des trois derniers règnes avoit imprudemment multipliés. Il fit des exemples de cette juste sévérité jusques dans sa famille, et sur les seigneurs même attachés aux intérêts de sa mère ; persuadé que la reconnoissance n'oblige jamais un souverain à prendre avec son sujet une sorte de niveau. Dans sa marche imposante, il n'oublia point ce que ses voisins avoient distrait de ses anciens domaines. Un échange lui fit recouvrer sur le roi d'Ecosse trois comtés qui coupoient ses états. La terreur de ses armes, l'opinion de sa bravoure et de sa puissance, intimidèrent le duc de Bretagne, qui se trouva trop heureux de se ménager un aussi grand allié, en lui assurant, par un mariage, cette belle province.

Quel voisinage pour le roi de France, que celui d'un prince qui, par une ligne de plus de cent vingt lieues, le bloquoit, pour ainsi dire, dans ses états, si toutes les parties des domaines de Henri, nécessairement disjointes par la nature du régime féodal, eussent pu former un ensemble ! Malgré l'habileté du chef, jamais les membres de ces vastes domaines, dispersés en Angleterre et en France, ne purent faire cause commune, ni combiner leurs intérêts et leur direction. Certes, ce fut le salut de la France, dont le monarque avoit à se repentir de ses démarches inconséquentes, dans les secours qu'il donna successivement à deux rivaux, Etienne et le comte d'Anjou, et qui allumèrent dans le

cœur de Henri, fils de l'Angevin, une haine irréconciliable. On y trouvera, si l'on veut, la première étincelle de trois cents années de guerre, qui embrasèrent ces deux nations; mais c'est dans le mariage de Henri avec Eléonore de Guyenne, que la politique en découvre le foyer principal.

Les rois et les particuliers ont sans doute des vertus qui leur sont communes; mais la raison d'état, qui tient au bien général, peut quelquefois en modifier l'exercice. Le divorce de Louis VII avec Eléonore, put avoir un motif religieux; mais si l'on veut le voir par les yeux du sage Suger, on trouvera que l'inconduite de la princesse ne nécessitoit nullement un divorce, qui ne pouvoit causer que de très-grands maux. On devoit prévoir que la politique de Henri s'occuperoit bien plus du duché d'Aquitaine, qu'abandonnoit le roi de France, que de la vertu d'Eléonore.

Henri n'étoit encore que duc de Normandie, que, par son mariage avec cette princesse, il avoit déja réuni la Guyenne, le Poitou, la Touraine et la Saintonge. De là l'orgueil de la puissance dans ce prince, et dans Louis-le-Jeune, le dépit d'une conduite imprudente, les armèrent l'un contre l'autre. Des alliances les rapprochèrent quelquefois, des trèves suspendirent leurs coups réciproques; mais des campagnes dévastées, des villes détruites, des batailles sanglantes, attestèrent en eux une fureur persévérante pour se nuire.

Ce que souvent Louis n'osa tenter à force ouverte, il l'essaya par des entraves qu'il donna à Henri, soit en fomentant des divisions, soit en prenant parti dans les querelles qui naissoient au sein de l'Angleterre. On verra la politique du monarque françois dans la protection qu'il accorda à l'archevêque de Cantorbéry.

Thomas Becquet, un de ces hommes qui naissent d'eux-mêmes, s'étoit élevé par son mérite aux premières dignités du

du second ordre dans l'église d'Angleterre, et s'y montroit toujours supérieur à son poste. Génie vif et pénétrant, ardent à former des entreprises, habile à les conduire, ferme à les soutenir dans les contradictions; esprit droit, mais de cette rigidité de principes que la politique n'adopte pas toujours; ame d'ailleurs vertueuse et pleine de candeur. Tel étoit Thomas, quand le coup-d'œil perçant de Henri découvrit en lui l'homme d'état, et crut y appercevoir également l'ami de confiance. Le monarque n'hésita point à lui conférer la première dignité du royaume, dans la place de chancelier, et le poste le plus intéressant aux yeux d'un père, dans celle de gouverneur de son fils.

Magistrat intègre, exact et vigilant, Becquet justifia le choix du monarque. Il eut cette sévérité et cette application qui maintiennent le respect pour les lois, cette prudence qui n'en réforme qu'avec circonspection les abus, cette gravité qui, dans le magistrat, annonce au peuple une espèce de sacerdoce : gouverneur du jeune prince, il ajouta à d'excellentes leçons, l'exemple de l'amour et des complaisances pour le monarque. Courtisan, il eut ce luxe qui devient une sorte de magie pour subjuguer le peuple; il eut ces grâces qui font dire au P. d'Orléans, qu'il tenoit quelque chose du favori. Militaire de réputation, il s'en étoit fait une brillante dans la guerre du Languedoc. Que de différentes têtes pour un seul homme! On verra cependant que cet homme, de toutes les places et de tous les mérites, parut déplacé.

L'archevêché de Cantorbéry vient à vaquer. Henri ne voit que Becquet qu'il puisse revêtir de cette dignité éminente. En vain tout ce qui environne le prince s'efforce de l'éclairer sur les suites d'un pareil choix. Le monarque ne peut croire qu'un homme puisse cesser de se ressembler à

lui-même, et que celui qu'il trouve, dans la vie privée, flexible comme un roseau, puisse jamais opposer une barrière à ses entreprises et à ses volontés. En vain Becquet lui-même représente à son maître, avec une noble franchise, que son choix s'égare, et qu'après une pareille métamorphose, il risque de ne plus trouver dans le pontife le ministre qu'il a chéri et l'ami complaisant du prince. Henri persiste, Thomas est élu avec solemnité, il reçoit de l'évêque de Rochester l'ordre de la prêtrise, et le lendemain sa consécration par les mains de l'évêque de Winchester.

. C'est à ce moment que durent se dessiller les yeux du
. monarque. Becquet, revêtu de ses habits pontificaux, n'est
. déja plus le même homme. Un visage vénérable, mais aus-
. tère, efface toutes idées du courtisan toujours affectueux.
. Il se fait apporter à l'instant les sceaux et tous les attributs
. qui décorent le chef de la justice. Ses yeux élevés au ciel,
. parcourant ensuite le sanctuaire, s'abaissèrent sur ces
. ornemens d'une pompe mondaine, dont les obligations lui
. semblent trop contraster avec les engagemens du pontifi-
. cat. D'un coup-d'œil ferme et déja trop éloquent pour qu'on
. pût s'y méprendre, il fait éloigner toute cette ancienne déco-
. ration qu'il veut qu'on remette au monarque. . Henri ne s'y
trompa point, et fit plus qu'entrevoir la révolution qui s'étoit faite dans le génie de son ancien chancelier.



THOMAS BECKET EST

Aßaßiné à l'Autel

en 1170.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

THOMAS BECQUET,

Archevêque de Cantorbéry, est mis à mort par quatre officiers de la cour de Henri, dans son église primatiale, à l'heure de vêpres, et au milieu de son clergé, qui s'étoit efforcé de repousser ces meurtriers, auxquels le saint prélat voulut qu'on laissât toute liberté (en 1170.)

LES idées de Henri s'agrandissoient sous la couronne; s'il ne put croire que rien ne contrarieroit son ambition, il éprouva du moins que rien ne résistoit impunément à ses projets. Le sort de Thomas Becquet en fut une preuve déplorable; mais cet événement que nous avons à peindre, fut précédé d'un autre de la plus grande importance pour la couronne d'Angleterre, et qu'il convient de rappeler, pour mieux établir le caractère de Henri, et le crédit extrême que la cupidité et l'aveugle ambition des princes donnoient alors au clergé.

L'Irlande, que Henri trouvoit dans son voisinage et qu'il voyoit divisée par des factions, partagée en grandes et petites souverainetés qui s'affoiblissoient par leur choc, lui sembla une conquête facile. Il n'en falloit pas davantage pour amorcer sa cupidité. Mais un souverain même respecte assez l'opinion, pour ne point troubler des propriétés sans prétexte. Henri en trouva dans les secours que des princes irlandois avoient fournis fréquemment à son rival; et dans un temps où les souverains eux-mêmes donnoient aux papes la plus grande

influence sur les couronnes, il falloit bien mettre le chef de la religion à la tête d'une pareille entreprise.

Adrien IV, qui occupoit alors la chaire de Saint Pierre, étoit Anglois; mais de plus il n'avoit garde de déroger à l'autorité qui avoit rendu ses prédécesseurs arbitres de la couronne d'Angleterre. C'est par l'ascendant de ces pontifes que Guillaume le Conquérant et les autres princes des trois maisons françoises qui s'étoient placés sur ce trône, avoient subjugué la nation. Un chapelain du roi fut chargé d'allumer le zèle du pape sur les dangers de l'irréligion et de la corruption totale des mœurs qui menaçoient l'Irlande, et sur la nécessité d'un conquérant réformateur.

Un bref imposant fut l'explosion soudaine de ce zèle ardent et impétueux. Henri reçut ainsi sa mission et son apostolat militaire pour la réformation des vices et l'accroissement de la religion dans cette île. Un anneau joint au bref, lui en donna l'investiture, sous la condition d'un tribut annuel, qui rendroit cette province feudataire du saint Siége. Qui doit plus frapper le lecteur, dans une pareille entreprise, ou du simulacre religieux dont usoient ces deux puissances pour colorer une usurpation, ou de la force de l'opinion, qui leur prêtoit de pareilles armes? Le bref n'eut cependant point un prompt effet; et il fallut à Henri plusieurs années pour réduire cette province. L'Irlandois ne vit pas les enfans des Dieux dans les généraux et les soldats de Henri, comme le Péruvien dans ceux de Pizare, quoique l'un et l'autre eussent reçu du pape une semblable mission.

Pendant que Henri faisoit jouer en Irlande tous les ressorts de sa politique, elle échouoit, au sein du royaume, contre le caractère du primat, archevêque de Cantorbéry. On n'appréciera jamais bien les procédés de Thomas envers le roi, qu'en se formant une idée du crédit prodigieux que les princes

eux-mêmes avoient laissé prendre au clergé, dans ces siècles où l'on étoit bien loin de cet esprit de sagesse qui a fixé les principes sur la nature de la puissance séculière et de l'autorité ecclésiastique, et sur l'exercice de ces deux pouvoirs. Mais de plus, on auroit tort de ne voir dans le primat que l'opiniâtreté qu'il opposa à son roi, sans combiner cette rigueur excessive, ainsi que les écarts qu'elle semble offrir, et qui tenoient au temps, avec la droiture du zèle, la candeur, le désintéressement et la charité héroïque de ce pontife, qui ont décidé le culte de l'église, sans qu'elle ait trouvé de contradicteurs dans les monarques eux-mêmes.

Mais, comme les abus de l'autorité ou du crédit ne s'élèvent jamais au-delà d'un certain point, où leur éclat avertit du danger de les souffrir, et où cette crainte conduit souvent à l'autre extrême, il arriva en Angleterre ce qu'on a vu plus d'une fois ailleurs, où l'on crut devoir reprendre beaucoup plus qu'on n'avoit cédé.

Henri, qui devoit tant au clergé, commence à craindre son influence, qui embarrassoit souvent la puissance laïque, à laquelle elle déroboit ses justiciables, et l'autorité des seigneurs qui en recevoit des entraves. Son premier pas fut un écart; soit que ce prince trouvât plus son compte à placer dans l'église des sujets corrompus, qui sont toujours des ames foibles; soit qu'il voulût faire connoître que son pouvoir étoit au-dessus des règles, il fit de mauvais choix, il les multiplia au point de révolter le vertueux prélat. Thomas l'en reprit en présence des évêques, et ce moment détermina une faction. Les évêques se partagèrent. La politique dévoua les uns à flatter et à seconder le ressentiment du monarque, et les vertus de l'archevêque lui donnèrent dans les autres des partisans de son zèle.

On s'étonneroit aujourd'hui de voir deux clercs homicides

punis par de simples peines canoniques, et soustraits à la puissance laïque, en vertu de leurs priviléges. On peut même croire qu'alors (car la raison est de tous les siècles) une prétention aussi opposée au pouvoir temporel, dut donner des ennemis au primat. Mais la sainteté et la droiture de Thomas purent excuser ou même consacrer auprès du peuple, cet excès de zèle qui tenoit au préjugé du temps.

Il se forma une assemblée à Clarendon. On y confirma le droit du prince sur les élections aux bénéfices, la soumission des clercs à la justice royale, la nécessité du consentement du monarque aux excommunications fulminées contre ses officiers; on y maintint le serment de fidélité; et la sagesse de ces articles, connus sous le nom de *coutumes royales*, eut le vœu de l'assemblée. Thomas lui-même les adopta; et pour le bien de la paix, promit de les observer, sur la foi du serment. Mais bientôt on lui en fit appréhender les conséquences de la part d'un prince entreprenant; il révoqua son adhésion, il crut même devoir s'en punir par la suspension de l'exercice de ses ordres.

A cette rétractation, la colère de Henri ne connut plus de mesures. Cité dans un concile, Thomas s'y voit condamné. Il quitte l'Angleterre pour se retirer en France, et cette fuite le rend encore plus coupable aux yeux du roi. La France l'accueille; le pape le nomme son légat en Angleterre. On auroit peine à concilier cette commission avec une sage politique, si l'on ne présumoit que le pape voulut par cette étendue d'autorité, le soustraire à celle des évêques ses rivaux. Cependant Louis VII réconcilia Thomas avec son roi, et tout sembla rentrer dans l'ordre.

Ce calme fut de peu de durée. Thomas avoit prévu son sort, et son inflexibilité persévérante en accéléra l'instant fatal. Jamais le roi, ni son fils, ne purent le résoudre à lever les

censures qu'il avoit portées contre trois évêques, à moins que ces prélats ne se soumissent à la volonté du pape, promettant d'imiter alors à leur égard la clémence du pontife.

Henri étoit d'un caractère violent, que la moindre contradiction révoltoit jusqu'à la frénésie. On sait qu'un jour, irrité contre un seigneur qui vouloit justifier le roi d'Ecosse, il entra en fureur jusqu'à jeter son bonnet, son ceinturon, déchirer ses habits, et mâcher la paille de son lit. Qui sait si Thomas, se présentant avec les évêques qui le dénoncèrent, n'eût pas été victime du premier? Mais si l'absence du primat épargna ce crime au prince, l'emportement du monarque le rendit complice d'un forfait. *Malheureux que je suis*, s'écria-t-il dans sa colère; *quoi! parmi tant d'hommes comblés de mes bienfaits, il ne s'en trouvera pas un qui me délivre de ce prêtre séditieux, ennemi du repos de mon état et des droits de ma couronne?* Faut-il que les rois, si peu secondés quelquefois pour le bien, lorsqu'ils le commandent, soient si efficaces au premier accent de leurs passions?

La perte du primat est résolue. Quatre de ces hommes que les princes trouvent si facilement à leur cour, toujours prêts à déshonorer leur maître, si l'ambition ou la cupidité les y intéressent, se concertent et partent pour l'Angleterre. Leurs noms méritent d'être dévoués à l'infamie: Hugues de Moréville, Guillaume de Tracy, Richard Breton, et Regnault de Falsours, oubliant leur naissance, pour le plus lâche attentat, descendent à Cantorbéry, au palais du primat, où ils l'accablent de reproches et de menaces. Le sang-froid et l'intrépidité du primat ne les déconcertent point; ils ne le quittent que pour se dépouiller de leur robe, qui cachoit la cotte de mailles dont ils étoient couverts, les épées, les flèches et les haches dont ils étoient armés. Le pontife venoit de se rendre à vêpres dans son

. église. Un des meurtriers veut l'arracher de l'autel ; le
. primat attend l'effet des menaces, en leur défendant de
. maltraiter les siens. A l'instant Regnault tente de lui porter
. à la tête un coup qu'arrête Edouard Grim, un de ses clercs ;
. mais aussitôt Thomas tombe sans vie sous le fer des assas-
. sins, et ensanglante de sa cervelle le pavé du sanctuaire.
. Le palais est aussitôt livré au pillage, et l'on va porter
. au roi, en Normandie, cette affreuse nouvelle. .

Sans doute qu'avec un caractère flexible, un zèle plus modéré, le saint pontife eût épargné à son siècle cette scène sanglante et sacrilége, dont les regrets et la pénitence de Henri n'effaceront point l'horreur. Depuis ce moment fatal, les dix-neuf années du règne de ce monarque se passèrent dans l'humiliation et le mépris. Accablé de la haine de ses enfans et de ses sujets, en proie à l'inquiétude et au trouble continuel des factions et des révoltes qui l'environnèrent, maudissant sa famille et le jour de sa naissance, jusqu'au moment où le ciel cessant de le frapper, il termina sa carrière dans les larmes du repentir et l'exercice de la pénitence.

RICHARD,



RICHARD CŒUR DE LION EST

Fait Prisonnier par les ordres de Léopold.

en 1192.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

RICHARD,

Passant par l'Autriche, déguisé en templier, est reconnu à sa bonne mine et à son anneau. Il est fait prisonnier par ordre de Léopold, duc d'Autriche (en 1192).

Au surnom de *Coeur de Lion*, donné à Richard, qu'on n'imagine pas que les contemporains de ce prince ayent voulu marquer en lui une bravoure aveugle et brutale, qui semble bien plus un instinct qu'un courage réfléchi, ou cette témérité entreprenante, qui, comme on l'a vu depuis dans le héros momentané de la Suède, ne connoît point d'obstacles. Richard, quoi qu'en ayent dit plusieurs historiens, joignoit à une vraie bravoure le discernement et les mesures d'un excellent capitaine, et à l'activité dans les entreprises l'intelligence des ressources. Pour ne le voir qu'en beau, il faudroit oublier ce génie inquiet qui l'attachoit à toutes les occasions de s'illustrer, cette vanité qui le rendoit injuste envers ses compagnons d'armes et de bataille, ainsi que cette jalousie importune, qui lui faisoit toujours voir sa gloire affoiblie par toute espèce de succès étranger.

Ce coup-d'œil juste peut servir à apprécier la conduite de Philippe envers Richard, et diminuera les torts du monarque françois sans les effacer.

Nous ne parlerons de son couronnement, qui se fit avec la plus grande pompe, que pour rappeler la scène désastreuse du festin qui le suivit. Ce jour étoit un dimanche, jour que le peuple juif regardoit comme fatal à la nation, en se rappelant sa servitude en Egypte. Il le fut à Londres. Un édit du nouveau roi avoit interdit aux Juifs de se

trouver au palais. Quelques-uns se mêlèrent dans la foule et furent reconnus. Un soufflet ouvrit la scène, et devint le signal pour se jeter sur tous ceux qu'on put découvrir. Le tumulte se communiqua bientôt à Londres, et le peuple crut offrir à son roi un tribut agréable, en faisant de tous les Juifs qui se rencontrèrent un horrible carnage, que le prince ne connut et n'arrêta que trop tard. Ce calme qu'il rétablit, ne fut qu'un feu sous la cendre, qui se ralluma pendant le voyage du monarque en Palestine. La richesse des Juifs, bien plus que l'amour de la religion, mit le poignard à la main des habitans de Stanfort, de Line, de Lincoln et d'Yorck, où ils furent impitoyablement massacrés; nul règne ne leur fut plus funeste.

Cependant Richard ne soupiroit qu'après une nouvelle croisade. Riche de 900 mille livres d'or qu'il avoit trouvés dans le trésor de son père, son avidité, autant que les préparatifs nécessaires pour l'expédition d'Orient, lui fit épuiser tous les moyens qui pouvoient accroître ses richesses. Domaines, châteaux, priviléges, chartes, tout fut vendu au plus offrant. Il eût, comme il le dit lui-même, vendu Londres, s'il eût trouvé un acquéreur. Richard et Philippe-Auguste combinent leurs armées pour cette croisade. Le monarque anglois se met en mer avec la flotte la plus riche et la plus puissante qu'on eût jamais vue en Angleterre. Les deux princes s'étoient juré, dans une entrevue à Nonancourt, une amitié inaltérable et une assistance mutuelle.

Si, par ses hauts faits, Richard mérita dans cette guerre d'être appelé *Coeur de Lion*, Philippe y soutint constamment le rôle du renard; et le roi d'Angleterre eut plus d'une fois à se repentir dans cette croisade et dans le cours de son règne de l'excessive confiance qu'il avoit donnée

au prince françois. Philippe, malheureux sur mer par des tempêtes, et ne se montrant guères sur terre que comme un personnage secondaire, à côté d'un rival toujours heureux, prit le parti de la retraite ; mais ce ne fut que pour aller tenter lâchement la fidélité du frère de Richard, et pour envahir en Normandie les domaines de ce monarque.

Tout prospéroit en Orient au prince anglois. En passant en Sicile, il avoit vengé sur les états de Tancrède le Bâtard, la détention de sa sœur Jeanne, reine douairière de Sicile ; et par sa franchise, il avoit gagné le cœur de ce prince. Arrivé en Chypre, après un voyage périlleux, Richard s'y montre avec éclat et met en déroute les Cypriots. Il marche vers Acre, pour y rejoindre Philippe. Une flotte terrible, défendue par deux cent cinquante machines remplies de feux grégeois, se rend à sa valeur et à ses forces. Acre, que Philippe pressoit lentement, ne tient point contre son activité et la réputation de ses armes. Mais cette ville fut l'écueil de Richard. D'un côté, tant de gloire accumulée sur ce prince, indisposa Philippe et lui fit méditer sa retraite, qui devoit être funeste à la Normandie. De l'autre, Richard crut pouvoir rabattre l'orgueil des Autrichiens, qui voulurent planter leur étendard sur les murs d'Acre ; et par-là il se fit un ennemi personnel de leur duc Léopold, dont la vengeance ne se fit pas long-temps attendre.

Les succès de Richard se multiplioient dans l'Orient. Pour encourager ses principaux guerriers au siége d'Acre, il avoit réglé qu'ils porteroient à leurs jambes des attaches de cuir telles qu'il les avoit aux siennes, voulant que cette distinction les animât à se surpasser en bravoure. C'est l'origine de l'*Ordre de la Jarretière*, objet encore aujourd'hui de l'ambition de la haute noblesse angloise.

Saladin, dont les victoires avoient semé l'épouvante en

Europe, eut à trembler devant Richard. Après avoir vu emporter la ville d'Acre, il perdit, sans pouvoir les défendre, Césarée et Jaffa. Le calife n'eût pu tenir contre ce torrent formidable, si les nouvelles des troubles de l'Occident ne fussent venu calmer ses alarmes. La mauvaise administration, l'insolence et l'avidité de Guillaume, évêque d'Ely, chancelier et régent d'Angleterre, opéroient dans le gouvernement une détente sensible, et causoient un soulèvement général. Allié perfide, Philippe, oubliant ses traités, s'emparoit d'une partie de la Normandie, et corrompoit par ses promesses la fidélité de Jean, dont l'ambition se fût prêtée à toutes ses menées, sans le crédit et l'ascendant d'Eléonore.

Il étoit temps de remédier à ces troubles; Richard, impatient de revoir ses états, fait avec Saladin une trève de trois ans. Toutes les places, excepté la ville d'Acre, sont rendues au calife. Dans ce traité s'évanouissent et le fruit de deux années de guerre et tout l'effet d'un fier armement. Le roi fait partir devant lui sa flotte, avec sa nouvelle épouse Bérengère; et, ne se réservant qu'un seul vaisseau, il longe les côtes de la Thrace. Mécontent de la lenteur de sa marche, il monte dans une galiote. Surpris tout-à-coup par une tempête, il est jeté sur les côtes de la Dalmatie. Richard avoit évité la France, où il craignoit de se voir à la merci de Philippe; mais l'Autriche lui devint plus fatale, par le ressentiment d'un prince que depuis peu il avoit humilié.

Objet de curiosité et de soupçons, depuis le bruit de son naufrage, le monarque fugitif se détermine à voyager par terre, sous l'habit de templier. Par-tout observé, il se trahit par des générosités imprudentes, et surtout par cet air de noblesse que ne pouvoit masquer son humiliation. Il est découvert dans un village auprès de Vienne. L'ar-



RICHARD I. ENVOYE AU PAPE

la Cotte d'Armes de l'Evêque de Beauvais.

en 1197.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

chiduc d'Autriche, Léopold, vient le reconnoître. Tout le décèle, son air grave, sa dépense, et plus encore l'anneau qu'il porte au doigt, où se trouvent les armes d'Angleterre. L'archiduc n'a garde de laisser échapper une si belle proie. Richard est fait prisonnier, et sans égard pour son rang et son malheur, on le charge de fers. Léopold le vend à l'empereur Henri V, pour le prix de mille marcs d'argent.. Victime de la jalousie et de l'avarice, au mépris de l'honneur et de l'humanité, Richard eut besoin d'avoir toujours avec lui la compagnie d'un grand cœur.

PHILIPPE DE DREUX,

Petit-fils de Louis le Gros, et évêque de Beauvais, ayant été pris les armes à la main, dans le Beauvoisis, par un officier de Richard, le pape sollicite auprès de ce monarque la liberté du prélat, qu'il nomme dans la lettre, son cher fils. *Richard envoie la cuirasse ensanglantée au S. Père :* Voyez si c'est la tunique de votre fils? (Année 1197).

SEROIT-IL vrai que le bonheur ne pût se réduire en art, et qu'il n'eût pas dans un prince, dans l'homme en place, ses règles de conduite, soit pour se passer du hasard, soit pour le maîtriser? Plus réfléchi dans ses procédés, pendant le cours de ses voyages, Richard eût ensuite traversé impunément l'Autriche, et n'y eût pas trouvé l'écueil des prospérités qui avoient couronné ses exploits dans la Palestine. Prisonnier de l'empereur, ce guerrier, qui avoit rempli l'Europe et l'Orient du bruit de sa valeur, erroit en Alle-

magne, sans que, dans la crise importante où se trouvoient ses états, on y connût le lieu de sa retraite.

Nous donnerons bien peu de foi à cette chronique de Fauchet, qui prétend que le menestrier Blondel, cherchant par-tout son maître, et passant en Allemagne au pied d'un château, qui, selon les gens du voisinage, recéloit un prisonnier d'importance, soupçonna que ce pouvoit être Richard, et qu'alors Blondel chanta la moitié d'une chanson françoise que le monarque et lui avoient faite ensemble, et qu'aussitôt Richard poursuivit et chanta l'autre moitié. Il semble plus naturel que cette découverte ait été faite par deux abbés, qu'on avoit envoyés sur la route d'Haguenau, pour l'instruire des affaires de son royaume, et pour traiter de sa rançon. C'est-là que cet illustre captif apprit, et le désordre intérieur de son état, et la trahison de Philippe-Auguste, et la noire ingratitude de son frère.

Rien ne fut oublié pour hâter la délivrance de Richard. Eléonore, sa mère, tenta d'employer la médiation du pape. Elle écrivit à Célestin III une lettre amère et véhémente, qu'on ne peut même pardonner à sa douleur. On y trouve des principes qui marquent à quelle distance on étoit alors des lumières de notre siècle et du siècle dernier. *Dans une affaire si fâcheuse et si importante* (la détention de Richard) *vous ne daignez pas*, lui écrit-elle, *envoyer un sous-diacre ou même un acolyte. C'est l'intérêt qui fait aujourd'hui les légats, ce n'est ni l'amour de Jésus, ni l'honneur de l'église, ni la paix publique, ni le salut du peuple.* Elle lui dit, dans une autre lettre : *L'épée de Pierre est au-dessus de celle de Constantin, et le jugement du Siége apostolique surpasse celui de la puissance impériale. Rends-moi donc mon fils, homme de Dieu ! On m'a promis trois fois des légats, et on ne m'en a point envoyé.*

Si mon fils étoit environné de sa majesté et de sa puissance, ils ne tarderoient pas alors de venir (1).

Les conférences d'Haguenau, soutenues de l'or d'Angleterre, eurent plus de poids que n'en eussent eu toutes les sollicitations du pape. L'empereur se décida pour une rançon de cent mille marcs d'argent. Encore ce prince fit-il acheter à Richard sa liberté, par tous les dégoûts d'une irrésolution qu'entretenoit le roi de France.

On sent que Richard, échappé de sa captivité, dut courir comme un lion furieux à sa vengeance contre Philippe. On jugera de l'emportement de sa colère, en apprenant de ses historiens qu'au premier bruit d'une invasion du roi de France en Normandie, Richard, étant à table, jura de marcher droit vers cette province, sans se détourner; et que sur le champ il fit abattre le mur de la salle qui regardoit la Normandie, alla à Portsmouth, de là à Barfleur, à Verneuil, dont il trouva le siége levé; mais où il put encore battre en déroute l'arrière-garde, et tuer de sa main trois des plus braves chevaliers françois.

Malgré l'infidélité de Philippe au traité de la Palestine, et son peu de respect pour les malheurs de Richard, un autre personnage effaçoit l'odieux de ce rival sur ce théâtre d'horreur. Traître à son frère, Jean laissa déja voir en lui le germe de ce caractère bas et perfide, qui devoit tramer ses propres malheurs. Depuis que le sang de Cadmus ensanglanta le trône de Thèbes, depuis que la couronne de Seleucus arma ses deux enfans l'un contre l'autre, la soif de régner brouilla souvent les frères; et l'Angleterre eut en ce genre ses odieuses rivalités. Mais nulle part cette passion ne présente un caractère de lâcheté, comme dans le frère de

(1) Ep. Petri Bleis. CXLIV.

Richard. Son frère n'est que captif, il en publie la mort; son frère est victime du sort des armes, Jean complotte alors avec son plus cruel ennemi. Richard a-t-il dompté le caprice de la fortune, en recouvrant sa liberté, et retrouvant le cœur de ses peuples, c'est par un crime, c'est par une noirceur à jamais déshonorante que Jean essayera de rentrer en grâce avec lui.

C'étoit peu de tromper Philippe, qui lui avoit confié la garde d'Evreux, et de vouloir livrer cette ville à Richard; c'est par un acte de barbarie qu'il prétend expier auprès de lui ses crimes. Il rassemble trois cents officiers de la garnison; c'est une fête, c'est un dîner somptueux qu'il leur propose, et c'est au milieu du repas que des troupes qu'il a apostées tombent sur ces malheureux convives et en font une horrible boucherie. Jean a perdu pour toujours, par ces horreurs, tout droit à la commisération des hommes dans les revers qui marqueront tous les périodes de sa carrière.

Malgré le peu de cas que devoit faire Richard d'une réconciliation recherchée au prix de tant d'horreurs, il se laissa gagner par Eléonore. Il ne falloit pas que Philippe, qu'il avoit en tête, pût se prévaloir de la division des deux frères. Il se l'associa donc dans la poursuite du roi de France. Mais les conférences de paix renouvelées à Verneuil, suspendirent quelque temps l'activité de Richard. Ensuite, au moment de se voir, un cérémonial brouilla les deux rois. Philippe avoit fait attendre Richard; celui-ci, à son tour, manqua de quelques minutes au rendez-vous. Piqué du retard, Philippe lui envoya dire par l'évêque de Beauvais que, sur ce manque de parole, il lui déclaroit la guerre. On verra dans un instant que ce message coûta cher à l'évêque. En ce genre, une commission est toujours délicate, si souvent elle ne devient odieuse.

Cependant Philippe écrase Richard dans le Berry, après l'avoir molesté dans la Normandie; et la guerre sembloit devoir reprendre avec plus de fureur, quand le monarque anglois proposa de renouer les conférences, entre Issoudun et Charost. Mais un incident faillit à causer un grand carnage. Un gros serpent qui se glissa entre les deux rois, les força de mettre l'épée à la main. On les crut prêts à s'entr'égorger, les deux armées s'ébranlèrent, et la scène alloit être sanglante, si les princes n'eussent rassuré leurs soldats. La paix se fit à Louviers; mais une querelle de Richard avec le seigneur de Vierzon, où ce prince se rendit juge et partie (1), ranima les hostilités. Les campagnes furent marquées par une alternative à-peu-près égale de succès et de revers, dont les deux nations furent également les victimes.

Piqué au vif des échecs humilians qu'il venoit de recevoir en Normandie, Richard fit marcher son frère sur le territoire de Beauvais. L'évêque qui y siégeoit alors, Philippe de Dreux, parent du roi de France, plus chevalier que pasteur, marcha à la tête des communes qu'il aguerrit par sa bravoure. Et si, pour les animer et les conduire, il dérogea dans cette action au caractère charitable et pacifique de son sacerdoce, du moins il se montra patriote ardent, guerrier intrépide et digne, par ses hauts faits d'armes, du sang royal qui couloit dans ses veines, jusqu'au moment où Jean l'atteignit et le fit prisonnier. Richard, à qui son frère l'envoya, se souvint trop de la commission que l'évêque avoit remplie à Verneuil; il le fit charger de fers. Combien il a fallu de temps avant que chez ces deux nations les mœurs guerrières déposassent leur férocité! Cependant la cour de France jeta feu et flamme.

---

(1) *Ordine perverso judex effectus et actor.* Guill. Brit.

. Philippe-Auguste porta ses plaintes au pape Célestin, qu'il
. crut intéresser à l'évêque, en lui faisant voir la violation
. des priviléges du clergé. Célestin répéta ces plaintes à
. Richard, le conjurant de rendre la liberté à cet évêque,
. *son cher fils.* Le roi, qui n'eut garde de laisser échapper
. cette expression de la lettre du pape, lui envoya la cuirasse
. et tout l'accoutrement guerrier du pontife. *Voyez, T. S.*
. *P.*, écrivit-il à Célestin, *si vous reconnoissez la tunique*
. *de votre fils?*. Cette démarche ne changea rien au sort du
prélat, qui ne recouvra sa liberté que dans le règne suivant.

Le besoin du repos avoit désarmé les deux monarques; mais la cupidité qui fit désirer à Richard d'envahir un trésor qu'avoit trouvé le vicomte de Limoges, le fit marcher contre ce seigneur. Ce prince venoit d'assouvir son ressentiment contre l'évêque de Beauvais, une vengeance fatale l'attendoit lui-même à Chalus, dans le Limosin. Une flèche partit d'une main inconnue, et vint lui donner la mort. Le meurtrier, nommé Gourdon, parut ensuite devant le roi, lui reprocha la mort de son père et de ses deux frères, que ce prince avoit tués de sa main. *Je suis vengé*, lui dit il; *et je mourrai content.* Soit les approches de la mort et l'empire de la religion, soit l'impression que fit sur lui la fermeté de l'assassin, Richard mourut en lui pardonnant.



GUILLAUME DE BRAOUSE, ET SA FEMME
Refusent de donner leurs enfants en ôtages.

en 1208.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

GUILLAUME DE BRAOUSE

Refuse de donner ses enfans en otage au roi d'Angleterre; lui et sa femme Mathilde l'accablent de reproches sur le meurtre d'Arthus (en 1208).

C'est bien assez que le devoir de l'historien le force à faire justice des méchans princes, sans qu'il lui soit permis de flétrir par de simples conjectures celles de leurs actions qui peuvent être justifiées aux yeux de la postérité. Telle est encore, sous la plume de beaucoup d'écrivains, l'usurpation prétendue de Jean; c'est qu'on veut juger de l'Angleterre par la France et des siècles anciens par des temps modernes. Le droit d'Arthus, fils du frère aîné de Jean, ne pouvoit être que celui de la représentation. Mais, pendant six cents ans, pas un exemple, ni sous les rois anglo-saxons, ni depuis la conquête, ne vient à l'appui de ce titre; et l'avénement de Henri I au préjudice de son neveu, le comte de Mortagne, avoit établi ou reconnu la succession légale des frères.

Mais, si l'irréligion, si la lâcheté, si la cruauté et la perfidie dans un prince pouvoient autoriser une nation à l'arrêter sur les degrés du trône, et à le faire descendre au dernier rang des hommes, Jean n'eût jamais dû porter la couronne d'Angleterre. Il s'étoit fait connoître sous le règne de son frère; un trait suffit quelquefois pour caractériser un homme. Jean s'étoit dégradé par des traits de cruauté et de bassesse qui eussent dû mettre en garde ses sujets. Cependant il eut le peuple pour lui, sitôt qu'il se présenta; et, à l'égard des grands, les trésors de son frère, qu'il se fit remettre, lui donnèrent des suffrages, du crédit

et des troupes. Il eut dans son parti sa mère Eléonore ; bien moins par l'effet de la tendresse, que par une politique adroite, qui, en éloignant Arthus, écartoit Constance, mère de ce prince, la plus dangereuse rivale de son autorité.

Triste sort de l'infortuné Arthus ! Il est victime de l'ambition et des inquiétudes de son frère, il n'est pas moins le jouet de la cupidité de Philippe, qui ne le protége que pour envahir sous son nom. Dans ce conflit de passions, le roi de France, qui, sous le précédent règne, avoit tout l'odieux de la scène, devient ici un personnage intéressant par de grandes qualités, telles qu'une politique conséquente, une prudence marquée, l'amour de la justice, le soin du bonheur de son peuple et le zèle de la religion ; qui contrastoient avec l'inconséquence, l'oppression, la bassesse et la débauche par lesquelles le roi Jean déshonoroit toutes ses démarches. Aussi ce monarque eut beau se faire couronner jusqu'à quatre fois, il n'en devint ni plus cher ni plus respectable pour son peuple, qui ne vit, dans ce fantôme de roi, que l'erreur de son choix et celle de la fortune.

Les querelles se renouvellent sans cesse, tantôt avec Philippe et tantôt avec Arthus. Mais le moment approchoit où l'infortuné duc de Bretagne devoit cesser de lui faire ombrage. Arthus étoit, entre les mains de Philippe, la verge dont il se servoit pour humilier le roi d'Angleterre, et cette protection du roi de France, plus décidée que jamais, fit le malheur du duc de Bretagne. Un combat imprudent le livra au roi son frère, qui l'enferma dans le château de Falaise. Jean pensa que sa présence, ses caresses ou ses menaces le détacheroient de Philippe ; il se trompa. Arthus ne vit dans son frère qu'un perfide oppresseur, l'accabla de reproches si vifs et si menaçans que c'en étoit fait de lui, si Guillaume

de Bray, à qui Jean ordonna de le mettre à mort, ne lui eût répondu qu'*un brave guerrier n'étoit point un bourreau.*

Au défaut des ministres de sa vengeance, Jean, dans sa colère, se satisfit de ses propres mains, et ajouta à l'horreur de sa conduite l'infamie d'un parricide.

Qu'il seroit malheureux pour la société qu'il se trouvât souvent de ces scélérats de sang-froid, dont l'ame atroce entend sans frémir le cri de la conscience, et brave opiniâtrément les remords ! De tels hommes seroient le fléau de leur siècle ainsi que l'opprobre de la raison. Mais heureusement presque toujours le trouble et la foiblesse avilissent le méchant après son forfait. Le désordre s'empare de l'esprit et la lâcheté est dans le cœur. Ces deux traits caractérisèrent tout le reste du règne de Jean.

Qu'on s'imagine Philippe épiant toutes les fautes de son rival, et l'on n'est point étonné de voir le monarque françois épouser la vengeance de la mère d'Arthus, et faire valoir le titre de suzerain pour punir l'attentat de son vassal, citer Jean au tribunal des pairs, le condamner, ordonner la confiscation de ses domaines en France, l'opérer à la tête de ses troupes ; et réunissant en moins de trois années la province de Normandie à son royaume, venger la France, après trois siècles, de la foiblesse de Charles-le-Simple, qui l'en avoit distraite. Que verra-t-on au contraire dans le rival de Philippe ? Jean, dit *Sansterre*, qui bientôt méritera ce surnom ; un prince lâche, qui ne se défendra qu'en reculant et perdant tous les jours du terrain, un prince aveugle, qui cherchera à s'étourdir sur ses disgraces, jusqu'à poursuivre une partie d'échecs tandis qu'on lui enlève sa capitale.

Le sang d'Arthus crie vengeance autour du monarque ; et il semble que cette voix terrible, qui soulève tous les ordres du royaume, retentit si fortement dans l'ame du parricide,

qu'elle trouble et qu'elle anéantit en lui toute prudence et toute politique. Il aliène le cœur de ses peuples par de nouveaux impôts, dépouille et offense le clergé qui pouvoit donner un contre-poids à son infortune; et se brouillant avec le pape pour un archevêque de Cantorbéry, qu'il refuse de reconnoître, il perd dans le crédit d'Innocent une importante ressource, et prépare, par cette espèce de stupidité, la dernière scène d'avilissement qui doit achever de déshonorer son règne, quand, pour rentrer en grâce avec ce pontife, il se verra forcé aux plus humilians sacrifices.

Mais que dire de cette espèce de politique, que la nation dut regarder comme insultante pour elle, lorsque Jean, en butte à toutes les classes du royaume, au souverain mépris de l'étranger, n'imagina d'autre moyen pour calmer ses frayeurs, que d'exiger de tous les grands, leurs enfans ou leurs parens pour otages de leur fidélité ! Soit pitié, soit un reste d'attachement, la plûpart obéirent. Guillaume de Braouse, seigneur de la comté de Brecknok, osa résister en face au monarque; sa femme Mathilde, qui l'accompagnoit, se chargea de la parole : *Vous n'aurez point mes enfans*, lui dit-elle avec l'énergie d'une mère et d'une brave citoyenne, *leurs jours ne sont que trop chers pour les livrer à la merci d'un parricide encore souillé du sang de son neveu. Tout ce qui m'environne doit frémir d'accorder quelque confiance à un tyran, à qui la nation ne doit que mépris et qu'horreur.*

Guillaume de Braouse étoit perdu, si dans l'instant il ne se fût soustrait à la vengeance du roi, en passant en Irlande, d'où il aborda en France, et vint finir ses jours à l'abbaye de Saint-Victor de Paris.



LE ROI D'ÉCOSSE ET LES BARONS
Rendent hommage à Louis.

en 1216.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

ALEXANDRE,

Roi d'Ecosse, mandé à la cour que Louis tenoit à Londres, y arrive avec un brillant cortége de troupes, et rend à ce prince un hommage solemnel (en 1216.)

UN François, ami de la liberté, jouit d'un grand plaisir à porter le flambeau de l'histoire sur un trône avili par la lâcheté et les vices du monarque; ce nom, qui chez l'Anglois devoit perdre dans la suite tant de belles prérogatives, vit entamer sa puissance sous le règne du malheureux Jean, et dégrader toute sa majesté par la tyrannie, les mœurs corrompues et la pusillanimité de ce prince. Quelque redoutable que fût Philippe-Auguste, pour un roi de cette trempe, jamais il n'eût tenté, il n'eût conçu même un projet aussi hardi que celui d'envahir l'Angleterre, s'il n'eût eu pour appui et pour instigateur un homme que ses vertus, sa politique, son ambition et sa place rendoient alors maître de l'opinion.

Innocent III siégoit à Rome. Il est même le premier dont nous puissions dire qu'il y régnoit, puisqu'il en sut faire disparoître toutes les traces de l'autorité des empereurs. Outré de la résistance de Jean et de son obstination à rejeter Langton, archevêque de Cantorbéry, Innocent avoit interdit le royaume et excommunié le roi lui-même. On sait que de-là à la déposition du monarque, il n'y avoit alors qu'un pas. Aussi Jean fut-il déclaré déchu de la royauté; et le pape crut pouvoir aussi bien donner ce royaume à Philippe, qu'Adrien avoit autrefois fait présent de l'Irlande à Henri II.

Mais ce qui étonnera notre siècle, est qu'un roi, aussi bon politique que Philippe-Auguste, ait oublié, en acceptant une pareille donation, qu'il armoit pour la suite les évêques de Rome contre son propre trône. L'ambition de Philippe ne lui permit pas de rien voir au-delà d'une nouvelle couronne qui s'offroit à sa main; et, pour se l'assurer, il arma une flotte de dix-sept cents vaisseaux. Jean ne s'oublia point à la vue de cet armement formidable. Il rangea soixante mille hommes sous ses drapeaux. Il y avoit de quoi faire reculer Philippe, si Jean eût pu prendre quelque confiance dans une armée sans zèle et sans affection, dans des guerriers honteux de lui obéir, dans un peuple lassé de son joug, et qui ne voyoit à sa tête qu'avec horreur un prince excommunié.

Le roi d'Angleterre sentit tout le danger de sa position. Le pape qui l'attendoit à ce moment de crise, vit qu'il étoit temps de tirer du désespoir de ce prince le parti le plus utile à l'accroissement de sa puissance. Deux chevaliers templiers sont envoyés à Douvres, pour achever de corrompre cette ame déja flétrie par ses malheurs. Jean, qui se voit un pied dans l'abyme, se jette dans leurs bras, accepte leur médiation auprès du légat Pandolf, et celle de ce pontife auprès du pape. Il souscrit à tout, et s'engage à une prompte et entière soumission.

A ce prix, sans doute, il éteignoit les foudres lancées contre lui; mais Philippe n'étoit point dans la confidence, et s'apprêtoit à conquérir sur Jean la couronne que le pape lui avoit donnée. La marche d'un prince aussi entier, aussi ambitieux, ne pouvoit être arrêtée que par celui qui l'avoit mis en mouvement. Témoin de la vive inquiétude de Jean, dont à son gré il échauffoit la tête et fomentoit les alarmes, l'adroit Pandolf vit qu'il pouvoit tout oser sans mesure. Il annonça donc au monarque que, près de se voir renversé de son trône par des secousses au-dessus de ses forces, il ne pouvoit

pouvoit s'y soutenir qu'en le remettant aux apôtres S. Pierre et S. Paul dans la personne du pape Innocent, pour le tenir ensuite à foi et hommage du saint Siége, sous la redevance d'un tribut annuel de 1000 livres sterlings.

Le triomphe du légat fut complet, s'il est quelque gloire à voir à ses pieds un prince dégradé et une ame avilie. Dépouillé des marques de sa royauté, Jean tombe aux genoux de Pandolf, paye sur le champ une partie du tribut, dont l'Angleterre ne s'est affranchie qu'au schisme de Henri VIII, et signe avec les barons de sa suite l'acte odieux de sa dégradation. La couronne demeure entre les mains du légat pendant cinq jours, après lesquels il est permis à Jean de se dire roi d'Angleterre, sous la suzeraineté du saint Siége. Innocent se met au-dessus de l'indignation de l'Europe, et Jean succombe au mépris de ses sujets.

Pour comble de malheurs, sa lâcheté est en pure perte. Le pape n'est plus le maître d'arrêter Philippe, prince aussi habile politique, mais plus puissant que lui. Le roi de France se rit d'une souveraineté chimérique, ouvrage de la foiblesse et de la frayeur superstitieuse du monarque dégradé. Il voit de sang-froid s'éteindre aux pieds de son trône la foudre impuissante d'Innocent, qui veut lui interdire l'entrée de l'Angleterre. La bataille de Bovines, où il met en fuite l'empereur Othon, et fait beaucoup d'illustres prisonniers, le rend le prince le plus redoutable de l'Europe.

Cependant la fermentation gagnoit Londres et les villes voisines. Indignés de la foiblesse de Jean, les barons veulent venger en quelque sorte la nation, et surtout la haute noblesse, de l'opprobre du trône. Assemblés au nombre de mille, c'est après s'être rendus maîtres de Bedfort et de Londres, qu'ils viennent lui demander à main armée la signature de la *Grande Charte* et de la *Charte Forestière*, et que, par ce

premier essai de souveraineté, ils ébauchent l'ouvrage de la liberté du peuple et du discrédit de ses rois.

Philippe, qui, dans ces troubles, voit les esprits préparés à une révolution favorable, se hâte d'envoyer Louis, son fils, pour la consommer. Louis arrive à Londres, sa présence achève la séduction, il est reçu comme en triomphe, et couronné avec enthousiasme. De toute part les députés des principales villes du royaume s'empressent de lui rendre hommage. . Mais le plus flatteur pour ce prince fut celui
. d'Alexandre II, roi d'Ecosse, que cinq années auparavant
. Jean avoit armé chevalier dans Londres, et qui, dans
. cette même ville, vint reconnoître, dans le rival de Jean,
. le roi légitime de l'Angleterre, et lui jurer fidélité comme
. à son seigneur pour plusieurs terres qu'il possédoit dans ce
. royaume. Alexandre parut à la tête d'un gros corps de trou-
. pes, glorieuses des lauriers qu'elles venoient de mois-
. sonner à Carlisle. A cet hommage on joignit le renouvelle-
. ment de l'ancien traité qu'Achaius, un des prédécesseurs
. d'Alexandre, avoit fait avec Charlemagne. .

S'il étoit au pouvoir d'un peuple de changer ainsi de maître à son gré, quel titre plus spécieux pour nos rois à la couronne d'Angleterre, que cet hommage libre et réfléchi d'une nation ! Les malheurs de Charles VII n'en donnèrent point dans la suite de pareil à l'Anglois.

Jean *Santerre* n'avoit plus rien à perdre que la vie. Le chagrin la lui arracha en 1216. Il nomma pour son successeur, son fils, âgé de dix ans. L'épitaphe de Jean, dans l'église de Worchester, caractérise assez son règne, en annonçant que le sarcophage ne renferme que le simulacre d'un roi, dont la mort rendit la paix à sa nation.

Fin du Tome premier.